



LA
LUMIERE
SORTANT PAR SOI-MESME
DES
TENEBRES.
OU
VERITABLE THEORIE

de la Pierre des Philosophes, écrite en Vers Italiens, avec un Commentaire ; le tout traduit en François par B. D. L.

SECONDE EDITION,

Reveuë & augmentée de CLIII. *APHORISMES CHYMIQUES.*

A PARIS,
Chez LAURENT D'HOURY, ruë Saint Jacques, devant la Fontaine S. Severin, au Saint Esprit.

M. DC. XCIII.
Avec Privilege du ROY.

LETTRE D'UN AMY A SON AMY.

MON tres-cher Amy, Vous voyez ici une partie d'un excellent Ecrit, mis par Aphorismes en forme d'Abregé, de tout ce que les Philosophes ont coûtume d'observer quand ils traitent de leur grand Oeuvre & Pierre Philosophale. Ce n'est pas que vous y trouviez tout ce qui appartient à l'entiere description de la parfaite Teinture

Philoſophique ; car il y manque encore beaucoup de choſes, pour l'accompliſſement deſquelles l'Auteur travaille actuellement, afin d'appuyer par l'autorité des meilleurs Philoſophes les Aphoriſmes qu'il nous donne : Et dans ce même Ouvrage l'on ne manquera pas de voir, par rapport à chacun de ces Aphoriſmes, l'explication exacte de toutes les Allegories, Similitudes, Figures, & generalement toutes les autres façons de parler obſcures & confuſes qui ſe trouvent ſemées dans les Ecrits des Philoſophes; afin que ce qui nous a été laiſſé trop confus & enveloppé, paroiſſe enfin au jour par ordre & par methode.

Toutefois le principal deſſein de l'Auteur a été, non

pas tant de faire voir ce qui eſt de ſon Invention, que de mettre par ordre ce que les autres ont parfaitement bien dit. Ce qu'il a volontiers ſoûmis à l'examen & au jugement de ceux qui ont fait plus de progrés que luy dans cét Art.

Et bien que le deſſein de ce ſçavant Auteur me ſoit connu, j'ai mieux aimé toutefois vous envoyer ce petit Ouvrage, afin que l'ayant vous-même examiné, tout imparfait qu'il ſoit, vous le faſſiez mettre ſous la preſſe, que de voir plus longtems les gens de Lettres privez d'un tel ſecours, & qu'il puiſſe donner quelque lumiere au milieu des ténébres à ceux qui ne ſont pas dans la bonne voye. Et par le jugement que l'on fera de cét échantillon,

l'Auteur verra s'il eſt à propos de donner le reſte au Public. Adieu, mon tres-cher Amy, continuez de m'aimer comme vous faites. A Vienne, ce 2. Septembre 1690.

AVIS
AU LECTEUR.

CElui qui a pris plaiſir de traduire ces cent cinquante-trois Aphoriſmes, du Latin en François, auroit trouvé à propos d'en retrancher le nombre, en en joignant pluſieurs enſemble, qui auroient eu meilleure

grace. Mais comme l'Auteur promet ſur chacun en particulier l'autorité des meilleurs Philoſophes, il a crû que c'eût eſté traverſer ſon juſte deſſein, que de ne pas rendre fidelement Aphoriſme pour Aphoriſme : Et comme il a quelque connoiſſance en cét Art, il n'auroit pas conſeillé au Libraire de faire la moindre dépenſe, s'il n'eût trouvé que tout y eſt conforme à la veritable Philoſophie.



C. L I I I.

APHORISMES,

Aufquels on peut facilement rapporter tout ce qui concerne la CHYMIE.

APHOR. I.



A CHYMIE eſt la parfaite connoiſſance de toute la Nature & de l'Art, eu égard au Regne métallique.

Aphor. 2. A laquelle on a donné pluſieurs autres noms, à cauſe de ſon excellence.

Aphor. 3. Et qui ſuivant le ſentiment de quelques-uns, a été inventée par le nommé *Alchemius*.

Aphor. 4. Elle a été de tout tems en ſi grande eſtime chez les Philoſophes, à cauſe de ſa grande utilité.

Aphor. 5. Que les *Adeptes*, meus de pieté, n'ont pas voulu la celer entierement.

Aphor. 6. Mais nous la cacher, en nous la laiſſant ſous des Enigmes & des Figures embroüillées.

Aphor. 7. Afin qu'elle demeurât inconnuë à ceux qui en ſont indignes.

Aphor. 8. Et que les ſeuls Enfans de l'Art en fuſſent participans.

Aphor. 9. Et n'euſſent aucun commerce avec les Sophiſtiqueurs.

Aphor. 10. C'eſt pour cela que cette *Science* eſt un don de Dieu, dont par ſa grace il fait part à qui bon luy ſemble.

Aphor. 11. Par la revelation ſecrete d'un fidel Amy, ou par une illumination de l'entendement de celuy qui en fait la recherche.

Aphor. 12. Avec humble priere, lecture diligente, meditation profonde, & travail assidu.

Aphor. 13. Il est donc necessaire que celuy qui est amateur de cette Science, ait le cœur & les mœurs honnêtes ; qu'il soit constant dans ce qu'il s'est proposé, & inviolable dépositaire du secret.

Aphor. 14. Outre les dons de l'esprit, il faut encore qu'il ait une bonne santé, & qu'il joüisse des biens de la fortune.

Aphor. 15. Car cette Science veut un homme tout entier : quand elle l'a trouvé, elle le possede ; & en le possedant, elle le retire de toute autre occupation serieuse, & luy fait mépriser toutes choses.

Aphor. 16. La CHYMIE a deux parties, la *Theorie*, & la *Pratique*.

Aphor. 17. Car comme l'Art ne peut rien touchant les Métaux, s'il n'imite la Nature.

Aphor. 18. Il est nécessaire que la connoissance de la Nature précéde celle de l'Art.

Aphor. 19. Donc à raiſon de la *Theorie*, la CHYMIE eſt une Science par le moyen de laquelle les principes de tous les Métaux, leurs cauſes, leurs proprietez & paſſions ſont connuës à fond, afin que les Métaux imparfaits, incomplets, mixtes & corrompus, pûſſent être tranſmuez en veritable Or.

Aphor. 20. Comme dans les Matieres Phyſiques, la cauſe finale eſt jointe à la *Forme*; les principes & les cauſes des Métaux ſont leur *Matiere*, leur *Forme*, & leur *Cauſe efficiente*.

Aphor. 21. La *Matiere* des Métaux eſt ou *éloignée*, ou *prochaine*.

Aphor. 22. Celle qui eſt *éloignée*, ce ſont les rayons du Soleil & de la Lune, par le concours deſquels tous les Compoſez naturels ſont produits.

Aphor. 23. La *Matiere prochaine* ſont le Soûfre & l'Argent vif, ou bien les rayons du Soleil & de la Lune, déterminez à la production des Métaux, ſous la forme de cer-

taine *Subſtance* humide, onctueuſe & viſqueuſe.

Aphor. 24. La *Forme* des Métaux conſiſte dans l'union de ce Soûfre & de cét Argent vif.

Aphor. 25. Comme cette union eſt differente, à cauſe des differentes mixtions & des differens degrez de coction, de là procede la diverſité des Métaux.

Aphor. 26. La Nature ſeule fait cette union dans les entrailles de la Terre, par le moyen d'une chaleur temperée.

Aphor. 27. De cette union procede immédiatement deux Proprietez ou Paſſions, communes à tous les Métaux, qui ſont la *Fuſibilité* & l'*Extenſion*, [c'eſt-à-dire, l'une de pouvoir être fondus, & l'autre de pouvoir être étendus.

Aphor. 28. Les Métaux peuvent être *fondus*, à cauſe qu'ils ſont composez d'Argent vif, tant fixe, que volatile, & de Soûfre volatile non fixe.

Aphor. 29. Ils peuvent être *étendus*, à cause de la forte union du vif Argent avec le Soûfre : ce qu'on appelle *viscosité*.

Aphor. 30. Les *Métaux* donc sont des Corps mineraux, d'une substance serrée, & d'une composition tres-forte, fusibles, & propres à être étendus de toutes façons sous le marteau.

Aphor. 31. On en compte ordinairement *six*, à sçavoir, *l'Or*, *l'Argent*, *l'Estain*, *le Plomb*, *le Cuivre* & *le Fer*.

Aphor. 32. De ces six, il y en a deux de parfaits, *l'Or* & *l'Argent*.

Aphor. 33. Les quatre autres sont *imparfaits*.

Aphor. 34. De ceux-ci il y en a deux mols, *l'Estain* & *le Plomb*.

Aphor. 35. Et deux durs, *le Cuivre* & *le Fer*.

Aphor. 36. La *perfection* des Métaux consiste dans l'abondance du vif Argent, & l'uniformité de sa substance ; ou dans la parfaite union

de ſes Principes, qui s'acquiert par une longue & temperée coction.

Aphor. 37. De là procedent pluſieurs *Proprietez*, ou Paſſions, qui ſont la diſtinction des Métaux parfaits d'avec les imparfaits.

Aphor. 38. La premiere de ces *Proprietez* eſt, que les Métaux parfaits reçoivent facilement l'Argent vif, & rejettent le Soûfre.

Aphor. 39. La ſeconde eſt, qu'ils ne ſe brûlent ni ne s'enflamment point; mais qu'ils ſouffrent l'examen de la Coupelle & de la Cimentation, au moins le premier.

Aphor. 40. La troiſiéme, que le feu qui diſſout toutes choſes, n'a point la force de diſſiper ni ſéparer les parties dont ils ſont compoſez, à ſçavoir leur humidité & leur ſécheresse.

Aphor. 41. La quatriéme, qu'ils peuvent être étendus plus que tous les autres Métaux.

Aphor. 42. La cinquiéme, qu'ils ſont les plus peſans de tous, ſi vous en exceptez le Plomb comparé à l'Argent.

Aphor. 43. La sixiéme, qu'estans rougis au feu, ils jettent un éclat bluâtre & celeste, & ne se fondent point, qu'auparavant ils ne soient devenus rouges & étincelans.

Aphor. 44. La septiéme est, que jamais ils n'amassent de roüille.

Aphor. 45. *L'imperfection* des Métaux consiste dans l'abondance du Soûfre & la difformité de la substance ; c'est-à-dire, dans la mixtion imparfaite des Principes, causée par une coction trop courte, ou trop précipitée, & intemperée.

Aphor. 46. De cette *Forme* découlent les Passions & Proprietez des Métaux imparfaits, qui sont toutes differentes de celles des Métaux parfaits.

Aphor. 47. Dont la premiere est, que les Métaux imparfaits se joignent facilement au Soûfre, & difficilement au Mercure ; sinon ceux qui à cause de leur coagulation imparfaite, sont peu éloignez d'iceluy : Tels sont *l'Estain* & *le Plomb.*

Aphor. 48. La deuxiéme, qu'ils brûlent

brûlent & s'enflamment, & ne peuvent souffrir l'examen de la Coupelle, ni du Ciment.

Aphor. 49. La troisiéme est, que leurs parties essentielles, c'est-à-dire leur humidité & leur sécheresse, sont emportez & dissipez par le feu.

Aphor. 50. La quatriéme, qu'ils ne peuvent pas être si fort étendus, que les Métaux parfaits.

Aphor. 51. La cinquiéme, qu'ils sont plus legers que les Métaux parfaits, si vous en exceptez l'Argent comparé au Plomb.

Aphor. 52. La sixiéme est, qu'étant échauffez, il leur survient une noirceur ou une blancheur éclatante; & qu'avant ou aprés leur ignition, ils sont plus lents à fondre que les Métaux parfaits.

Aphor. 53. La septiéme est, qu'ils sont gâtez de la roüille.

Aphor. 54. *L'Or* est un métal parfaitement digeré, citrin, muet & éclatant, qui souffre l'examen de la Coupelle & du Ciment: c'est le plus

pesant de tous les Métaux.

Aphor. 55. *L'Argent* est un métal moins parfait que l'Or, & plus parfait que tous les autres Métaux, digeste, blanc d'une blancheur pure, net, sonnant, & résistant à la Coupelle.

Aphor. 56. *L'Estain* est un métal mol, d'une digestion imparfaite, blanc & éclatant, mais avec quelque couleur livide, un peu sonnant, & le plus leger de tous les Métaux.

Aphor. 57. *Le Plomb* est un métal mol, d'une digestiom imparfaite, livide, muet & pesant.

Aphor. 58. *Le Cuivre* est un métal dur, d'une digestion imparfaite, rouge d'uue rougeur obscure, livide & sonnant.

Aphor. 59. *Le Fer* est un métal dur, d'une digestion imparfaite, blanc d'une blancheur impure, livide & noirâtre, fort sonnant.

Aphor. 60. Les Métaux donc ont tous une même origine, & sont composez de mêmes principes.

Aphor. 61. Et ne different entr'eux

qu'en qualité & quantité de principes, & en leur mélange, suivant leurs differens degrez de coction.

Aphor. 62. D'où il s'ensuit que les Métaux imparfaits ont une naturelle disposition à recevoir la forme des Métaux parfaits.

Aphor. 63. Pourveu que par une parfaite cuisson ils soient délivrez de leurs parties heterogenes & sulfureuses, qui sont la cause de leur imperfection.

Aphor. 64. Soit dans les entrailles de la Terre par la seule Nature, & dans un long espace de tems.

Aphor. 65. Soit sur la Terre par la même Nature, secondée de l'Art, & dans un instant.

Aphor. 66. Par la projection d'une Medecine sur les Métaux imparfaits étans fondus, ou sur le vif Argent échauffé ou boüillant, qui les pénétre en un moment & les joint; en sorte qu'elle introduit en eux la forme des parfaits Métaux, à sçavoir de l'Or & de l'Argent vulgaire, avec toutes leurs proprietez, acci-

dens, qualitez & signatures.

Aphor. 67. Laquelle transmutation des Métaux imparfaits en parfaits, est non-seulement possible.

Aphor. 68. Mais vraye.

Aphor. 69. Suivant l'experience, conforme au sentiment de tous les Philosophes.

Aphor. 70. Ainsi la *Pierre des Philosophes*, ou leur *Medecine*, par le moyen de laquelle se fait cette transmutation, doit contenir en soy la *forme* de l'Or & de l'Argent vulgaires.

Aphor. 71. Car si elle n'avoit pas cette forme, elle ne pourroit pas l'introduire actuellement.

Aphor. 72. Tout Composé naturel est distingué des autres Composez naturels, par sa forme particuliere, qui est réellement & actuellement distincte de toutes les autres formes des divers Corps composez naturels.

Apbor. 73. De là il s'ensuit qu'il n'y a que l'Or seul, de toutes les substances qui sont déterminées en

l'une des trois Familles de la Nature, qui ſont les Vegetaux, Animaux & Mineraux ; il n'y a, dis-je, que le ſeul Or vulgaire qui contienne en ſoy actuellement la forme, la qualité, les accidens, les ſignatures & proprietez de l'Or vulgaire.

Aphor. 74. C'eſt pourquoi le ſeul Or vulgaire ſera l'unique ſujet d'où l'on doit tirer la forme de l'Or pour la compoſition de la Pierre des Philoſophes.

Aphor. 75. L'Or vulgaire eſt ſimplement parfait par la Nature ; c'eſt-à-dire, qu'il n'a pas plus de perfection qu'il lui en faut pour être Or.

Aphor. 76. C'eſt pour cela qu'il ne peut communiquer ſa perfection aux autres Métaux imparfaits.

Aphor. 77. Si donc nous travaillons à faire en ſorte que l'Or vulgaire introduiſe ſa forme d'Or vulgaire dans les Métaux imparfaits, pour leur donner leur perfection ; il eſt abſolument néceſſaire que l'Or

vulgaire ſoit rendu plus que parfait; c'eſt-à-dire, qu'il ait une plus grande étenduë de vertu & d'aureïté qu'il n'en néceſſaire pour la perfection de l'Or vulgaire.

Aphor. 78. Aucun Compoſé ne peut être rendu plus parfait; s'il n'eſt de nouveau ſoûmis aux operations de la Nature.

Aphor. 79. Et toutes les fois qu'il eſt ſoûmis, il acquiert de nouvelles perfections à ſon eſpece.

Aphor. 80. Afin que cela ſe faſſe, il eſt néceſſaire que le Compoſé ſoit réſout en ſemblable matiere, que celle dont la Nature s'eſt ſervi pour ſa production.

Aphor. 81. Car il ne ſe fait naturellement aucune nouvelle génération, ſans une corruption qui l'ait précedée.

Aphor. 82. Et comme nous avons cy-devant dit que l'Or vulgaire prend ſon origine de l'humide onctueux & viſqueux.

Aphor. 83. Il eſt certain qu'il ne peut être rendu plus que parfait,

s'il n'eſt premierement réduit en ſa premiere matiere humide onctueuſe.

Aphor. 84. Tout Agent naturel rend le Patient ſemblable à ſoy en ſubſtance ou en qualité.

Aphor. 85. Donc afin que l'Or vulgaire ſoit réſout en humidité onctueuſe & viſqueuſe, il eſt néceſſaire d'un Agent humide, onctueux & viſqueux.

Aphor. 86. Non pas de toute ſorte d'Agens tels que deſſus, mais qui ſoit homogéne à l'Or, & de ſa Nature.

Aphor. 87. Et qui poſſede éminemment la forme de l'Or, ou qui la puiſſe acquerir par une nouvelle ſpecification & détermination, en s'inſinuant dans les parties de l'Or vulgaire.

Aphor. 88. Car cét Agent doit naturellement & radicalement ſe mêler avec les principes de l'Or, & le pénétrer dans toutes les plus petites parties : en ſorte qu'étans mêlez enſemble, ils ne puiſſent plus aucunement être ſéparez.

Aphor. 89. Or jamais les choſes heterogenes ne peuvent être de cette façon éternellement unies.

Aphor. 90. Outre que deſſus, cét Agent doit être plus ſubtil, plus actif & plus ſpirituel que l'Or vulgaire : c'eſt pourquoi il eſt la premiere matiere de l'Or.

Aphor. 91. Parce que rien ne ſe diſſout naturellement que dans la choſe & par la choſe, de laquelle il eſt composé.

Aphor. 92. De là nous concluons que nulles Subſtances vegetales, animales & minerales, qui ne ſont point de Nature métallique (comme ſont les Pierres & les Sels) ne peuvent rendre l'Or plus parfait, quelque artifice que l'on apporte à les préparer, épurer & ſubtiliſer.

Aphor. 93. Ni même tous les Eſprits métalliques, qui ne ſont pas de la Nature de l'Or, comme le Soûfre & l'Arſenic, & les autres Mineraux, tant moindres, que moyens, qui ſont de leur compoſition, ou entant qu'ils en ſont compoſez,

posez, encore bien qu'ils soient plus subtils & plus actifs que l'Or.

Aphor. 94. Lequel étant dépoüillé de tout Soûfre, n'admet point ces Esprits métalliques.

Aphor. 95. Bien que la puissance & la vertu des Esprits mineraux soit si grande dans le genre métallique, qu'ils ne peuvent être alterez que par eux seûls.

Aphor. 96. Afin donc que l'Or vulgaire soit rendu plus que parfait par la résolution de ses parties, à l'effet de pouvoir conduire les Métaux imparfaits à la perfection ; il est nécessaire sur tout d'avoir recours à quelque Esprit métallique, qui soit de même nature que l'Or, & par consequent qui se puisse unir avec lui.

Aphor. 97. Et comme il est constant par tout ce qui a été dit cy-devant, que l'Or vulgaire n'est autre chose qu'un Argent vif pur, parfaitement digeré, & cuit par la Nature dans les Mines de la Terre.

Aphor. 98. Il s'ensuit qu'il ne peut

être diſſout ni rendu plus que parfait, que par le ſeul Argent vif crud & indigeſte.

Aphor. 99. Mais ce n'eſt pas l'Argent vif vulgaire, ni celui des Corps que l'on tire des Métaux.

Aphor. 100. Bien qu'il y ait une grande amitié entre l'Or & ces Mercures.

Aphor. 101. Car comme ils approchent fort de la nature de l'Or.

Aphor. 102. Ils ſont ſeulement l'unique ſujet de la Tranſmutation paſſive.

Aphor. 103. Auquel la Nature a ceſſé ſon travail, auſſi-bien que dans l'Or.

Aphor. 104. C'eſt pour cela que n'étans pas la premiere Matiere de l'Or.

Aphor. 105. Ils ne peuvent agir ſur lui.

Aphor. 106. Mais par le ſeul vif Argent des Philoſophes ; c'eſt-à-dire, par la ſeule, onctueuſe & viſqueuſe humidité, qui eſt la racine de tous les Métaux.

Aphor. 107. Mais dautant que cette ſemence métallique ne ſe preſente jamais á nos ſens dans les Mines.

Aphor. 108. Et qu'il n'eſt pas en la puiſſance des Hommes, mais de Dieu ſeul, de créer des ſpermes.

Aphor. 109. On doit inferer de ce qui eſt dit ici, qu'il y a quelque Mineral qui peut nous donner ce Mercure des Philoſophes.

Aphor. 110. Qui doit augmenter en l'Or ſa teinture, ſa fuſibilité & ſa pénétration, conformément à ce qui eſt dit cy-devant.

Aphor. 111. Et comme entre les Mineraux, il n'y en a point qui perfectionne la couleur pâle de l'Or, & facilite ſa fuſion, & le rende plus pénétrant que l'Antimoine ſeul.

Aphor. 112. Il eſt clair & viſible que c'eſt l'uniqûe Mineral duquel & par lequel on peut obtenir ledit Argent-vif, ou Mercure des Philoſophes.

Aphor. 113. Mais comme l'Antimoine ne peut communiquer à l'Or plus de teinture, que la perfection naturelle de l'Or n'en requiert.

Aphor. 114. Et que l'Or (comme il est prouvé cy-dessus) doit être rendu plus parfait en teinture par le Mercure des Philosophes.

Aphor. 115. Il s'ensuit que ce Mercure ne peut s'obtenir de l'Antimoine seul.

Aphor. 116. Mais encore avec luy, ou par son moyen, des autres Corps métalliques imparfaits, où la teinture de l'Or abonde.

Aphor. 117. Et de ces Corps, il n'y en a que deux, à sçavoir *Mars* & *Venus.*

Aphor. 118. D'où nous concluons qu'il faut extraire *nôtre Menstruë Royal*, par l'operation de l'Art & de la Nature, de l'Antimoine, & par son moyen de Mars & de Venus.

Aphor. 119. L'Antimoine, Mars & Venus, sont composez de Soufre & de Mercure.

Aphor. 120. Le Soufre (comme nous avons dit) est contraire à la nature, à cause de son onctuosité inflammable & adustible, & sa terre impure.

Aphor. 121. C'eſt pour cela qu'avant toutes choſes, il faut purger la matiere ſuſdite de nôtre Menſtruë, de ſon Soufre combuſtible.

Aphor. 122. Afin que ſon ſeul Mercure puiſſe être utile à nôtre deſſein.

Aphor. 123. Ce Mercure jetté ſur l'Or ſans une plus grande préparation, ne s'attache pas à luy utilement, mais il s'envole à l'effort du feu comme tous les autres Eſprits mineraux, & laiſſe l'Or ſans alteration, impur & ſale, ou l'emporte avec ſoy.

Aphor. 124. A cauſe de ſon impureté terreſtre qui reſte encore en luy, & de ſon aquoſité fugitive.

Aphor. 125. Il faut donc néceſſairement purger parfaitement ce Mercure de toutes ſes feces, afin qu'il devienne *Mercure des Philoſophes*, qui puiſſe s'unir à l'Or, & le rendre plus que parfait.

Aphor. 126. C'eſt par la ſeule diſſolution que tout Compoſé naturel peut être parfaitement nettoyé de ſes ordures.

Aphor. 127. Et toute diſſolution d'un Composé naturel, ſe termine en l'humide dont il eſt fait.

Aphor. 128. Donc puiſque la matiere de nôtre Menſtruë eſt métallique.

Aphor. 129. Et par conſequent ſortie de l'humide onctueux & viſqueux, comme on a fait voir.

Aphor. 130. Il eſt néceſſaire pour le purger & nettoyer parfaitement, qu'il ſoit diſſout en une pareille humidité onctueuſe & viſqueuſe.

Aphor. 131. Cette diſſolution de Matiere demande préalablement une Calcination.

Aphor. 132. Car comme nul Corps ſec ne peut naturellement être diſſout en humide, s'il n'eſt Sel, ou choſe qui ait acquis la nature de Sel par la force du feu.

Aphor. 133. Il faut néceſſairement calciner nôtre Matiere, afin qu'elle devienne propre à être diſſoute.

Aphor. 134. Sans la putrefaction, on ne ſçauroit deſunir les parties eſſentielles d'un Corps ſec, ni en

faire la parfaite diſſolution, bien qu'il ſoit déja réduit en eau.

Aphor. 135. C'eſt pourquoi la matiere de nôtre Menſtruë & l'Or, doivent être également putréfiez, pour être rendus plus que parfaits, comme nous avons dit cy-devant.

Aphor. 136. Or tout humide ſe putréfie & ſe corrompt à la chaleur lente & humide.

Aphor. 137. De là il s'enſuit que nôtre Matiere étant réſoute en humidité onctueuſe & viſqueuſe, doit être pouſſée plus avant par la digeſtion.

Aphor. 138. Afin que par la ſublimation, les parties ſubtiles puiſſent être ſéparées des plus épaiſſes, & les pures des impures.

Aphor. 139. La Nature nous donne deux moyens pour achever ces opérations, à ſçavoir l'Eau & le Feu.

Aphor. 140. Par le moyen du Feu, les parties aduſtibles & volatiles ſe ſéparent.

Aphor. 141. Et par le moyen de

l'Eau, les parties terreſtres & fc ı-
len t es

Aphor. 142. La *pratique de la Chymie*, conſiſte dans cette Sublimation Philoſophique du Mercure, & dans ſon union avec l'Or par pluſieurs Diſſolutions & Coagulations.

Aphor. 143. Afin que de là il en réſulte une *Medecine Univerſelle* tres-puiſſante, pour perfectionner les Métaux imparfaits, & rendre la ſanté aux Corps malades, de quelque genre qu'ils ſoient.

Aphor. 144. Laquelle Medecine eſt appellée vulgairement *Pierre des Philoſophes*, parce qu'elle réſiſte au Feu.

Aphor. 145. Et enrichie encore de pluſieurs autres noms, pour diverſes autres raiſons.

Aphor. 146. Elle peut être tres-bien définie, ſuivant tout ce que nous avons dit cy-devant, *le Sujet Chymique compſé des Principes métalliques, qui ont eſté exalez au ſuprême degré de perfection par differentes*

differentes Solutions & Coagulations Philosophiques.

Aphor. 147. Car comme la Nature seule ne peut dans le Regne mineral rien faire de plus parfait que l'Or.

Aphor. 148. Il faut qu'elle soit aidée de l'Art, afin qu'elle puisse le rendre plus que parfait.

Aphor. 149. Donc la *pratique de la Chymie* est composée en general de deux opérations ; sçavoir, de la *préparation du Mercure des Philosophes*, & de *la composition de l'Elixir*, ou *Medecine.*

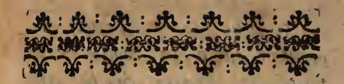
Aphor. 150. Lesquelles bien qu'elles ne soient pas difficiles.

Aphor. 151. Toutefois causent du chagrin, par ses experiences inutiles & ses fausses réüssites.

Aphor. 152. Qui ne peuvent être évitées que par un Artiste industrieux, expert, patient & prudent.

Aphor. 153. Et ces opérations ne demandent pas une grande dépense.

FIN,



LETTRE

DU TRADUCTEUR à un de ses amis.

ME voicy, Monsieur, puis que vous l'avez voulu, rangé dans la cathegorie Chimique, & pour marque de mon obeïssance je vous envoye la Traduction que vous avez tant souhaitée ; à dire vray, je n'en attends pas un fort grand fruit, connoissant le goût du siecle comme je fais, & je suis fort sûr qu'on aimeroit beaucoup mieux voir des Traitez de Philosophie selon Des-

cartes que selon Hermés L premier est à la mode & toutes les graces de la nouveauté, au lieu que le dernier est si vieux & si usé qu'à peine son nom est-il connu au monde; l'un ne propose que des choses faciles à démontrer, en se tenant à la seule superficie des corps, l'autre plus abstrait ne s'attache qu'à l'essence interieure des choses; enfin l'un se se renfermant dans la mechanique ne donne aux choses qu'une vertu de machine, & pretent que le mouvement, de luy-même indifferent, ne produit les choses diverses qu'à raison des diverses configurations des corps qu'il meut, au lieu que l'autre tout intellectuel admet une ame universelle du Monde, agissante, intelligente & infor-

mante. Parlez je vous prie, à un Carthesien de centre, de feu de nature, de vertu seminalle, d'un esprit directeur & Architectonique en chaque mixte, de qualitez Elementaires, &c. Il ne manquera pas de traiter vos discours de galimathias, & vous de visionnaire, & pour peu que vous le pressiez, il vous logera bientôt de son autorité aux Petites-Maisons. Mais me direz-vous, ce n'est pas pour eux qu'on écrit, c'est pour ceux qui sont dans nos mêmes principes, je le veux, mais si vous en ôtez les Chimistes vulgaires qui ne consultant que leur avidité, aiment mieux un tas de fausses receptes que les meilleurs Livres du Monde, vous verrez qu'il en restera fort peu de ceux qui

songent plutôt à devenir Philosophes, qu'à devenir possesseurs de la Pierre Philosophale; mais vous me direz encore qu'il ne faut pas s'arrester à tout cela, qu'il faut écrire pour l'honneur de la science seulement, pour empêcher qu'on ne l'opprime, & pour convaincre enfin les hommes de son excellence. Ha! Monsieur, défaites-vous de cette pensée, & comptez qu'une experience de transmutation convertira plus de gens à la foy Hermetique, que tous les plus beaux raisonnemens que vous pourriez faire. Cette nation demande des signes, & nous sommes dans un temps où l'on veut aller au fait, sans se mettre beaucoup en peine du reste. Mais sans examiner toutes les raisons que j'aurois eües

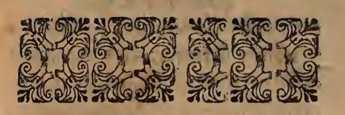
e garder le silence, il me suffit e vous avoir obeï, & je se-ay trop bien payé de ma peine, vous étes content.

Au reste, Monsieur, comme ette Traduction est principale-ent pour vous, j'ay suivy en a faisant les avis que vous n'avez donnez; c'est à dire que e ne me suis point attaché ser-vilement aux expressions & aux ropres mots de mon Auteur, les ay changé quand je l'ay gé à propos, & je ne me suis ttaché qu'à son esprit, & à on intention; j'ay de mon au-orité supprimé des repetitions ue j'ay crû inutiles & en-uieuses, & j'ay aussi quel-uefois ajoûté du mien pour é-laircir des endroits qui me pa-oissoient trop obscurs; enfin je ay suivy fort scrupuleusement

dans la doctrine, mais hors de là je luy ay donné, autant que j'ay pû, le tour François, & j'ay tâché de donner à ma Traduction un air d'original. Si malgré toutes mes precautions, on y trouve quelque chose à redire, je suivray de bon cœur les avis qu'on prendra la peine de me donner, & je me corrigeray sans honte dans une seconde Edition. J'avois eu d'abord quelque pensée de justifier en détail ma Traduction par des notes; mais j'ay cru ensuite que je ferois quelque chose de plus utile pour le Lecteur, si au lieu de la Table des matieres de mon Auteur, je substituois des remarques sur la doctrine contenuë en chaque Chapitre, qui fussent comme le precis & le suc de tout le Livre. A l'é-

ard de l'Auteur ou plutôt du ommentateur, je ne puis parler y de son nom ny de sa Patrie, ır l'un & l'autre me sont innnus, mais ce qu'on peut dire e luy c'est qu'on n'a jamais traité tte matiere plus noblement, utes ses idées sont grandes, bels, & recherchées, ses expresons vives & fortes, & ce qui t de plus loüable en luy c'est u'il parle en galand homme & ıns envie ; il dit tout ce qu'il t permis à un esprit sincere de ire sur de pareilles matieres, r s'il cache quelquefois la veté, on peut dire que c'est sous es voiles de gaze au travers esquels un esprit subtil peut peetrer aisément. On ne sçauroit u moins luy reprocher d'enseiner de fausses pratiques à desein de surprendre les esprits, &

*s'il ne vous montre pas précise-
ment le chemin qu'il faut tenir,
il ne vous jette pas malicieuse-
ment, comme font plusieurs autres,
dans des voyes détournées & dans
des labirinthes ; enfin il est tel
qu'Hermés l'avoüeroit sans peine
pour un de ses plus dignes Suc-
cesseurs. Mais en voilà assez &
trop pour une Lettre, je suis,
Monsieur, &c.*



PREFACE.

LE COMMENTATEUR au Lecteur.

IL ſe trouve tant de Livres de Chimie, ſoit imprimez, ſoit manuſcrits, qu'on peut dire que jamais ſcience n'a eu tant d'Auteurs que celle d'Hermés. Heureux pere d'avoir eu de tels enfans, glorieux Maître d'avoir eu de tels Diſciples ; tu dois à bon droit être appellé le Maître des Maîtres, chacun de tes Diſciples étant digne de ce nom. Mais tous ces Livres ne ſont pour-

tant pas veritables, n'étant pas tous faits par des Auteurs qui le fussent eux-mêmes; les uns sont tronquez, les autres alterez; & qui pis est plusieurs sont falsifiez; ce qui ne provient que de l'envie & de la rage de ceux qui faute de genie, ou par une juste punition de Dieu n'ont pû être admis à cette table. Il ne laisse pourtant pas, malgré la dépravation du Siecle de se trouver encore des gens de bien que la Providence a reservez, tous n'ont pas suçé ce venin contagieux, & il y en a qui ont évité la morsure du Serpent; sur tout ceux qui ont contemplé le Serpent d'airain élevé sur la montagne, qui luy ont confié leurs esperances, & ont observé ses saintes Loix.

J'avois à peine achevé mon
oisiéme lustre, quand par je
e sçay quel instint, je me jet-
y dans la lecture de ces Li-
res, & fis tous mes efforts
our en avoir l'intelligence :
ais mon esprit se trouvant
veuglé par le trop grand é-
at de cette Lumiere, & con-
oissant qu'il m'étoit impossi-
e de déveloper les énigmes
ce Sphinx, je laissay là les
vres, j'en abandonnay la
cture, & renonçay pour ja-
ais à l'esperance de les en-
ndre; cependant au bout de
elque temps, ayant repris
urage, & imploré le se-
urs Divin, plein d'un nou-
l espoir, je me remis à lire
ur & nuit de toutes mes
rces, & consumay dans cet-
lecture douze années en-

tieres, aprés quoy je voulus essayer si je pourrois mettre en pratique ce que j'avois conçu dans mon esprit, mais incertain, je faisois une resolution, puis une autre, & toûjours il me restoit des difficultez que je ne pouvois surmonter; enfin je m'associay à deux diverses fois avec deux autres personnes, & cette societé me donna occasion de mieux étudier, parce que j'étois obligé quelquefois de combatre leurs opinions, & quelquefois aussi de les approuver; mais en verité nous étions tous des aveugles, & prenions pour une veritable Lumiere, ce qui n'étoit qu'un effet de nos desirs, & de quelque lecture. Nous fismes ensemble quelques experiences, mais

mais inutiles, & nous trouvions toûjours qu'il nous manquoit quelque chose. Enfin je vins à comprendre que c'étoit perdre son temps, & sa peine que de travailler suivant le son des mots, que la seule raison nous doit conduire, & la seule possibilité de la Nature redresser ceux qui se dévoyent. En effet que sert-il de se peiner sur tant d'ouvrages differents, tandis que la simple nature nous offre un seul sujet sur lequel on doit travailler; & à quoy bon tant de fourneaux, tant de sortes de feux, tant de vaisseaux, pendant que la même nature ne se sert que d'un seul vaisseau, d'un seul feu, & d'un seul fourneau : s'il n'y avoit à travailler que suivant le sens

litteral, le ſon des mots & la methode apparente des Auteurs, qu'il ſe trouveroit de Sages, & de Doctes en cette ſcience, qui à peine pourtant entendent un ſeul mot de Latin. O combien y en a-t'il qui ſe croient fort habiles, parce qu'ils ſçavent faire une belle diſtillation, une calcination, ou une ſubtile ſublimation. Combien s'en trouve-til encore qui s'étant mis une opinion dans la tête ſur ce qu'ils ont lû, & comme ils parlent, ſur le procedé de quelque Auteur, s'imaginent être bien ſçavans, & qui lors que le ſuccez ne répond pas à leur attente, n'ont garde de l'attribuer à leur ignorance, mais à ce que le vaiſſeau s'eſt caſſé, ou au regime du

ru qu'ils eſperent de trouver,
n recommençant leur travail.
nfin combien y en a-t'il qui
roient pouvoir enſeigner les
utres, parce qu'ils ont leur
erveau rempli d'une grande
uantité de ſentences. J'ay
onnu un homme qui avoit
rangez dans ſa tête, je ne
iray pas tant de Traittez, mais
nt de Volumes, & dans un
bel ordre, qu'à peine croi-
oit-on qu'on pût avoir tant
érudition; cependant par-
qu'il s'attachoit au ſon des
ots, il ne ſçavoit que des
ots, & ignoroit entierement
œuvre, qu'il ignorera toû-
urs, & ne fera ſervir ſon
reur qu'à tromper les au-
es, étant auſſi éloigné de la
erité, que le Ciel l'eſt de la
erre, & ne s'amuſant qu'à

des particuliers, & à l'extraction des teintures avec beaucoup de dépence pour ceux qui ajoûtent foy à ses paroles; mais il n'est pas surprenant que la verité luy étant inconnuë, il tente plusieurs voyes, & que toûjours incertain il erre au milieu des Tenebres. Il ne suffit pas de charger sa memoire de sentences, il faut les comprendre par l'entendement, en observant, comme nous avons dit, la possibilité de la Nature, & jugeant de ses voyes par la seule regle de la raison.

M'étant donc tombé entre les mains un Manuscrit d'un Auteur anonyme, mais tres-sçavamment écrit, en langue Italienne, j'ay fait dessein dans ce temps que les Tenebres

ont répanduës par toute la
Terre, de mettre cette nou-
elle Lumiere en lumiere,
t d'y joindre de ma part,
utant qu'il m'eſt loiſible, tout
e qui pourra ſervir à l'intel-
gence & à l'explication de ce
Manuſcrit.

A l'égard de l'Auteur de
et écrit, il ne m'eſt con-
u que par ſon Anagram-
ne, mais il ſuffit qu'il ait
uivi la droite voye & dé-
ouvert la verité de la Na-
ure; car quoy qu'il declare
e ſçavoir pas entierement
œuvre, les choſes qu'il dit
émente ſa feinte ignoran-
e.

Pour ce qui eſt de moy,
her Lecteur, ne t'informe
oint qui je ſuis, conten-
e-toy que je ne cherche

qu'à éclaircir la verité, & que mon dessein est de publier encore de plus grandes choses que celles-cy, si Dieu me conserve la vie avec sa grace, & aprés ma mort tu me connoîtras peut-être. Au reste ne condamne point mon stile, ny la maniere dont cecy est écrit; cette Edition a été faite à la haste, & j'y ay été forcé par une Puissance à laquelle je ne sçaurois resister. Mon intention n'étoit pas de publier de telles choses de mes jours, mais enfin soit faite la volonté de celuy qui regne & qui regnera aux Siecles des Siecles: Adieu.

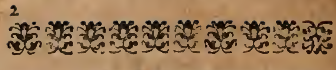
xtrait du Privilege du Roy.

A R grace & Privilege du Roy, donné à Verſailles le 2. jour de ay 1686. Signé LE PETIT : Il permis à LAURENT D'HOURY, archand Libraire, de faire imimer un Livre intitulé *La Lumiefortant par ſoy même des Tenes, ou la veritable Theorie de la Pierre Philoſophes*, en tels volume, rge & caractere, & autant de s que bon luy ſemblera, pendant temps de ſix années conſecutives: défenſes ſont faites à tous autres l'imprimer, ſans le conſentement prés de l'Expoſant ou de ſes ans cauſe, à peine de deux mil lies d'amende, confiſcation des emplaires contrefaits, & de tous pens, dommages & intereſts, ainſi 'il eſt plus au long porté par ledit ivilege.

egiſtré ſur le Livre de la Communauté Imprimeurs & Libraires de Paris. le 27. y 1686. Signé ANGOT.

hevé d'imprimer pour la premiere fois, le 15. Novembre 1686.

LA
LUMIERE
SORTANT PAR SOY ME'ME
DES
TENEBRES.



AUX VRAIS PHILOSOPHES

DISCOURS THEORIQUE

Sur la composition de la pierre Philosophale.

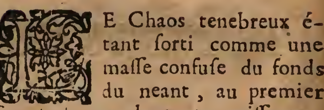
PAR

FRA MARC-ANTONIO Crassellame Chinois.

CHANT PREMIER.



I.



LE Chaos tenebreux étant sorti comme une masse confuse du fonds du neant, au premier son de la parole toute puissante; on eut dit que le desordre l'avoit produit, & que ce ne pouvoit être l'ouvrage d'un Dieu, tant il étoit informe. Toutes choses étoient en luy dans un profond repos, & les Elemens y étoient confondus, par-

A I VERI

SAPIENTI SI DISCORRE Teoricamente ſopra la compoſitione della pietra de Philoſophi.

Canzone Prima.

DI

FRA MARC-ANTONIO Craſſellame Chineſe.

I.



Ra dal nulla uſcito
Il tenebroſo Chaos, maſſa difforme
Al primo ſuon d'Omnipotente Labro:
Parea, che partorito
Il Diſordin l'haveſſe, anzi, che Fabro:
Stato ne foſſe un Dio; tanto era informe.
Stavano inoperoſe
In lui tutte le coſe,

ceque l'Esprit Divin ne les avoit pas encore distinguez.

II.

Qui pourroit maintenant raconter de quelle maniere les Cieux, la Terre & la Mer furent formez si legers en eux-mêmes, & pourtant si vastes eu égard à leur étenduë ? Qui pourroit expliquer comment le Soleil, & la Lune reçurent là-haut le mouvement, & la lumiere, & comment tout ce que nous voyons icy bas, eut la forme & l'Estre? Qui pourroit enfin comprendre, comment châque chose reçut sa propre denomination, fut animée de son propre esprit, & au sortir de la masse impure & inordonnée du cahos, fut reglée par une loy, une quantité & une mesure ?

III.

O vous du divin Hermés les enfans, & les imitateurs, à qui la

E ſenza Spirto Diviſor, confuſo
Ogni Elemento in lui ſtava racchiuſo.

I I.

Hor chi ridir potrebbe,
Come formoſſi il Ciel, la Terra, e'l Mare
(Si leggièri in lor ſteſſi, è vaſti in mole?
Chi può ſuelar, come hebbe
Luce è moto laſſu la Luna, e'l Sole,
Stato, è forma qu'aggiù quanto n'appare,)
Chi mai comprender, come
Ogni coſa hebbe Nome,
Spirito, quantità, legge, è miſura
Da queſta maſſa inordinata impura?

III.

O del Divino Hermete
Emoli Figli à cui l'Arte paterna

ſcience de vôtre Pere a fait voir la Nature à découvert ; vous ſeuls, vous ſeuls ſçavez comme quoy cette main immortelle forma la Terre & les Cieux de cette maſſe informe du Cahos; car vôtre grand œuvre fait voir clairement que de la même maniere dont eſt fait vôtre Elixir philoſophique, Dieu auſſi a fait toutes choſes.

I V.

Mais il n'appartient pas à ma foible plume de tracer un ſi grand tableau, n'étant encore qu'un chetif enfant de l'Art ſans aucune experience; ce n'eſt pas que vos doctes Ecrits ne m'ayent fait apercevoir le veritable but où il faut tendre; & que je ne connoiſſe bien cet Illiaſte qui a en luy tout ce qu'il nous faut, auſſi bien que cet admirable compoſé, par lequel vous avez ſçû amener de puiſſance en acte la vertu des Elemens.

Fà, che Natura appar senza alcun velo,
Voi sol, sol voi sapete,
Come mai fabricò la Terra, e'l Cielo
Da l'indistinto Chaos la Mano eterna.
La grande Opera vostra
Chiaramente vi mostra,
Che Dio nel modo istesso, onde è prodotto
Il Fisico Elissir, compose il Tutto,

IV.

Mà di ritrar non vaglio
Con debil penna un Paragon si vasto,
Io non esperto ancor Figlio de l'Arte,
Se ben certo bersaglio
Scoprono al guardo mio le vostre Carte,
Se ben m'è noto il provido Illiasto:
Se ben non m'è nascosto
Il mirabil Composto,
Per cui Voi di potenza hauete estratto
La purità degli Elementi in Atto.

V.

Ce n'eſt pas que je ne ſache bien que vôtre Mercure ſecret, n'eſt autre choſe qu'un eſprit vivant, univerſel & inné, lequel en forme de vapeur aërienne deſcend ſans ceſſe du Ciel en Terre pour remplir ſon ventre poreux, qui naiſt enſuite parmi les ſouphres impurs, & en croiſſant paſſe de la nature volatile à la fixe, ſe donnant à ſoy-même la forme d'humide radical.

V I.

Ce n'eſt pas que je ne ſache bien encore, que ſi nôtre vaiſſeau ovale n'eſt ſcellé par l'Hyver, jamais il ne pourra retenir la vapeur pretieuſe, & que nôtre bel enfant mourra dés ſa naiſſance, s'il n'eſt promptement ſecouru par une main induſtrieuſe & par des yeux de linx, car autrement il ne pourra plus être nourri de ſa premiere humeur, à l'exemple de l'homme qui aprés

V.

Se ben da me s'intende,
Ch' altro non è vostro Mercurio ignoto;
Che un vivo Spirto universale innato.
Che dal Sole discende
In aëreo vapor sempre agitato
Ad'empier de la Terra il Centro voto:
Che di quì poi se n'esce
Tra Solfi impuri, e cresce
Di volatile in fisso, e presa forma
D'humido radical se stesso informa.

VI.

Se ben io sò, che senza
Sigillarsi di Verno il Vaso Ouale,
Non si ferma in lui mai vapore illustre,
Che, se pronta assistenza
Non hà d'occhio Linceo, di Mano industre
More il candido Infante al suo Natale;
Che più nol ciban poi
I primi humori suoi,

s'être nourri de ſang impur dans le ventre maternel, vit de lait lors qu'il eſt au monde.

VII.

Quoique je ſache toutes ces choſes, je n'oſe pourtant pas encore en venir aux preuves avec vous, les erreurs des autres me rendant toûjours incertain. Mais ſi vous êtes plus touché de pitié que d'envie, daignez ôter de mon eſprit tous les doutes qui l'embarraſſent ; & ſi je puis être aſſez heureux d'expliquer diſtinctement dans mes Ecrits tout ce qui regarde vôtre Magiſtere, faites je vous conjure que j'aye de vous pour réponce. *Travaille hardiment, car tu ſçais ce qu'il faut ſçavoir.*



Come l'Huom, che ne l'utero ſi paſce
D'impuro ſangue, e poi di Latte in faſce.

V II.

Se ben sò tanto ; pure
Hoggi in prova con voi d'uſcir non oſo,
Che anche gli errori altrui dubbio mi fanno.
Ne la voſtra pietà luogo non hanno,
Voi togliete a l'Ingegno il cor dubbioſo.
Se'l Magiſterio voſtro
Diſtintamente io moſtro
In queſti Fogli miei, deh fate homai,
Che ſol legga in riſpoſta. Opra che'l ſai



Que le Mercure & l'Or du vulgaire ne sont pas l'Or & le Mercure des Philosophes, & que dans le Mercure des Philosophes, est tout ce que cherchent les Sages. Où l'on touche en passant la pratique de la premiere operation que doit suivre l'Artiste experimenté.

CHANT DEUXIE'ME.

I.

QUe les hommes peu versez dans l'école d'Hermés se trompent, lors qu'avec un esprit d'avarice, ils s'attachent au son des mots. C'est ordinairement sur la foy de ces noms vulgaires d'argent vif & d'or qu'ils s'engagent au travail, & qu'avec l'or commun ils s'imaginent par un feu lent fixer enfin cet argent fugitif.

Che il Mercurio, el'Oro del volgo, non sono l'Oro, & il Mercurio de' Filosofi, é che nel Mercurio Filosofico v'è tutto quello che cercano i Sapienti.

Toccandosi la prattica della prima operatione, che deue fare l'esperto Lavorante.

Canzone Seconda.

I.

Quanto s'ingannan mai gli Huomini ignari
De l'Hermetica scola,
Che al suon de la parola
Applican sol consentimenti avari:
Quindi à i Nomi volgari
D'argento vivo, e Oro
S'accingono al Lavoro,
E' con l'Oro comune à foco lento
Credon fermare il fuggitivo Argento.

II.

Mais s'ils pouvoient ouvrir les yeux de leur esprit pour bien comprendre le sens caché des Auteurs, ils verroient clairement que l'or & l'argent vif du vulgaire sont destituez de ce feu universel, qui est le veritable agent, lequel agent ou esprit abandonne les metaux dés qu'ils se trouvent exposez à la violence des flammes des fourneaux, & c'est ce qui fait que le metal hors de sa mine s'en trouvant privé, n'est plus qu'un corps mort & immobile.

III.

C'est bien un autre Mercure, & un autre or, dont a entendu parler Hermés, un Mercure humide & chaud, & toûjours constant au feu. Un or qui est tout feu & tout vie. Une telle difference n'est-elle pas capable de faire aisement distinguer ceux-cy de ceux du vulgaire, qui

II.

Mà, ſe à gli occulti ſenti apron la mente,
Ben vedon manifeſto,
Che manca, e a quello, e a queſto
Quel foco univerſal, ch' è ſpirto agente.
Spirto che in violente
Fiamme d'ampia fornace
Abbandona fugace
Ogni mettal, che ſenza vivo moto
Fuor de la ſua miniera è corpo immoto.

III.

Altro Mercurio, altro Oro Hermete addita:
Mercurio humido, e caldo,
Al foco ogni hor più ſaldo.
Oro, ch' è tutto foco, e tutto vita.
Differenza infinita
Non ſia chor' manifeſti
Da quei del Volgo queſti?

ſont des corps morts privez d'eſprit, au lieu que les nôtres ſont des eſprits corporels toûjours vivans.

IV.

O grand Mercure des Philoſophes, c'eſt en toy que s'uniſſent l'or & l'argent, aprés qu'ils ont été tirez de puiſſance en acte; Mercure tout Soleil, & tout Lune; triple ſubſtance en une, & une ſubſtance en trois. O choſe admirable! Le Mercure, le Souphre & le Sel, me font voir trois ſubſtances en une ſeule ſubſtance.

V.

Mais où eſt donc ce Mercure aurifique qui reſout en Sel & en Souphre devient l'humide radical des metaux, & leur ſemence animée? Il eſt empriſonné dans une priſon ſi forte, que la Nature même ne ſçauroit l'en tirer, ſi l'art induſtrieux ne luy en facilite les moyens.

Quei, corpi morti son, di spirto pri-vi,
Questi Spirti corporei, e sempre vivi.

IV.

O gran Mercurio nostro, in te s'aduna
Argento e Oro estratto
Da la potenza in atto,
Mercurio tutto Sol, Sol tutto Luna,
Trina sostanza in una,
Vna, che in tre si spande:
O meraviglia grande?
Mercurio Solfo, e Sal, voi m'apprendete
Che in tre sostanze voi sol una siete.

V.

Mà doue è mai questo Mercurio aurato,
Che sciolto in Solfo, e sale,
Humido radicale
De' i metalli divien, seme animato?
Ah ch'egli è imprigionato
In carcere si dura,
Che per fin la Natura
Ritrar nol può da la prigione alpestra,
Se non apre le vie l'Arte Maestra.

VI.

Mais que fait donc l'art? Miniſtre ingenieux de la diligente Nature, il purifie par une flamme vaporeuſe les ſentiers qui conduiſent à la priſon. N'y ayant pas de meilleur guide ni de plus ſeur moyen que celuy d'une chaleur douce & continuelle pour ayder la Nature, & luy donner lieu de rompre les liens dont nôtre Mercure eſt garrotté.

VII.

Oüy, oüy, c'eſt ce ſeul Mercure que vous devez chercher ô eſprits indociles, puis qu'en luy ſeul vous pouvez trouver tout ce qui eſt neceſſaire aux Sages. C'eſt en luy que ſe trouvent en puiſſance prochaine & la Lune & le Soleil qui ſans or & argent du vulgaire, étant unis enſemble deviennent la veritable ſemence de l'argent & de l'or.

V I.

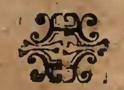
L'arte dunque, che fa? Ministra accorta
Di Natura operosa
Con fiamma vaporosa,
Purga il sentiero, e a la prigion ne porta,
Che non con altra scorta,
Non con Mezo migliore
D'un continuo calore,
Si soccorre à natura, ond'ella poi
Scioglie al nostro Mercurio i ceppi suoi.

VII.

Si, si questo Mercurio animi indotti
Sol cercar voi dovete,
Che in lui solo potete
Trovar ciò che desian gl' Ingegni dotti.
In lui già son ridotti
In prossima potenza,
E Luna, e Sol; che senza
Oro, e Argento del Volgo, uniti insieme
Son de l'Argento, e l'Oro il vero seme.

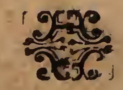
VIII.

Mais toute ſemence eſt inutile, ſi elle demeure entiere, ſi elle ne pourrit, & ne devient noire ; car la corruption precede toûjours la generation. C'eſt ainſi que procede la Nature dans toutes ſes operations ; & nous qui voulons l'imiter, devons auſſi noircir avant de blanchir, ſans quoy nous ne produirons que des avortons.



VIII.

Pur ogni seme inutile si vede,
Se incorrotto, e integro
Non marcisce, e vien negro.
Al generar la corruttion precede.
Tal Natura provede
Ne l'opre sue vivaci,
E noi di lei seguaci,
Se non produr' aborti al fin vogliamo,
Pria negreggiar, che bianchеggiar dob-
biamo.



On conſeille icy aux Alchimiſtes vulgaires & ignorans de ſe deſiſter de leurs operations ſophiſtiques, parce qu'elles ſont entierement oppoſées à celles que la veritable Philoſophie nous enſeigne pour faire la medecine univerſelle.

CHANT TROISIE'ME.

I.

O Vous qui pour faire de l'Or par le moyen de l'art, êtes ſans ceſſe parmi les flammes de vos charbons ardens, qui tantôt congelez, & tantôt diſſolvez vos divers mélanges en tant & tant de manieres, les diſſolvant quelque-fois entierement, quelque-fois les congelant ſeulement en partie. D'où vient que comme des Papillons enfumez, vous paſſez les jours & les

Si conſigliano gli Alchimiſti ineſperti à deſiſtere dalle ſofiſtiche loro operationi, Tutte contrarie à quelle che n'inſegna la vera Filoſofia nella compoſitione della gran Medicina Univerſale.

Canzone Terza.

I.

O Voi, che à fabricar l'Oro per Arte
Non mai ſtanchi trahete
Da continuo carbon fiamme inceſſanti;
E' i voſtri miſti in tanti modi, e tanti,
Hor fermate, hor ſciogliete,
Hor tutti ſciolti, hor congelati in parte.
Quìndi in remota parte
Farfalle affumicate, e notte, e giorno

nuits à roder autour de vos feux insensez dans quelque lieu à l'écart.

II.

Cessez desormais de vous fatiguer vainement de peur qu'une folle esperance ne fasse aller toutes vos pensées en fumée. Vos ouvrages ne sont que d'inutiles sueurs qui peignent sur vôtre front les heures mal-heureuses que vous passez dans vos salles retraittes. A quoy bon ces flammes violentes ; puis que les Sages n'usent point de charbons ardens, ny de bois enflammez pour faire l'œuvre Hermetique.

III.

C'est avec le même feu dont la Nature se sert sous terre, que l'Art doit travailler, & c'est ainsi qu'il imitera la Nature. Un feu vaporeux, mais qui n'est pourtant pas leger, un feu qui nourrit & ne devore point, un feu naturel, mais que l'Art doit faire ; sec, mais qui

*State vegliando à stolti fochi intor-
no.*

I I.

*Da l'insane fatiche homai cessate
N'e più cieca speranza,
Il credulo pensier col fumo indori.
Son l'opre vostre inutili sudori,
Ch' entro squallida stanza
Sol vi stampan sul volto hore stenta-
te.
A che fiamme ostinate?
Non carbon violento, accesi faggi,
Per l'Hermetica Pietra usano i Sag-
gi.*

III.

*Col foco, onde sotterra al tutto gio-
va
Natura, Arte lavora,
Che immitar la Natura Arte sol deve:
Foco che è vaporoso, e non è leve,
Che nutre, e non divora,
Ch' è naturale, e l' Artificio il trova,
Arrido e fà, che piova;*

fait pleuvoir ; humide, mais qui desſeche. Une eau qui éteint, une eau qui lave les corps, mais qui ne moüille point les mains.

IV.

C'eſt avec un tel feu que l'Art qui veut imiter la Nature doit travailler, & que l'un doit ſuppléer au défaut de l'autre. La Nature commence, l'Art achéve, & luy ſeul purifie ce que la Nature ne pouvoit purifier. L'Art a l'induſtrie en partage, & la Nature la ſimplicité ; de ſorte que ſi l'un n'applanit le chemin, l'autre s'arreſte tout auſſitôt.

V.

A quoy donc ſervent tant & tant de ſubſtances differentes, en cornuës, en alembics, ſi la matiere eſt unique auſſi bien que le feu ? Ouy la matiere eſt unique, elle eſt par tout, & les pauvres la peuvent avoir auſſi bien que les riches ; elle eſt

Humido, e ogni hor diſſecca, acqua che
ſtagna,
Acqua che lava i corpi, e man non
bagna.

IV.

Con tal foco lavora l'Arte ſeguace
D'infallibil Natura,
Ch' oue queſta manco, quella ſuppliſ-
ce:
Incommincia Natura, Arte finiſce,
Che ſol l'Arte depura
Ciò che à purgar Natura era incapace.
L'Arte è ſempre ſagace,
Semplice è la Natura, onde ſe ſcaltrà
Non ſpiana una le vie, s'arreſta l'al-
tra.

V.

Dunque à che prò tante ſoſtanze, e
tante
In Ritorte, in Lambicchi,
S'unica è la materia, unico il foco?
Vnica è la Materia, e in ogni loco
L'hanno i Poveri, e i Ricchi,

inconnuë à tout le monde, & tout le monde l'a devant les yeux; elle est méprisée comme de la bouë par le vulgaire ignorant, & se vend à vil prix, mais elle est pretieuse au Philosophe qui en connoît la valeur.

VI.

C'est cette matiere si méprisée par les ignorans, que les gens doctes cherchent avec soin, puis qu'en elle est tout ce qu'ils peuvent desirer : En elle se trouvent conjoints le Soleil & la Lune, non les vulgaires, non ceux qui sont morts. En elle est renfermé le feu, d'où ces metaux tirent leur vie, c'est elle qui donne l'eau ignée, qui donne aussi la terre fixe; c'est elle enfin qui donne tout ce qui est necessaire à un esprit éclairé.

VII.

Mais au lieu de considerer qu'un seul composé suffit au Philosophe,

A tutti ſconoſciuta, e a tutti inante.
Abjetta al volgo errante,
Che per fango a vil prezze ogn'hor la vende,
Pretioſa al filoſofo, che intende.

VI.

Queſta Materia ſol tanto auvilita
Cherchin gl' ingegni accorti,
Che in lei quanto deſian tanto s'aduna.
In lei chiudonſi uniti, e Sole, e Luna,
Non volgari, non morti,
In lei chiudeſi il foco, onde han la vita;
Ella dà l'acqua ignita,
Ella la terra fiſſa, ella dà tutto
Che in fin biſogna a un intelletto iſtrutto.

VII.

Mà voi ſenza oſſervar che un ſol compoſto

vous vous amuſez, Chimiſtes inſenſez, à mettre pluſieurs matieres enſemble ; & au lieu que le Philoſophe fait cuire à une chaleur douce & ſolaire, & dans un ſeul vaiſſeau, une ſeule vapeur qui s'épaiſſit peu à peu, vous mettez au feu mille ingrediens differens ; & au lieu que Dieu a fait toutes choſes de rien, vous au contraire reduiſez toutes choſes à rien.

VIII.

Ce n'eſt point avec les gommes molles, ni les durs excremens, ce n'eſt point avec le ſang ou le ſperme humain, ce n'eſt point avec les raiſins verts, ni les quinteſſences herbales, avec les eaux fortes, les ſels corroſifs, ni avec le Vitriol Romain, ce n'eſt pas non plus avec le Talc aride, ni l'Antimoine impur ; ny avec le Souphre, ou le Mercure, ny enfin avec les metaux même du vulgaire qu'un habile Artiſte travaillera à nôtre grande œuvre.

Al filosofo basta,
Più ne prendete in man Chimici ignari.
Ii cuoce in un sol vazo a i rai solari,
Vn vapor, che s'impasta,
Voi mille paste al foco havete esposto.
Cosi mentre hà composto
Dal nulla il tutto Iddio, voi finalmente
Tornate il tutto al primitivo Niente.

VIII.

Non molli gomme, od escrementi duri,
Non sangue, ò sperma humano,
Non vue acerbe, ò Quintessenze Erbali,
Non acque acute, ò corrosivi sali,
Non vitriol Romano,
Arridi Talchi, od Antimoni impuri:
Non Solfi, non Mercuri,
Non metalli del Volgo al fine adopra
Vn' Artefice esperto à la grand' Opra.

IX.

A quoy servent tous ces divers mélanges ? puis que nôtre science renferme tout le magistere dans une seule racine, que je vous ay déja assez fait connoître, & peut-être plus que je ne devois. Cette racine contient en elle deux substances qui n'ont pourtant qu'une seule essence ; & ces substances qui ne sont d'abord or & argent qu'en puissance deviennent enfin Or & argent en acte, pourvû que nous sachions bien égaliser leurs poids.

X.

Ouy ces substances se font Or & Argent actuellement, & par l'égalité de leurs poids, le volatil est fixé en Souphre d'or. O Souphre lumineux, ô veritable Or animé, j'adore en toy toutes les merveilles & toutes les vertus du Soleil. Car ton Souphre

I X.

Tanti miſti à che prò? l'alta ſcienza
Solo in una Radice
Tutto reſtringe il Magiſterio noſtro.
Queſta che già qual ſia, chiaro v'hò m oſtro
Forſe più, che non lice,
Due ſoſtanze contien, c'hanno una eſſenza.
Soſtanze, che in potenza
Sono Argento, e ſono Oro, e in atto poi
Vengono, ſe i lor peſi uguagliam noi.

X.

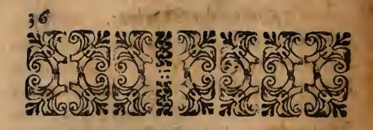
Sì che in atto ſi fanno Argento, & Oro,
Anzi uguagliate in peſo
La volante ſi fiſſa in Solfo aurato.
O ſolfo luminoſo, Oro animato
In te del Sole acceſo

eſt un treſor, & le veritable fondement de l'Art, qui meurit en élixir ce que la Nature mene ſeulement à la perfection de l'or.



L'operoſa virtù riſtretta adoro.
Solfo tutto teſoro,
Fondamento de l'Arte, in cui Natu-
ra
Decoce l'Or, che in Eleſſir matura.





AVANTPROPOS.

IL y a tres-peu de gens qui entendant parler de la pierre Philosophale, à ce seul nom ne froncent le sourcil, & en détournant la tête ne rebuttent ce Traité ; Mais en verité n'est-ce pas une grande injustice que de blâmer ainsi ce qu'on ne connoit point ; avant que de donner son jugement, il faudroit au moins sçavoir ce qu'on condamne, & ce que c'est que la Pierre Philosophale ; mais ceux qui en usent de la sorte, jugent de cette science par raport aux Artistes vulgaires, qui au lieu de la Pierre qu'ils promettent de faire, consument tout leur avoir, & celuy des autres ; & voyant tant d'impostures, tant de fausses receptes, & tant de vaines promesses des Charlatans, ils prennent occasion de là

d'attaquer la verité de l'Art, ne considerant pas que cecy n'est pas l'ouvrage des Chimistes ordinaires, mais des vrais Philosophes, & qu'il est aussi peu facile à ces Philosophâtres de faire cette Pierre, que de faire descendre la Lune en Terre, ou de produire un nouveau Soleil. Pour être Philosophe il faut sçavoir parfaitement les fondemens de toute la Nature, car la science de la Pierre Philosophale surpasse de bien loin toutes les autres sciences, & tous les autres Arts quelques subtils qu'ils soient ; y ayant toûjours cette difference entre les ouvrages de la Nature, & ceux de l'Art, que les premiers sont les plus parfaits, les plus achevez, & les plus seurs ; & si (suivant l'Axiome d'Aristote) il n'y a rien dans l'entendement qui n'ait été auparavant dans le sens. Il sera vray de dire, que ce que nous concevons, nous ne le concevons qu'à l'occasion de ce que la Nature fait tous les jours devant nos yeux, car tous les Arts ont tiré leurs principes, & leurs premieres idées des

ouvrages naturels, ce qui est si connu de tous ceux qui ont quelque intelligence au delà du commun qu'il seroit inutile de le vouloir justifier : Mais sans nous amuser à de vains discours, il faut sçavoir en general que la Pierre des Philosophes n'est autre chose que l'humide radical des Elemens, répandu à la verité en eux, mais reüni dans leur Pierre, & dépoüillé de toute soüillure étrangere; ainsi il ne faut pas s'étonner si elle peut operer de si grandes choses, étant tres-constant que la vie des animaux, des vegetaux & des mineraux ne consiste que dans leur humide radical; & tout de même qu'un homme qui voudroit entretenir une lampe allumée, ne craindroit pas qu'elle s'éteignît s'il avoit de l'huile de reserve, parce qu'il n'auroit qu'à y en remettre à mesure qu'il s'en consumeroit; Tout de même lors que nôtre humide radical dans lequel le feu de la vie est renfermé vient à se consumer, la Nature a besoin qu'on luy refournisse de nouvel humide par le

moyen des alimens, sans quoy cette lumiere de la vie libre de ses liens s'envoleroit. Il arrive cependant quelquefois que la chaleur naturelle est si debilitée en son humide radical par quelque accident, qu'elle n'a pas la force d'en reprendre de nouveau dans la nutrition, ce qui la rend languissante, & fait qu'enfin elle abandonne son corps par la mort; mais si quelqu'un pouvoit luy donner une essence dépoüillée d'excremens, & parfaitement purifiée par l'Art; alors sans doute la chaleur naturelle attireroit cette essence à soy, la convertiroit en sa nature, & redonneroit au corps sa premiere vigueur; mais tous ces medicamens ne serviroient de rien à un homme mort, quelques balzamiques, & quelques parfaits qu'ils pussent être, car il n'y a que le feu de nature renfermé dans le corps qui s'approprie les medicamens, & se délivre par leur moyen des mauvaises humeurs, qui l'empéchent de faire avec liberté son office vital

dans son propre humide radical. Il faut donc par la voye de la nutrition luy fournir un aliment convenable & restaurant, & alors ce feu vital recouvrera ses premieres forces ; au lieu que les autres médicamens ne font qu'irriter la nature bien loin de la rétablir. Que serviroit-il à un soldat blessé à mort, & qui auroit perdu tout son sang, qu'on le voulût exciter au combat par le son des Trompettes, & le bruit des Tambours, & qu'on pretendît l'encourager par là à soûtenir les travaux de Mars ; de rien sans doute, cela luy nuiroit au contraire, & ne feroit que luy imprimer une terreur funeste ; il en est de même d'une nature débilitée & languissante par la déperdition ou suffocation de son humide radical, & rien ne feroit si dangereux ni si inutile que de l'irriter par des medicamens, mais si on pouvoit augmenter & fortifier l'humide radical, alors la nature d'elle-même se débarrasseroit de ses excremens & de ses superfluitez.

On

On peut dire la même chose à l'égard du vegetable & du mineral. Il n'y a donc qu'à s'étonner de l'entestement de ceux qui sont sans cesse occupez à des remedes pour la santé, & qui cependant ignorent entierement la source d'où découle & la santé & la vie. Que ces gens-là ne s'ingerent plus de parler de Pierre Philosophale, puis qu'ils se servent si mal de leur raison.

Pour conclusion je dis que celuy à qui Dieu aura gratuitement accordé la possession de cette Pierre, & donné l'esprit pour s'en bien servir, non seulement joüira d'une santé parfaite, mais pourra encore avec l'ayde de la Providence prolonger ses jours au delà du terme ordinaire, & avoir le moyen de loüer Dieu dans une longue & douce vie.

C'est une loy inviolable de la Nature, que toutes les fois qu'un corps est attaqué de maladie procedante de la contrarieté des qualitez, il tombe en ruïne, parce

qu'il n'eſt plus ſoûtenu que par une nature languiſſante, & que ſon eſprit vital l'abandonne pour retourner vers ſa patrie; & quiconque aura tant ſoit peu flairé l'odeur de la Philoſophie, tombera d'accord que la vie des animaux, où leur eſprit vital étant tout ſpirituel, & d'une nature etherée, comme ſont toutes les formes qui derivent des influences celeſtes, (je ne parle pas icy de l'ame raiſonnable qui eſt la vraye forme de l'homme) n'a nulle liaiſon avec les corps terreſtres, que par des milieux qui participent des deux natures; ſi donc ces milieux ne ſont tres-conſtants, & tres-purs, il eſt ſûr que la vie ſe perdra bientôt, ne pouvant recevoir d'eux aucune permanence; or dans la ſubſtance des mixtes ce qu'il y a de plus conſtant & de plus pur, c'eſt leur humide radical, lequel contient proprement toute la nature du mixte, comme nous le ferons voir dans un Chapitre exprés, c'eſt donc-là un veritable milieu, & un ſujet capable

de contenir en son centre la vie du corps, laquelle n'est autre chose que le chaud inné, le feu de nature & le vray Souphre des Sages, que les Philosophes sçavent amener de puissance en acte dans leur Pierre; ainsi celuy qui a la Pierre des Philosophes a l'humide radical des choses dans lequel le chaud inné qui y étoit enfermé, a pris la domination par le moyen d'un artifice subtil mais naturel, & a determiné sa propre humidité, la transmuant par une douce coction en Souphre igné. Toute la nature du mixte reside dans cet humide radical, ce qui fait que quand on a l'humide radical de quelque chose, on en a toute l'essence, toute la puissance, & toutes les vertus, mais il faut qu'il soit extrait avec beaucoup d'industrie, par un moyen naturel & philosophique, & non pas selon l'Art spagirique des Chimistes vulgaires, dont les extraits sont mélangez, & pleins d'acrimonie, en sorte qu'il ne s'y trouve plus rien

de bon ou tres-peu. Mais comme j'ay dit, il faut avant toutes choses bien comprendre ce que c'eſt que cet humide radical, duquel je me propoſe de traitter dans les Chapitres ſuivans aſſez au long pour en inſtruire quiconque les voudra lire & relire avec application.

Qu'on juge donc de quel prix eſt la Pierre des Philoſophes ; & s'il eſt vray qu'on peut reprendre ſa ſanté par le moyen de la ſubſtance nouriſſante des alimens, & par la vertueuſe eſſence de quelques bons remedes, nonobſtant que ces alimens & ces remedes ſoient pris avec toute leur écorce, & avec le mélange de leurs excremens, quel effet ne doit-on pas attendre de leur humide radical, ou plutoſt de leur noyau & de leur centre dépoüillé de tout excrement, & pris dans un vehicule convenable, un pareil remede n'agit pas violemment, & n'irrite pas la nature, au contraire il rétablit ſes forces languiſſantes, & luy communique par ſes influences beni-

gnes, & fecondes, une chaleur naturelle en laquelle il abonde. C'eſt par là qu'il opere dans les corps des animaux des cures admirables & incroyables, lors qu'au lieu d'employer la main du Medecin, la nature ſeule ſert en même temps de Medecin & de remede.

Tous les medicamens ordinaires ne font, comme nous avons dit, qu'irriter la nature, & l'obliger de ramaſſer toutes ſes forces contr'eux ; d'où il arrive qu'aprés avoir pris quelque remede, on reſte long-temps languiſſant & abbatu. La Nature ſeule ſçait rejetter les excremens, & c'eſt cette ſeule faculté qui eſt neceſſaire en pareille occaſion ; car de donner des purgatifs à un corps affoibli, ce n'eſt qu'aigrir le mal, & augmenter les excremens au lieu de les diminuer; mais puis que c'eſt le propre de la nature, lors qu'un homme eſt en ſanté de rejetter d'elle-même les humeurs ſuperfluës, pourquoi quand elle eſt languiſſante ne pas tâcher de la fortifier, & de luy communiquer

une nouvelle vigueur par le moyen de nôtre medecine ; Que de cures admirables, & d'effets surprenans naîtroient de cette methode.

Je ne nie pas qu'on donne quelque fois des cardiaques, qui avec la faculté de purger, en ont encore d'autres tres-bonnes, mais outre qu'on en use fort rarement, ces remedes sont preparez si grossierement, & leur vertu est si foible qu'ils sont la plûpart du temps fort inutiles ; il arrive même souvent, que celuy qui les prend est si mal qu'il n'a pas la force, non pas de sentir l'effet du remede, mais de sentir même le remede. Je sçay bien encore qu'il y a certains remedes qui soulagent la nature sans l'irriter, & qui par leur vertu specifique attirent & surmontent la maladie & l'humeur, & il est vray qu'avec de tels remedes on feroit quasi sûr de guerir ; mais qui est-ce qui les connoît, ou qui les connoissant les sçait bien preparer. La science douteuse ne produit que des effets douteux ; & il

n'y a que la seule medecine Philosophique qui soit propre à toutes sortes de maladies, non pas que par de differentes qualitez elle produise des effets differens, car sa faculté est uniquement de fortifier la nature, laquelle par ce moyen est en état de se délivrer de toutes sortes de maux quand on les supposeroit infinis.

C'est sans doute de cette medecine qu'il est dit dans l'Ecriture Sainte, que Dieu a créé une medecine de la terre, que l'homme sage ne méprisera point, elle est ditte de la terre, parce que les Philosophes la tirent de la terre, & l'élevent pourtant à une nature toute celeste ; qui connoît cette medecine n'a pas besoin de Medecin, à moins qu'il n'en use en plus grande quantité que la nature ne demande, car c'est un feu tres-pur qui étant trop fort devoreroit une moindre flamme ; & comme un homme qui mangeroit trop suffoqueroit sa chaleur naturelle par trop de substance, de même les

forces du corps ne pourroient ſoûtenir une trop grande abondance de ce remede, & la chaleur naturelle feroit trop dilatée; les racines des arbres, & les ſemences des vegetaux ſe nourriſſent d'eau, & vivent d'eau, mais s'il y en a en trop grande abondance, elles ſe noyent & meurent; enfin en cela comme en toutes choſes il faut de la prudence.

Qu'on ne s'étonne donc plus ſi nôtre Pierre opere de ſi grandes choſes, lors qu'elle eſt adminiſtrée par les ſages mains du Philoſophe, & ſi les maladies les plus opiniâtres & les plus incurables ſont gueries comme par miracle, puis que la nature en eſt tellement fortifiée, & renouvellée qu'il n'y a point de mauvaiſe qualité qu'elle ne ſoit en état de ſurmonter. Aprenez que c'eſt de la nature ſeule que vous recevez la gueriſon & la ſanté pourvû que vous ſachiez l'aider, & comme vous ne craignez point que vôtre lampe s'éteigne tandis que vous avez de l'huile pour y mettre

tre, ne craignez pas non plus que les maladies vous aſſaillent, tandis que la Nature aura en reſerve un ſi grand treſor; ceſſez donc de vous fatiguer nuit & jour dans la recherche de mille remedes inutiles, & ne perdez pas vôtre temps dans de vaines ſciences, ny dans des operations fondées ſur de beaux raiſonnemens, en vous laiſſant entraîner par l'exemple, & par les opinions du vulgaire; tâchez plutôt de bien comprendre ce que c'eſt que la Pierre des Philoſophes, & alors vous aurez le vray fondement de la ſanté, le treſor des richeſſes, & la connoiſſance certaine de la Nature, avec la ſapience. Mais il eſt temps de dire icy quelque choſe de la verité & de la poſſibilité de cet Art à l'égard de la teinture, par laquelle les Philoſophes aſſûrent qu'on peut teindre en Or les metaux imparfaits, parce que la connoiſſance de cette poſſibilité donnera encore plus d'envie de s'attacher à l'étude de cette doc-

trine; & ſans nous arrêter à l'authorité des Philoſophes, dont on peut lire les Ecrits à ce ſujet, nous ne nous attacherons qu'aux raiſons qui nous ont perſuadé, afin d'en mieux perſuader le Lecteur, & luy donner lieu de juger des choſes par luy même, & non pas par autruy, comme nous l'avons pratiqué, avant que nous euſſions la connoiſſance de la verité.

Tous les metaux ne ſont autre choſe qu'argent vif coagulé, & fixé abſolument ou en partie, & comme il ſeroit trop long de rapporter icy l'autorité des Philoſophes pour prouver cette verité, nous les laiſſerons encore à part à cet égard & dirons ſeulement qu'il eſt conſtant par l'experience que la matiere des metaux eſt argent vif, parce que dans leur liquefaction ils ſont connoître viſiblement les mêmes proprietez, & la même nature de l'argent vif; ils en ſont le poids, la mobilité, la ſplendeur, l'odeur, & la facile liquefaction,

quoy qu'on jette deſſus, il ſurnage à la ſuperficie ; ils ſont liquides & ne moüillent point les mains ; ils ſont mols, & quand ils ſont liquefiez, ils s'en vont en fumée comme l'argent vif en plus ou moins de temps, ſelon qu'ils ſont plus ou moins décuits & fixez, à l'exception toutefois de l'Or, qui pour ſa grande pureté & fixité ne s'envole point du feu, mais y demeure conſtant dans la fuſion.

Les metaux démontrent toutes ces proprietez de l'argent vif, non ſeulement dans la liquefaction, mais encore en ce qu'ils ſe mêlent facilement avec l'argent vif, ce qui n'arrive à aucun autre corps ſublunaire, la principale proprieté de l'argent vif étant de ne ſe mêler qu'avec ce qui eſt de ſa propre nature ; quand donc il ſe mêle avec les metaux, cela vient de la matiere de l'argent vif qui leur eſt commune, & le fer ne ſe mêle avec luy, & avec les autres metaux que difficilement, parce qu'il a tres-

peu d'argent vif auquel reside la vertu metallique, avec beaucoup de souphre terrestre, & il faut même quelque artifice pour luy donner la splendeur mercurielle, la facile liquefaction, & les autres proprietez dont nous avons parlé, lesquelles toutes conviennent plus ou moins à certains metaux qu'à d'autres. La ductibilité qui consiste dans l'union mercurielle, & dans la conglutination de l'humide radical, est encore une marque dans les metaux que l'argent vif y abonde, & y est tres-fixe, ce qui fait que l'Or est le plus ductible des metaux.

Outre ce que nous venons de dire, pour justifier que les metaux ne sont autre chose qu'argent vif, on le découvre encore dans l'anatomie, & dans la décomposition de ces mêmes metaux, car il s'en tire un argent vif de même essence que l'argent vif vulgaire, & toute la substance du metal se reduit en luy, à proportion que chaque

metal en participe, mais du fer beaucoup moins que des autres metaux, à cause dequoy il eſt le plus imparfait, comme l'Or eſt le plus parfait en ce qu'il eſt tout argent vif; d'où l'on doit conclurre que ſi l'Or n'eſt le plus parfait des metaux, & n'eſt proprement tout metal, que parce qu'il eſt tout argent vif fixe, il n'y a point d'autre ſubſtance d'argent vif, ſoit pure ou impure, ſoit cuitte ou cruë, cette difference ne changeant rien à l'eſpece, comme un fruit eſt toûjours le même quant à l'eſpece, ſoit qu'il ſoit vert ou mur, acerbe ou doux, & qu'il differe en degrez de maturité, ou comme un homme ſain differe d'un homme malade, & un enfant d'un vieillard.

Cela poſé que les metaux ont pour ſubſtance metallique le ſeul argent vif, leur tranſmutation ou plutôt leur maturation en Or ne ſera pas impoſſible, puis qu'il ne faut pour cela que la ſeule decoction,

or cette decoction se fait par le moyen de la Pierre Phisique qui étant un vray feu metallique acheve dans un instant par la main du Philosophe ce que la Nature est mille ans à faire ; à l'égard de cette Pierre elle est faite de la seule moyenne, & tres-pure substance de l'argent vif ; & si l'argent vif vulgaire peut bien se mêler avec les metaux lors qu'ils sont en fusion, comme l'eau se mêle avec l'eau, que ne peut-on pas dire de cette noble, tres-pure & tres-penetrante medecine qui est tirée de luy, & amenée à une souveraine pureté, égalité, & exaltation ; sans doute elle penetrera l'argent vif dans ses moindres parties, elle l'embrassera comme étant de sa nature, & étant toute ignée, & rouge au dessus de la rougeur des Rubis, elle le teindra en couleur citrine, qui est le resultat de la supreme rougeur mêlée & temperée avec la blancheur de l'argent vif. A l'égard de la fixité nous disons,

e la substance de l'argent vif dans
1s les metaux, l'Or excepté, est
1ë & pleine d'une humidité su-
rfluë, parce que c'est en cela
e l'argent vif abonde; or le sec
turellement attire son propre hu-
de, le desseche peu à peu, &
1si la secheresse & l'humidité se
nperant l'un pour l'autre, il se
t un metal parfaitement égalisé
i est l'Or; & comme il n'est ny
: ny humide, mais participant
alement de l'un & de l'autre,
:te égalité fait que la partie vo-
ile ne surmonte point la partie
e, mais qu'au contraire elle re-
te au feu, y étant retenuë par
lle-cy; & parce que dans l'ou-
age de la Nature le sec terrestre
l'humide sont liez en homoge-
ité, de là vient que dans la sub-
nce de l'argent vif ou tout s'en-
le, ou tout demeure fixe & con-
nt dans le feu, sans que rien de
partie humide s'exhale, ce qui
peut arriver à aucun autre corps,
cause du défaut de cette parfaite
ixtion.

Nous voyons donc maintenant comment nôtre humidité desséchée, & renduë souverainement pure, & penetrante, peut entrer dans la substance de l'argent vif renfermée dans les metaux, la teindre & la fixer aprés en avoir separé les excremens dans l'examen, & qu'il n'y a que cette seule substance qui se puisse convertir en Or, à l'exclusion des autres. Par où se découvre l'erreur de ceux qui s'imaginent qu'un corps imparfait comme le Cuivre, le Fer ou quelqu'autre semblable peut être tout converti en Or par la medecine, sans separation de ses excremens & de sa scorie ; & qu'il n'y a que sa seule substance humide mercurielle qui puisse être ainsi changée ; ceux donc qui le pretendent sont des imposteurs, car il ne se peut faire d'alteration que dans des natures semblables ; & quand on nous raconte que des clouds, ou autres morceaux de Fer trempez dans un certain

nſtruë ont été tranſmuez en
, on nous dit faux, & l'on
connoit pas la nature des me-
x ; car quoy qu'une partie pa-
ſſe Or, & que l'autre garde
premiere forme metallique, il
s'enſuit pas pour cela qu'il
it eu de tranſmutation, mais
t une impoſture, & n'eſt au-
choſe qu'une partie d'Or na-
elle collée adroitement à une
re partie de metal impar-
, à la verité avec tant de
eſſe, qu'il ſemble effective-
nt que ce ſoit un cloud en-
r, mais la fraude eſt facile-
nt découverte par un eſprit é-
iré.

Ce furent les choſes par leſ-
elles je demeuray perſuadé de
verité de la ſcience, & je croy
'elles ſuffiront à tout homme
bon entendement, pourvû qu'il
rapporte toûjours à la poſſi-
ité de la Nature, cependant
peut conſulter encore les au-
s Auteurs ; mais avant que

d'entreprendre l'œuvre qu'il li-ſe & reliſe attentivement ce qui ſuit.



[L]A LUMIERE SORTANT
[p]ar soy même des Tenebres.

OU

[VE]RITABLE THEORIE
[d]e la Pierre des Philosophes.

I.

[...]a dal nulla uscito
[te]nebroso Chaos, massa difforme
[al] primo suon d'Omnipotente Labro:
[Pa]rea, che partorito
[il] Disordin l'havesse, anzi, che Fabro:
[Tan]to ne fosse un Dio; tanto era informe!
[Sta]vano inoperose
[in] lui tutte le cose,
[se]nza Spirto Divisor, confuso
[og]ni Elemento in lui stava racchiuso.

CHAPITRE PREMIER.

L'OUVRAGE de la Creation étant un ouvrage Divin, il est sans doute que [po]ur le bien comprendre il fau-

droit un eſprit ſurnaturel, & que c'eſt ſe jetter dans de grands embarras, que d'entreprendre de parler de ce qui eſt ſi fort au deſſus de nous, puiſque toutes les hyperboles, & toutes les ſimilitudes priſes des choſes viſibles ne ſçauroient nous fournir d'idée, qui réponde comme il faut à l'extenſion de ce point inviſible & infini. Toutefois ſi par les choſes créées on peut aller juſques au Createur, & s'il eſt de l'ordre de ſa nature ineffable, de faire connoiſtre ſes proprietez & ſon eſſence, quoy que d'une maniere imparfaite à nôtre égard, par les choſes qu'il produit au dehors, il ne ſera pas hors de propos de ſuivre nôtre Poëte dans les inſtructions qu'il donne ſur ce ſujet, & d'expliquer un peu plus au long ce qu'il a ſi doctement écrit en peu de mots de ce merveilleux Ouvrage, afin que ce que nous dirons puiſſe étre de quelque utilité à ceux qui profeſſent l'Art Hermetique, & ſerve en même temps à la loüange de ce

nd Ouvrier, dont, (comme le le Prophete) les Cieux racent la gloire, & leur étenduë, œuvres de ſes mains.

eſt impoſſible à l'homme d'éer un bâtiment, ſi auparavant 'a poſé ſes fondemens, mais ce eſt défendu à la Creature eſt nis au Createur; parce qu'é: luy-même la baze de ſes pro: ouvrages, il n'a pas beſoin itre fondement; ſi on demanlonc pourquoy la Terre preſſée tous coſtez par l'air demeure nobile, pourquoy les Cieux & naſſe des corps celeſtes ſe reint avec tant d'ordre, & que endant nos yeux ne diſcernent it la cauſe & le principe de touces choſes, il ſuffit pour touéponſe de dire que ce ſont des nations du centre, & que le re en eſt la veritable baze. O tere admirable revelé à peu de onnes; la baze de tout le mon-c'eſt le Verbe increé de Dieu; omme le propre du centre eſt epreſenter un point dans lequel

il ne peut y avoir ny dualité ni division quelconque, qu'y a t'il aussi de plus indivisible, quelle plus grande unité que le Verbe Divin. Le point du centre non moins indivisible qu'invisible ne se peut comprendre que par la circonference, de même le Verbe de Dieu invisible n'est comprehensible que par les creatures ; toutes les lignes se tirent du centre & aboutissent au centre, de même tout ce qu'il y a de créé est sorti du Verbe de Dieu, & retournera en luy aprés la revolution circulaire des temps. Le point du centre demeure immobile pendant que la roüe tourne, de même le Verbe de Dieu demeure immuable pendant que toutes les autres choses sont sujettes à des changemens & à des vicissitudes. Comme toutes choses sont émanées du centre par extension, ainsi toutes choses retourneront au centre par resserrement, l'un a été fait par une bonté increée, l'autre se fera par une sagesse impenetrable.

e Verbe ineffable de Dieu eſt
c, pour ainſi dire, le centre du
ıde, & cette viſible circonfe-
:e eſt émanée de luy, retenant
quelque façon la nature de ſon
icipe, car tout ce qui eſt créé
erme en ſoy les loix éternelles
on Createur, & il l'imite au-
: qu'il peut dans toutes ſes ac-
s. La Terre eſt comme le point
:ral de toutes les choſes viſi-
;, tous les fruits, & toutes les
luctions de la Nature ſont auſſi
à l'œil qu'elles renferment
s leur centre le point de leur
ence, qu'elles l'y conſervent,
que de luy émanent toutes leurs
:us & leurs proprietez, comme
int de lignes qui ſe tirent du
re, ou comme autant de rayons
ſortent d'un corps lumineux.
omme ce petit monde, dont
age a tant de raport avec celle
grand monde, n'a t'il pas un
r duquel comme du centre dé-
nt les arteres qui ſont les ve-
oles lignes des eſprits vitaux,
leurs rayons étincelants ; où

eſt, je vous prie le modelle, & l'exemplaire de cette ſtructure, ſi ce n'eſt dans le grand monde ; où eſt la Loy qui a preſcrit une telle diſpoſition, ſi ce n'eſt l'impreſſion Divine ; en ſorte que comme Dieu ſoûtient tout par ſa preſence, tout eſt gouverné auſſi par ſes loix éternelles. Poſons donc pour conſtant que de ce point ont été tirées cette infinité de lignes que nous voyons.

Mais il y a une grande queſtion, qui n'eſt pas encore bien decidée, à ſçavoir comment & ſous quelle forme étoit la matiere des choſes dans le point de ſa creation. Si noûs conſiderons de prés la Nature, & la diſpoſition des choſes inferieures, nous aurons lieu de croire que ce n'étoit qu'une vapeur aqueuſe, ou une tenebreuſe humidité ; car ſi entre toutes les ſubſtances créées la ſeule humidité ſe termine par un terme étranger, & ſi par conſequent c'eſt un ſujet trescapable de recevoir toutes les formes, elle ſeule auſſi a dû être le

iet sur lequel a roulé tout l'Ou-
age de la creation ; en effet ce
chos tenebreux, comme la fort
n remarqué nôtre Poëte étant
orme, & une masse confuse pro-
à toutes les formes, & indif-
ente pour toutes (selon qu'Ari-
e, & plusieurs sçavans Scho-
iques aprés luy, ont dit de leur
tiere premiere) devoit neces-
ement avoir l'essence d'une va-
r humide.

n remarque que dans toutes
productions qui se font au Mon-
nferieur, les spermes sont toû-
s revêtus d'une humeur aqueu-
& que les semences des vege-
qui ont en elles une nature
naphrodite, étant jettées en
pour y être reincrudées, com-
cent par se mollifier, & par
reduites en une certaine hu-
té mussilagineuse. Il ne se fait
de generation en quelque
e que ce soit, (comme nous
rons voir dans un Chapitre
és) qu'auparavant les spermes
ient reduits en leur premiere

matiere, laquelle eſt un vray cahos, non plus univerſel, mais particulier, & ſpecifié.

La Nature a voulu que les ſemences vegetables fuſſent couvertes d'une dure écorce pour les défendre de l'injure des Elemens, & les conſerver plus long-temps, pour la commodité & l'uſage du genre humain; mais lors que nous voulons les multiplier par une nouvelle generation, il faut neceſſairement les reincruder, & les reduire en quelque façon dans leur premier cahos; à l'égard des ſemences des animaux, comme elles ſont plus nobles, & plus remplies d'eſprits de vie, elles n'auroient pû ſe conſerver hors de leurs corps, à moins d'avoir une écorce plus dure que le marbre, ce qui auroit repugné à la dignité du compoſé, & auroit été fort incommode pour la generation; c'eſt pourquoy la ſage Nature n'a pas voulu ſeparer le ſperme du corps, mais elle l'y a conſervé tout cru & aqueux; & ce ſperme, comme on l'expliquera

ailleurs, par l'excitation d'un mouvement libidineux eſt jetté dans une matrice convenable, comme dans ſa terre pour y être reincrudé par l'union du ſperme feminin de nature plus humide, & enſuite multiplié en vertu & quantité par le moyen de la nutrition.

Ce que nous avons dit des deux regnes, animal & vegetable, ſe peut fort bien appliquer au regne mineral ; mais comme nous en devons traiter dans un Chapitre particulier ; nous n'en dirõns rien icy; il ſuffit que nous ayons fait voir, que l'humidité aqueuſe ou la vapeur tenebreuſe a été ſans doute la matiere de cette maſſe informe, & de cet embrion du Monde qui devoit ſervir de baze & de fondement à toutes les generations ; & tout ce que nous avons avancé ſur ce ſujet ſe prouve par la doctrine Evangelique, où il eſt dit du Verbe Divin, que par luy toutes choſes ont été faites, & que ſans luy rien de ce qui a été fait, n'eût été fait, & lorſqu'il eſt ajoûté que ce

Verbe étoit avec Dieu, cela veut dire, qu'au commencement il y avoit un centre ou un point infini premier principe incomprehensible qui étoit ce Verbe éternel, duquel point toutes choses ont été tirées, & sans ce point rien ne pouvoit être. Et à l'égard de cette vapeur humide qui a servi à former le premier cahos, & qui a été tirée de ce point; Moïse nous la designe assez, quand il dit que la lumiere fut créée immediatement, & que l'esprit du Seigneur se mouvoit sur les eaux, ne faisant, comme on voit, mention que de la lumiere pour la forme, & de l'eau pour le sujet cahotique, & informe avant la manifestation de la lumiere, par la vertu de l'Esprit Divin.

Au reste quoy qu'il soit dit qu'au commencement Dieu créa le Ciel & la Terre, il ne faut pourtant pas entendre que la distinction du Ciel & de la Terre ait été faite, avant que la Lumiere fût separée des Tenebres, n'étant pas de la digni-

té ni de l'ordre des choses, que la
creation de la Lumiere fût poste-
rieure à celle de la Terre, & que
es choses inferieures fussent pro-
uittes avant les superieures ; car
selon l'opinion commune des
heologiens, la troupe des Anges,
des Esprits bien-heureux a été
éée dans le point même de la
ation, de la plus pure substan-
de la Lumiere, quelle apparen-
y auroit-il, que l'Element de
s le plus grossier, & la lie du
nde fût produit avant ces in-
igences celestes. Outre cela je
anderois, si en ce temps là le
& la Terre étoient distinguez
me nous les voyons, ou s'ils
nt confus & pesle mêle, si c'est
emier, & qu'on entende que
erre occupoit le centre du
de, & que les Cieux l'envi-
ient spheriquement, com-
se pouvoit faire le mouve-
des Cieux sans la Lumiere,
elle derive tout mouvement;
dire qu'ils ne se mouvoient
e seroit avoüer que la Ter-

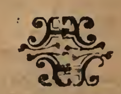
re par ce repos & cette privation de mouvement, auroit été de rechef comme engloutie dans ſon premier cahos ſans aucune diſtinction, puiſqu'il n'apartenoit qu'à la ſeule Lumiere de chaſſer les Tenebres, & de les repouſſer juſqu'au fonds des eaux comme nous l'expliquerons dans la ſuite. Si auſſi on dit qu'ils n'étoient pas alors arrangez comme ils ſont à preſent, donc ils étoient confus, & nullement diſtinguez en Ciel, & en Terre, & le Ciel n'auroit pû à juſte titre porter le nom de firmament, ou d'étenduë qui ſepare les eaux d'avec les eaux, mais c'eut été un cahos ſans ordre, & une maſſe confuſe, ce que nous accordons. Moïſe fait donc icy une diviſion generalle du Monde, deſignant par le Ciel la partie ſuperieure viſible, & la partie inferieure par la Terre comme plus groſſiere & élementaire, aprés quoy il paſſe à la diſtinction particuliere, en nous aprenant que la Lumiere fut tirée de ce point central &

éternel. Or comme la Lumiere étoit la veritable forme de cette premiere vapeur humide, il se fit aussi en même temps la production de toutes les formes en general.

Le cahos n'avoit donc au commencement que l'apparence d'une eau nebuleuse, & ce qui confirme cette verité, c'est qu'il est dit ensuite, que les eaux qui étoient au dessus de l'étenduë, furent divisées des eaux qui étoient au dessous de l'étenduë, par où il paroît clairement, qu'en haut & en bas, dessus & dessous l'étenduë, il n'y avoit autre chose qu'une substance d'eau, comme le sujet le plus propre à toutes les formes, créé à cet effet d'une façon merveilleuse.

Ce fondement ainsi posé, il faut maintenant poursuivre la description de cet Ouvrage immortel; or nous avons dit, que du centre étoient sorties ces vapeurs confuses, & sans ordre qualifiées du nom d'abisme, sur lequel les Tenebres étoient épanduës, & alors

comme l'enſeigne nôtre Poëte tous les Elemens confondus, & mêlez enſemble ſans aucun ordre étoient dans un plein repos; & ce profond ſilence étoit comme une image de la mort; les Agents ne faiſoient aucune action, les patiens ne ſouffroient aucune alteration, nul mélange des uns avec les autres, & par conſequent nul paſſage de la corruption à la generation, enfin il n'y avoit aucune marque de vie ni de fecondité.



I I.

Hor chi riddir potrebbe,
Come formoſſi il Ciel, la Terra, e'l Mare
(Si leggieri in lor ſteſſi, è vaſti in mole?
Chi può ſuelar, come hebbe
Luce è moto laſſu la Luna, e'l Sole,
Stato, è forma qu'aggiù quanto n'appare,)
Chi mai comprender, come
Ogni coſa hebbe Nome,
Spirito, quantità, legge, è miſura
Da queſta maſſa inordinata impura?

Chapitre II.

LA Lumiere ſortant comme un trait de cet éternel, & immenſe treſor de Lumiere, chaſſa dans un inſtant toutes les Tenebres par ſa ſplendeur radieuſe, diſſipa l'horreur du cahos, & introduiſit la forme univerſelle des choſes, comme peu auparavant, le cahos

en avoit fourni la matiere univerſelle ; auſſi-tôt on vit l'eſprit du Seigneur ſe mouvoir ſur les eaux, ne demandant qu'à produire , & tout preſt d'executer les ordres du Verbe éternel. Déja par la production de la Lumiere, le Firmament avoit commencé d'être , comme un milieu entre la ſuperieure, & la plus ſubtile partie des eaux , & entre l'inferieure & la plus groſſiere ; enſuite dequoy de la plus pure Lumiere enrichie de l'Eſprit Divin, fut créée la nature Angelique,dont l'office perpetuel eſt d'être portée ſur les eaux ſurceleſtes dans le Ciel empirée, toûjours preſte d'obeïr aux ordres de ſon Souverain.

Les Loix éternelles de Dieu ont paſſé delà aux Creatures inferieures, & c'eſt ſur ce Divin modelle que la Nature a formé ſes regles pour toutes les choſes d'icy bas, en ſorte que chaque Creature eſt comme le Singe de ſon Createur , & repreſente parfaitement bien l'ordre admirable dont il s'eſt

ſervi : car comme du centre du Verbe éternel les rayons de Lumiere s'épandirent au long & au large dans l'immenſité, de même chaque corps créé pouſſe ſans ceſſe hors de luy ſes propres rayons quoy qu'inviſibles, qui ſe multiplient à l'infini : or ces rayons ou eſprits, qui émanent ainſi de tous les corps, ſont des particules, mais envelopées, de cette premiere Lumiere parfaitement pure, qui ſeule peut fraper & penetrer le verre, & même le diamant le plus dur, ce qui eſt refuſé à l'air le plus ſubtil; c'eſt donc une Loy de Dieu qui oblige chaque Creature, autant que ſes forces luy peuvent permettre, de ſuivre le premier ordre établi dans le point de la creation : ce que nous juſtifierons encore plus clairement dans un traité que nous ferons exprés, Dieu aydant, pour ſa gloire & l'utilité des enfans de l'Art.

Déja par la vertu de cet Eſprit Divin ſeparateur, les plus pures & ſubtiles vapeurs avoient été ra-

masses; & comme elles participoient abondamment de la Lumiere diffuse, elles étoient par consequent un sujet tres-propre à y fixer sa Lumiere; aussi vit-on d'abord le Firmament orné de corps lumineux, déja des étincelles de Lumiere avoient brillé, & déja les étoiles tremblantes avoient fait éclater leurs rayons dans les Cieux, quand le Souverain Createur rassembla toute cette Lumiere dans le corps du Soleil, qu'il fit comme le siege de sa Majesté glorieuse, suivant ce que dit le Prophete (Il a mis son Tabernacle dans le Soleil.)

Par l'irradiation continuelle de la Lumiere le jour avoit apparu, les Elemens étoient émûs, le principe des generations étoit prochain, & n'attendoit que le commandement du Verbe éternel; cependant quoy qu'il y eût naturellement de la sympathie entre les eaux inferieures, & les superieures, il ne laissoit pas pourtant d'y avoir beaucoup de disproportion entr'elles, & les

Agens ſuperieurs auroient ſans doute agi avec trop de viteſſe, & de promptitude ſur les inferieurs ; ce qui obligea le ſçavant Architecte de l'Univers d'unir ces deux extremes par un milieu convenable, afin que leur mutuelle action fût plus moderée ; pour cet effet il créa la Lune, & l'établit comme la femelle du Soleil, afin qu'ayant reçu en elle ſa Lumiere chaude, & feconde, elle l'attrempât par ſon humidité, & verſât par ce moyen des influences plus propres & plus convenables aux natures inferieures ; il donna la domination ſur le jour à l'un, & à l'autre la domination ſur la nuit, la plaçant dans la plus baſſe partie du Ciel, afin qu'elle fût plus en état de recevoir les influences des ſuperieurs, & les communiquer aux inferieurs ; il jugea auſſi à propos de la compoſer de la moins pure partie des eaux ſuperieures, qu'il ramaſſa en un corps, afin que ſa Lumiere fût plus opaque, plus froide, & plus humide; & de là vient que toutes les altera-

tions des corps ſublunaires ſont attribuées plutôt à la Lune qu'au Soleil, à cauſe de ſon affinité avec la nature inferieure, & que les milieux s'uniſſent bien plus aiſément aux extremes, que les extremes ne s'uniſſent entr'eux. Mais il eſt temps de pourſuivre l'ordre de la creation.

Déja par la creation du Firmament, & des corps lumineux s'étoit fait le mélange des Elemens, & déja les eaux inferieures commençoient à ſouffrir quelque alteration, quand par l'action des ſuperieurs, & par la voye de la rarefaction, il s'éleva comme de leur ſein, & ſe forma de la plus pure partie d'icelles l'air que nous reſpirons ; & comme les eaux plus groſſieres environnoient encore toutes choſes, Dieu par ſa parole les raſſambla toutes, faiſant apparoir le ſec ou la Terre, qui fut comme l'excrement & les feces de ce premier cahos.

Mais que dirons nous du mouvement, & de l'étenduë des Cieux,

de la ſtabilité de la Terre, & de tout ce qui eſt contenu en iceux, & comment pourrons nous atteindre à ce qui eſt ſi fort au deſſus de nôtre portée ? il ſemble qu'il ne doit appartenir qu'aux celeſtes Habitans d'annoncer de ſi grandes choſes ; cependant puiſque nous faiſons la principale partie de cette Lumiere tres-pure, ce ſeroit un crime de ne pas profiter des avantages que Dieu nous a donnez, & nôtre ame toute celeſte quoy qu'enfermée dans un corps élementaire, ſeroit indigne de ſon origine, ſi elle ne publioit de toutes ſes forces les choſes magnifiques du tres-Haut ; ce ſeroit même une eſpece d'impieté, & en quelque façon combattre l'harmonie admirable des Ouvrages Divins, que de n'ozer nous élever juſqu'aux choſes ſuperieures, puis qu'elles ſont d'un même ordre avec nous, quoyque d'une condition beaucoup plus noble. Il n'y a qu'un ſeul Auteur de toutes choſes auquel il ne peut y avoir de varieté, qui ne reçoit aucune

exception, & qui a toute la perfection qu'il est possible d'imaginer; ainsi il faut reconnoître que tout est également l'ouvrage de sa sagesse, & l'effet de sa bonté, & que l'intention du Createur a été que les choses créées, qui étoient incomprehensibles en luy, fussent comprehensibles hors de luy, afin que par elles nous pûssions parvenir à le connoître; & puisque le Ciel, l'Air & le Soleil même, sont aussi bien les creatures de ses mains que la moindre pierre, & le moindre grain de sable, il faut croire qu'il n'est pas plus difficile de connoître les uns, que de comprendre les autres.

Peut être que quelque esprit malfait, & qui fuit la Lumiere pour suivre les Tenebres, s'imaginera que le corps humain est d'une structure moins noble, & moins parfaite que les Cieux; mais il se trompe fort, puisquè les Cieux & le Monde même n'ont été faits que pour luy. Ayons donc bon courage, & ne craignons point d'entre-

prendre de discourir des choses superieures, par rapport à ce que nous connoissons des inferieures, puis qu'une petite lumiere en augmente une plus grande, qu'une étincelle allume quelquefois un grand feu.

Mais avant que d'entrer dans la distinction des Cieux, il faut sçavoir ce qu'on doit entendre par ce mot de Ciel, & consulter sur cela l'Ecriture Sainte comme nôtre unique regle; puisque l'ordre de la creation y est fort fidellement décrit dans la Genese, quoy qu'un peu obscurement; & que Moïse n'en a rien dit que par inspiration Divine, étant pourtant d'ailleurs fort sçavant, & fort instruit dans la science de la magie naturelle. On nous y aprend donc que Dieu fit le Firmament ou l'étenduë, d'avec les eaux, afin de separer les eaux, & que Dieu appella cette étenduë Ciel, par où l'on voit que le mot de Ciel, & celuy de Firmament ne sont qu'une seule & même chose; & que lors qu'il est dit qu'il y a eu deux

fortes d'eaux, les unes au deſſus du Firmament, & les autres au deſſous, c'eſt comme ſi on diſoit qu'il y a eu des eaux au deſſus du Ciel, & des eaux au deſſous du Ciel ; il eſt encore dit que les eaux qui étoient au deſſous du Ciel furent raſſemblées en un lieu, afin que le ſec, c'eſt à dire la Terre, apparût, & que cet amas d'eaux fut appellé mer, comme tout ce qui eſt au deſſus de ces eaux inferieures fut appellé du ſeul nom de Ciel ou Firmament. Au reſte il ne faut pas croire que ces eaux inferieures puiſſent jamais outrepaſſer le commandement Divin, qui porta qu'elles ſeroient aſſemblées en un lieu ; c'eſt pourquoy quand nous voyons que ces eaux ne peuvent s'élever au deſſus de la region des nuës, c'eſt parce qu'immediatement au delà eſt le Ciel ou le Firmament ſeparateur des eaux. Car quoyque le propre de l'eau ſoit de ſe rarefier, & que la raiſon naturelle nous dicte, que plus elle monte, plus elle doit acquerir de rarefaction, à raiſon de la

grande capacité du lieu ; toutefois il arrive que ces eaux se resserrent au lieu de se dilater, & qu'elles se condensent en cet endroit là, comme si elles y rencontroient un verre ou un cristal solide ; ce qui ne provient nullement du froid, ou de quelque autre cause éloignée, mais de leur seule obeïssance aux ordres de Dieu, qui a voulu qu'elles fussent distinctes & separées des eaux superieures par le Firmament ; nous pouvons donc determiner que le Ciel, proprement parlant, contient tout cet espace qui est depuis le dessus des nuës jusqu'aux eaux superieures, appellées par plusieurs le Ciel cristalin ; & le Ciel ou Firmament (pour parler selon l'Ecriture) est le separateur des eaux ; à l'égard de la division qu'on fait du Ciel en plusieurs parties differentes, ce n'est qu'une façon de parler.

Dieu plaça les Etoiles & les autres Luminaires dans le Ciel, chacun dans le lieu qui convenoit le plus à sa Nature ; le Firmament n'é-

tant de ſoy autre choſe que la diviſion des eaux , & une certaine étenduë dans laquelle la Lumiere devoit être répanduë pour éclairer & informer le monde , mais comme la Lumiere eſt de nature ſpirituelle; & par conſequent inviſible, il étoit neceſſaire de la revêtir de quelque corps opaque, par le moyen duquel elle pût être ſenſible aux autres creatures, ce qui obligea le ſouverain Createur de former des luminaires de l'amas des eaux ſuperieures, dont il fit divers corps ſuivant ſa volonté, & leur departit la Lumiere neceſſaire pour luire deça & de là ; & comme dans tous les corps de cette baſſe region, les eaux inferieures ont ſervy à fournir la matiere dont il étoit beſoin, on doit dire auſſi que tous les corps celeſtes n'ont été formez que de la ſeule matiere des eaux ſuperieures ; car à quoy bon en effet de multiplier les matieres, puiſque du ſeul cahos on pouvoit faire toutes les diverſes diſtinctions qui ont été faites.

Dieu donc ayant ramaſſé quelques parties des eaux ſuperieures, ſous une forme ſpherique, la Nature de l'eau étant toujoûrs de ſe condenſer en rond, il les reveſtit de lumiere, & les plaça dans le Firmament, afin (comme il eſt dit dans la Geneſe) que quelques unes preſidaſſent ſur le jour, & les autres ſur la nuit, & fuſſent pour ſignes des temps & des ſaiſons; ſurquoy il eſt bon de remarquer en paſſant combien c'eſt une choſe ridicule, pour ne pas dire impie, d'ajoûter foy aux diſcours de ces Aſtrologues qui font leurs obſervations ſur ces corps celeſtes, avec la penſée de penetrer dans les ſecrets de Dieu, touchant les divers évenemens des hommes, leurs inclinations, leurs actions, & autres accidens qui ne peuvent être prevûs que par Dieu ſeul, lequel s'en eſt reſervé la connoiſſance, & duquel ſeul dépend tout ce qui arrive au Monde. Mais laiſſons les flotter au gré de leurs erreurs, & contentons-nous de pouvoir, par le

moyen de ces corps celeſtes faire des prognoſtics, touchant les divers changemens du temps & des ſaiſons, ce que pourra facilement connoître un homme un peu habile & experimenté.

Tous les corps lumineux occuperent chacun leur place dans la vaſte étenduë du Firmament, & y furent balancez par leur propre poids, & ſelon leur nature differente ; & quoyque ce ſoient des corps legers, puis qu'ils ſont formez des eaux ſuperieures : neanmoins par rapport au Firmament, & eu égard à leur maſſe, ils ſeroient aſſez peſans pour craindre qu'ils ne ſortiſſent de cette même place, s'ils n'y étoient arreſtez, & comme fixez par le vouloir de Dieu, & par la direction de quelque intelligence aſſignée à chacun d'eux, (ſelon l'opinion de quelques Theologiens qui veulent que tous les corps des creatures ayent chacun une intelligence particuliere qui preſide ſur eux,) ajoûtez à cela le mouvement rapide du premier mobile, qui é-

tant circulaire fait que tout ce qui ſe meut par luy demeure dans ſa propre Sphere & dans ſon Eccliti-que ; l'experience même nous faiſant voir que quelque maſſe que ce ſoit de plomb ou de marbre, dés qu'elle vient à tourner ſpheriquement perd ſon poids, & vole à dire ainſi, en tournoyant également autour du centre, en ſorte qu'un fil tres-délié ſeroit capable de l'y retenir toûjours dans une même diſtance ; nous voyons encore qu'une rouë quelque grande qu'elle ſoit aprés le premier mouvement qui luy eſt imprimé, ſe meut par ſoy-même, & tourne avec facilité autour de ſon Axe ; aprés cela il ne faut plus s'étonner que les corps des luminaires quoyque d'une grandeur prodigieuſe tournent facilement chacun dans ſa propre Sphere, ſans varier d'un ſeul point, comme s'ils étoient cloüez à un mur ſolide ; au reſte la cauſe d'un tel mouvement ne provient que de cet eſprit vivant & lumineux dont ces corps ſont pleins ; car cet eſprit ne

peut ſouffrir le repos, & c'eſt de luy que dépendent toutes les actions, & toute la force des eſprits vitaux, comme nous le ferons voir quelque jour en traitant de la ſtructure admirable de l'homme.

Le Ciel donc proprement eſt pris pour le Firmament, lequel de ſa nature eſt unique, & ſans diſtinction; Mais comme nous avons accoûtumé d'appeller du nom de Ciel tout ce que nous voyons au deſſus de nous reveſtu d'un habillement celeſte, ſoit le lieu des eaux ſuperieures, ſoit l'Empirée, la denomination ſe prenant ordinairement de ce qui eſt le plus ſenſible, & le plus en veuë; tout de même Moïſe a employé le mot de Terre pour deſigner les Elemens inferieurs, & celuy du Ciel pour ſignifier les ſuperieurs; imitant donc Moïſe nous appellerons tout ce qui eſt au deſſus de nous Ciel, & tout ce qui eſt en bas Terre; aprés quoy nous diviſerons cette partie ſuperieure en trois claſſes ou en trois Cieux.

Le premier Ciel ſera poſé depuis cette region Elementaire qui eſt au deſſus des nuës immediatement, & où les eaux inferieures ont leur terme aſſigné par le Createur juſqu'aux étoiles fixes, c'eſt à dire juſqu'au lieu où ſont les Planettes errantes, ainſi dites à cauſe que dans leur tour, elles n'obſervent aucun ordre entr'elles, mais tournent differemment les unes des autres pour mieux donner la forme à l'Univers, & ſervir à marquer le changement des temps & des ſaiſons. Le ſecond Ciel ſera le lieu même des corps fixes dans lequel les Etoiles vont également, gardant toûjours entre elles la même diſtance, & obſervant un cours invariable, ce qui fait qu'on les appelle fixes, comme ſi elles étoient effectivement attachées à quelque corps ſolide; ce premier & ce ſecond Ciel ſe joignent ſucceſſivement, & il n'y paroît aucune diſtinction, n'étant qu'un même Firmament, & la même partie ſuperieure de l'Univers, comme nous avons dit. Le troiſié-

me Ciel ſera le lieu même des eaux ſurceleſtes diſtinctes des eaux inferieures par le Firmament ſeparateur, & c'eſt là que ſont les cataractes des Cieux qui s'y conſervent pour l'execution des ſecrets jugemens de Dieu, & pour ſervir d'inſtrumens à ſa vengeance, comme on a vû autrefois, lors que Dieu envoya le Deluge pour la punition des hommes ; c'eſt juſqu'à ce troiſiéme Ciel, voiſin de l'Empirée, où reſide la Majeſté de Dieu & l'armée de ſes ſaints Anges, & où l'Ecriture nous apprend que ſaint Paul a été ravi, & elle ne nous marque point de bornes plus éloignées que le troiſiéme Ciel.

On pourroit demander ſi ces eaux ſurceleſtes moüillent, ou non, mais il n'y a nulle difficulté à decider qu'elles ne moüillent point, parce que ce ſont des eaux rarefiées d'une rarefaction ſouverainement parfaite, & que c'eſt proprement l'eſprit des eaux ; & s'il nous eſt permis d'argumenter du moins au plus ; puiſque les eaux inferieures quoy-

que grossieres & comme les feces des autres, ne moüillent point lors qu'elles sont rarefiées & répanduës deça & de là dans les airs, moins encore moüilleront ces eaux superieures, tant à cause de leur nature plus subtile, qu'à cause qu'elles sont dans une bien plus vaste étenduë ; d'où on peut apprendre que plus l'eau est rarefiée, plus elle approche de la nature de cette premiere eau tres-pure placée au dessus du Firmament dans la region Etherée. De cette rarefaction d'eaux & de leur nature bien étudiée, le Philosophe Hermetique tirera plus d'instruction que de toute la science d'Aristote & de ses Sectateurs, quoyque d'ailleurs tres-subtile & tres-belle considerée à d'autres égards ; & c'est ce qu'insinuë le docte Sendivogius dans sa nouvelle Lumiere, quand il dit qu'on doit bien observer les merveilles de la Nature, & sur tout dans la rarefaction de l'eau ; mais nous traitterons de ces choses plus amplement dans leur lieu.

A l'égard de la matiere dont est composé le Firmament, il est assez incertain quelle elle est; si ce n'est qu'un vuide, ou si c'est quelque chose de different des eaux qui l'environnent ; mais en examinant de prés la Nature des choses, peut être ne laisserons-nous pas de penetrer la verité malgré l'éloignement qu'il y a de là à nous. Nous disons donc que la substance des eaux a servi de matiere universelle; comme la Lumiere a servi de forme universelle ; & comme la Lumiere diffuse de tous côtez devoit être principalement resserrée dans le Firmament, & y resplandir avec plus d'éclat, son domicile devoit aussi par consequent avoir plus d'affinité avec la Lumiere que la substance materielle n'en a, afin qu'elle eût lieu de luire & de s'épandre plus librement; or il n'y a que l'air, & la nature de l'air qui soit voisine du feu, ce que nous voyons par l'exemple de nôtre feu ordinaire qui vit d'air, comme étant tres-conforme à sa nature, d'où nous

concluons que dans la region Etherée où les Elemens sont plus purs & dans une plus grande vigueur, la Lumiere y tient lieu de feu, le Firmament d'air, & les eaux superieures d'eau ; à l'égard de la Terre, comme elle n'est pas proprement un Element, mais l'écorce & la lie des Elemens, elle n'a point de rang dans un lieu où il n'y en a point pour des excremens ; car la Lumiere étant là dans son propre & naturel habitacle, elle n'a pas besoin d'envelope, comme elle en a besoin icy bas, ainsi que nous l'allons faire voir.

Aprés avoir parlé du Ciel & des corps celestes, il est temps de venir aux Elemens inferieurs, & parce que nous avons souvent fait mention des eaux inferieures, il faut presentement en dire quelque chose.

Les eaux inferieures ayant été separées, & ramassées en un lieu par la vertu du Verbe Divin, à quoy contribua beaucoup l'action de la Lumiere qui chassant les Te-

nebres les obligea de se refugier dans le profond des eaux ; voilà aussitôt comme un nouveau cahos qui se fit voir dans la Nature inferieure, car tous les Elemens y étoient confondus & sans ordre, & il ne s'y faisoit aucune action ; ce qui obligea le Sage Createur de départir à cette nature inferieure une Lumiere qui luy fût particuliere ; mais parce qu'il est de la nature de la Lumiere de vouloir toûjours s'élever en haut, il songea à luy donner un sujet qui fût propre à luy servir de domicile & à le retenir, & il choisit pour cela le feu ; mais parce qu'il est tres-pur & tres-sec de sa nature, fort sitibond, & fort attractif de son humide naturel aërien qu'il auroit trop aisément absorbé par l'action qui luy est naturelle, & se feroit si fort augmenté qu'il auroit été capable de consumer presque tout le monde, & de convertir en luy tout l'air inferieur ; la Nature prudente, ou plutôt l'Auteur même de la Nature, en établissant le feu pour ser-

vir de vehicule à la Lumiere, voulut en même temps luy aſſigner une dure priſon, à ſçavoir la Terre, & qu'il y fût retenu ſous ſes envelopes impures, de peur qu'il n'échapât. Il fut donc garotté à dire ainſi, par un double lien, à ſçavoir par la froideur de la Terre, & par l'humidité de l'eau craſſe, afin qu'étant ſoûmis à ces qualitez contraires & antiperiſtatiques, il demeurât arreſté poar la commodité de la Nature inferieure, voilà comme le feu fut fait le vehicule de la forme, c'eſt à dire de la Lumiere, & ſon ſiege mis en la terre la lie des eaux inferieures où il eſt detenu ſous une dure écorce.

Ce feu agit ſur la matiere qui luy eſt plus voiſine, & plus propre à patir, à ſçavoir l'eau laquelle il rarefie auſſitôt & convertit en la nature de l'air, qui eſt au deſſous des nuës mêlé d'eau, & attiré par la force des corps celeſtes ; mais ſi ce même feu trouve renfermée au centre de la Terre une humidité aërienne déja produite par ſon ac-

tion, laquelle n'ait pû s'exhaler à cause de la solidité des lieux & l'opacité de la Terre, & qu'il agisse de nouveau sur elle, en joignant à cette humidité aërienne les plus seches & les plus subtiles parties de la terre, de là se fait le souphre bitumineux, & terrestre, lequel est divers selon la diversité des lieux. Si aussi cet air trouve jour pour sortir, il émeut l'autre air & cause le vent ; & si ce feu agit sur une humidité aqueuse, l'aerienne s'étant exhalée, & qu'elle se joigne aux plus pures, mais plus seches parties de la Terre, ausquelles elle se rende adherante, alors se fait le sel commun, & de là vient la cause de la sallure de la Mer ; car la mer étant trop profonde, & quasi au centre de la Terre, où le feu central est le plus vigoureux, ce feu trouvant là un grand amas d'eaux qui y sont en quelque sorte de repos, il agit continuellement sur cette matiere humide, l'aerienne s'exhalant toûjours par les pores de l'eau, & de là se fait le sel, comme de

cette

cette exhalaiſon d'air, naiſſent les tempeſtes, les tourbillons, & les vents qui viennent de la Mer. Mais nous traitterons quelque jour plus amplement de ces choſes, auſſi bien que du flux & reflux de la Mer; c'eſt aſſez pour le preſent de ſçavoir quels effets fait ordinairement cette exhalaiſon de l'humidité aërienne, laquelle étant auſſi quelquefois retenuë dans la Terre, en des lieux tres-renfermez qui font obſtacle à ſon paſſage, y excite de grands tremblemens de Terre ſelon la quantité de la matiere émûë. De cette continuelle action du feu ſur l'humidité aqueuſe, & l'union des plus ſubtiles parties de la Terre ſe fait comme nous avons dit le ſel commun, lequel par l'agitation de la Mer, ſort des cavernes de la Terre, & l'eau s'en impregnant par un mouvement continuel devient ſalée. Mais ces eaux ſalées venant à paſſer par les pores de la Terre dans leur cours ordinaire, ce feu n'a plus d'action ſur elles dautant que les ſources des

Fontaines ou des Rivieres se trouvent profondes ; car la generation du sel ne se fait point sur la superficie de la Mer , mais dans la Terre ; de là vient que si les lieux où se fait le sel sont enduits de croye , ou s'ils ont les ports fort petits, en sorte que l'eau ne puisse les penetrer pour y servir à la generation du sel , ou que le sel étant fait elle ne puisse le puiser ny s'en impregner , alors il demeure dispersé dans les entrailles de la Terre , & l'eau reste sur la superficie douce comme elle étoit auparavant , mais dans le fonds de la Mer où il y a une grande quantité d'arene , il y a passage à l'eau pour entrer & se charger de la substance du sel , & ainsi devenir salée.

Voilà comment le Ciel , la Terre , & la Mer ont été produits de ce premier cahos informe, & comme le Monde s'est trouvé formé de leurs divers arrangemens , avec regle , poids & mesure. Mais mon dessein étant de traitter de cette grande matiere dans un Livre ex-

prés, nous y renvoyons le Lecteur.

III.

O del Divino Hermete
Emoli Figli à cui l'Arte paterna
Fà, che Natura appar ſenza alcun velo,
Voi ſol, ſol voi ſapete,
Come mai fabricò la Terra, e'l Cielo
Da l'indiſtinto Chaos la Mano eterna.
La grande Opera voſtra
Chiaramente vi moſtra,
Che Dio nel modo iſteſſo, onde è produtto
Il Fiſico Eliſſir, compoſe il Tutto,

CHAPITRE III.

Les ſeuls enfans de la ſcience hermetique connoiſſent les veritables fondemens de toute la Nature, & eux ſeuls éclairez de cette belle Lumiere meritant le nom de Phiſiciens : c'eſt à eux ainſi qu'à des aigles qu'il eſt permis de re-

garder fixement le Soleil source de toute Lumiere, à l'heure de sa naissance, qui peuvent de leurs mains toucher ce fils du Soleil, le tirer de ses Tenebres, le laver, le nourrir & le mener à un âge de maturité; ce sont eux encore qui connoissent & adorent Diane sa veritable sœur, & qui ayant eu Jupiter favorable dans leur naissance, sont comme les Singes du Createur dans l'Ouvrage de leur pierre; mais s'ils l'imitent sagement, ils le benissent & le loüent perpetuellement, luy rendant des graces infinies du grand bien qu'ils possedent. En effet qui pourroit s'imaginer que d'une petite masse confuse où les yeux du vulgaire ne voyent que feces, & abomination, le sage Chimiste en puisse tirer une humidité tenebreuse & mercurielle contenant en soy tout ce qui est necessaire à l'œuvre, suivant le aire commun, que dans le Mercure est tout ce que cherchent les Sages, & que dans ce reservoir des eaux superieures & inferieures tou

les Elemens se trouvent renfermez, lesquels en doivent être extraits par une seconde separation Phisique, parfaitement purifiez, & conduits ensuite à l'acte de la generation par le moyen de la corruption. Qui pourroit croire que là se trouvât le Firmament diviseur des eaux superieures, d'avec les inferieures, & le domicile des luminaires ausquels il arrive quelquefois des éclipses. Qui croiroit enfin qu'au centre de nôtre Terre se trouvât un feu le vray vehicule de la Lumiere qui ne fut ny devorant ny consumant, mais nourrissant, naturel, & enfin la source de la vie & de l'action duquel s'engendre au fonds de la Mer Philosophique le vray Sel de nature, & qu'il se trouve en même temps au sein de cette Terre vierge le vray Souphre qui est le Mercure des Sages, & la Pierre des Philosophes. O vous parfaitement heureux d'avoir pû conjoindre les eaux superieures avec les inferieures, par le moyen du Firmament,

ô vous encore plus habiles d'avoir ſçû laver la Terre avec le feu, & la brûler avec l'eau, puis la ſublimer ; certainement toute ſorte de felicité & de gloire vous accompagnera ſur la Terre, & toute obſcurité s'enfuira de vous. Vous avez vû les eaux ſuperieures qui ne moüillent point, vous avez manié la Lumiere avec vos propres mains ; vous avez ſçû comprimer l'air, vous avez ſçû nourrir le feu, & ſublimer la Terre en Mercure, en Sel, & enfin en Souphre. Vous avez connu le centre, vous en avez ſçû tirer des rayons de Lumiere, & par la Lumiere. Vous avez ſçû chaſſer les Tenebres & voir un nouveau jour : Mercure vous eſt né, la Lune a été entre vos mains, & le Soleil a pris naiſſance chez vous; il y eſt né une ſeconde fois & a été exalté ; vous avez admiré ce Soleil dans ſa rougeur, & la Lune dans ſa blancheur, & avez contemplé toutes les autres Etoiles du Firmament au milieu des Tenebres de la nuit ; Tenebres devant la

Lumiere, Tenebres aprés la Lumiere, enfin la Lumiere mêlée avec les Tenebres vous a apparu. Que diray-je davantage, vous avez produit un cahos, vous avez doñé une forme à ce cahos que vous avez tirée de luy-même, & ainſi vous avez eu la premiere matiere laquelle vous avez infomée d'une forme plus noble qu'elle n'avoit auparavant, vous l'avez enſuite corrompuë & l'avez enfin élevée à une forme entierement parfaite; mais c'eſt trop parler ſur un ſujet où il eſt bon d'être plus reſervé.



IV.

Mà di ritrar non vaglio
Con debil penna un Paragon ſi va-
ſto,
Io non eſperto ancor Figlio de l'Ar-
te ,
Se ben certo berſaglio
Scoprono al guardo mio le voſtre Car-
te ,
Se ben m'è noto il provido Illiaſto :
Se ben non m'è naſcoſto
Il mirabil Compoſto ,
Per cui Voi di potenza hauete eſ-
tratto
La purità degli Elementi in Atto.

CHAPITRE IV.

ICy nôtre Poëte s'excuſe d'avoir oſé ſe ſervir de la comparaiſon qu'il a miſe en avant, & fait bien voir que c'eſt une qualité attachée au vray Philoſophe que d'être humble, & ſans vanité ; au contraire des autres qui parlent hardiment de ce qu'ils ne ſçavent pas ; ils

diſent bien à la verité que le Mercure & le Souphre entrent dans nôtre compoſition, mais aveugles qu'ils ſont, ils ignorent quel eſt ce Mercure, quel eſt ce Souphre, & ne connoiſſent ny ce qu'ils traittent, ny le but où il faut tendre, & les voyes qu'il faut tenir leur ſont incomprehenſibles ; ils s'en tiennent au Mercure vulgaire, aſſurant qu'il n'y en a point d'autre, quoyque le docte Sendivogius affirme le contraire dans ſon Dialogue, où il dit qu'il y a bien un autre Mercure, & quoy qu'il ſoit dit encore ailleurs que nôtre Mercure ne ſe trouve point tel ſur la Terre, mais qu'il eſt extrait des corps ; enfin quoyque tous les Philoſophes unanimement condamnent le Mercure vulgaire, & défendent de s'en ſervir, ils s'obſtinent à commenter à leur mode le texte des Philoſophes, & veulent abſolument qu'ils ayent entendu que le Mercure, dans la forme que nous le voyons, n'eſt pas à la verité le Mercure des Philoſophes, mais ſeulement lors

qu'il eſt travaillé & purifié à leur fantaiſie, & qu'il eſt reduit ſous une autre forme. Quelle folie, grands Dieux; c'eſt à peu prés comme ſi quelque Auteur avoit défendu qu'on ſe ſervît du Souphre commun pour la confection du verre, & qu'un homme s'obſtinât neanmoins de l'en vouloir tirer, par la ſeule raiſon que la défence auroit regardé le Souphre tel que nous l'avons, mais non pas le Souphre travaillé & preparé ; en faiſant en luy-même ce beau raiſonnement que le Souphre a été au commencement Terre, & que parconſequent il ſe peut reduire en cendre de laquelle ſe fera le verre. Qui ne voit que ce ſeroit aller directement contre l'intention de celuy qui auroit fait la défence. Voilà comme font ceux qui travaillent ſur le Mercure vulgaire, lequel par l'action de la Nature a paſſé dans une ſubſtance certaine tres-inutile à l'Art ; & quoyque le Mercure, l'Or, & les autres metaux, même tous les corps ſublu-

naires contiennent en eux naturellement le Mercure des Philoſophes, c'eſt pourtant une tres-grande folie de travailler ſur les uns & ſur les autres, puiſque l'Art a beſoin d'un corps qui ſoit voiſin de la generation ; qu'ils ſachent donc que nous devons travailler ſur un corps créé par la Nature, & lequel elle preſente tout preparé à l'Art comme une bonne & prevoyante mere ; dans ce corps le Souphre & le Mercure ſe trouvent mêlez, mais tres-foiblement liez enſemble, en ſorte que l'artiſte n'a qu'à les délier, les purifier, & de rechef les reünir par un moyen admirable, mais tout cela ſe doit faire, non pas par caprice, & par un travail ordinaire, mais avec beaucoup de ſageſſe & d'induſtrie, & toûjours ſelon les voyes & les regles de la Nature, qui ſeule doit gouverner entierement l'ouvrage Philoſophique, & c'eſt par là ſeulement qu'on peut parvenir au but qu'on ſe propoſe.

Ce corps eſt appellé par nôtre

Poëte, Illiaste, ou Hyle, & en effet c'est un veritable cahos, qui dans cette nouvelle production contient en soy quoyque confusement tous les Elemens, lesquels l'Art industrieux doit separer, & purifier par le ministere de la Nature, afin qu'étans de rechef conjoints il en naisse le veritable cahos des Philosophes, c'est à dire un Ciel nouveau & une Terre nouvelle. De cet hylé ou cahos le docte *Pennot* dit admirablement bien dans ses Canons sur l'ouvrage Physique que l'essence en laquelle habite l'Esprit que nous cherchons est antée & gravée en luy, quoy qu'avec des traits & des lineamens imparfaits; la même chose est dite par Ripleus Anglois au commencement de ses douze Portes, & Ægidius de Vadis dans son Dialogue de la Nature fait voir clairement & comme en lettres d'Or qu'il est resté dans ce Monde, une portion de ce premier cahos, connuë, mais méprisée d'un châcun, & qui se vend publiquement. Je pourrois alleguer

une infinité d'Auteurs qui parlent de ce cahos ou maſſe confuſe, mais ce qu'ils en diſent ne peut être entendu que des enfans de l'Art ; ce ſont les oracles du Sphinx qui ne ſont clairs que pour ceux qui les comprennent, & qui ſous une même écorce cachent la vie & la mort. Que celuy donc qui entreprendra de manier nos Serpents hermetiques, s'arme d'une theorie ſolide & fondamentale, s'il ne veut trouver ſa perte où il cherche ſa ſûreté & ſes avantages.

Que ces malheureux Philoſophâtres ſont à plaindre, qui ſur la ſimple lecture de quelques Livres, oſent mettre la main à l'œuvre, il ne s'agit pas de lire, mais d'entendre ce qu'on lit ; car s'il n'y avoit qu'à prendre au pied de la lettre ce que diſent les Philoſophes, que de Sçavans, que d'Hermés, que de Gebers il y auroit au Monde, mais il n'y en a eu, & n'y aura qu'un Hermés & qu'un Geber ; qu'il ſuffiſe donc aux plus Sages d'être reputez dignes de leur

ſucceder, & qu'ils comptent qu'ils ne ſçauront jamais rien faire, s'ils n'apprennent auparavant comment il faut faire. Nôtre Poëte a parfaitement connu cette verité, qu'il ne ſert de rien de connoître la matiere, de ſçavoir les operations vulgaires, & de comprendre même la nature de l'Illiaſte, ſi en même temps on a une parfaite intelligence des Livres, & une profonde theorie ; car enfin cecy eſt l'ouvrage des Philoſophes & non des Chimiſtes ordinaires, c'eſt une œuvre de la Nature, & non une ſubtilité de l'Art; il faut donc commencer par bien apprendre ce que c'eſt que la Nature, & c'eſt ce que tu trouveras, mon cher Lecteur, écrit en pluſieurs lieux, mais c'eſt à toy de ſeparer la roſe des épines, & ſi ton jugement ne te ſert à cela, la quantité des Livres & des Doćteurs ne te ſervira de rien, ce ſera plutôt une confuſion qu'une veritable ſcience, & loin d'acquerir des connoiſſances, tu ne

feras que perdre & ton temps & ta peine.

V.

Se ben da me s'intende,
Ch' altro non è voſtro Mercurio ignoto,
Che un vivo Spirto univerſale innato.
Che dal Sole diſcende
In aëreo vapor ſempre agitato
Ad empier de la Terra il Centro voto:
Che di quì poi ſe n'eſce
Tra Solfi impuri, e creſce
Di volatile in fiſſo, e preſa forma
D'humido radical ſe ſteſſo informa.

CHAPITRE V.

IL eſt temps maintenant de mettre au jour autant qu'il dependra de nous, le fondement de toute la doctrine, puiſqu'il ne ſerviroit de rien de connoître le ſujet de nôtre ſcience, ſi l'on ignoroit

ce qui eſt renfermé en luy, & ce qui en doit être tiré ; c'eſt dans ce deſſein que nôtre Poëte continuë d'expliquer la nature du Mercure des Philoſophes, mais pourtant ſous un voile qui cache la verité aux yeux des ignorans, & la laiſſe appercevoir aux Sages & aux entendus.

Il établit un double mouvement au Mercure, un de deſcenſion & l'autre d'aſcenſion, & comme le premier ſert à l'information des matieres diſpoſées, par le moyen des rayons du Soleil & des autres Aſtres qui de leur nature ſe portent vers les corps inferieurs, & à réveiller par l'action de ſon eſprit vital le feu de nature qui eſt comme aſſoupi en elles, auſſi le mouvement d'aſcenſion luy ſert naturellement à purifier les corps des excremens qu'ils ont contractez, & à exalter les Elemens purs avec leſquels il s'unit, & dont il fortifie la nature, aprés quoy il retourne vers ſa Patrie devenu plus vicieux à

la

à la verité, mais non pas plus mûr ny plus parfait.

Tout de même qu'il y a dans le Mercure un mouvement double, aussi trouve-on en luy une double nature, à sçavoir une ignée & fixe, l'autre humide & volatile, & c'est par là qu'il accorde les discordants, & qu'il concilie les contraires. Si nous regardons sa nature intrinseque, c'est le cœur fixe de toutes choses, tres-pur, & tres-perseverant au feu, le vray fils du Soleil, le feu de la Nature, feu essentiel, le vehicule de la Lumiere, en un mot le veritable Souphre des Philosophes. De luy procede la splendeur, de sa Lumiere la vie, & de son mouvement l'esprit. A l'égard de sa nature extrinseque, c'est de tous les esprits le plus spirituel, de toutes les puretez la plus pure, la quintessence des Elemens, les fondemens de toute la Nature, la premiere matiere des choses, une liqueur Elementaire, en un mot le veritable Mercure des Philosophes.

Ce double mouvement, & cette double nature du Mercure, font qu'on le confidere fous deux differens regards, car avant fa congelation & dans la voye de defcenfion, c'eft la vapeur aerienne & tres-pure des Elemens de la nature des eaux fuperieures, portant naturellement dans fon fein, l'efprit de la Lumiere, & le vray feu de la Nature, il eft humide & volatil, & c'eft la plus noble portion de ce premier illiafte ou cahos; c'eft l'eau permanente tirée de cette premiere humidité, toûjours la même, & toûjours incorruptible; c'eft le vent ou l'air des Cieux qui porte en fon ventre la fecondité du Soleil, & qui de fes aifles couvre la nudité du feu. Mais aprés la congelation, c'eft l'humide radical des chofes qui fous de viles fcories ne laiffe pas de conferver la nobleffe de fa premiere origine, & fans que fon luftre en foit taché, c'eft une Vierge tres-pure qui n'a point perdu fa virginité, quoy qu'on la trouve au milieu des Pla-

ces publiques ; elle eſt en tout corps, & chaque composé la recelle en luy ; mais que ſeroit-ce qu'un corps ſans ſon humide radical, & comment une ſubſtance pourroit-elle ſubſiſter ſans ſon propre ſujet, comment les Eſprits pourroient-ils être retenus s'il n'y avoit pas un lieu capable de cela, & comment enfin le Souphre de nature pourroit-il être renfermé s'il n'avoit pas ſa propre priſon ; mais pour le mieux reconnoître examinons un peu de plus prés la nature des choſes.

Il y a trois humiditez en tout composé, comme l'enſeigne le docte Evaldus Vogelius au Chapitre de l'humidité radicale, dont la premiere s'appelle Elementaire laquelle dans chaque corps eſt opiniâtrement unie à la Terre, & cette Terre & Eau ainſi unies ſont appellées le vaſe des autres Elemens ; cette humidité n'abandonne jamais abſolument le composé, au contraire elle demeure toûjours avec luy, même dans les cendres, & dans

le Sel qui en eſt tiré, & ce qui eſt plus admirable c'eſt qu'elle reſte même dans le verre à qui elle donne la fluidité ; cette humidité eſt le veritable & tres-pur Element de l'eau qui n'a reçu aucune alteration des autres Elemens, mais qui eſt demeuré dans la ſeule, & ſimple nature d'eau, hors l'union qu'il a contractée avec la partie terreſtre ; la deuxiéme humidité eſt nommée radicale de laquelle il a été dit quelque choſe cy-deſſus, & dont nous parlerons encore plus amplement cy aprés ; dans cette humidité conſiſte particulierement la force du corps, mais elle s'enflamme & ſe ſepare aiſement du compoſé, il en reſte pourtant toûjours quelque petite portion, & même dans les cendres, mais elle ſe diſſipe entierement dans la vitrification. La troiſiéme s'appelle une humidité alimentaire, & c'eſt proprement l'aliment qui ſurvient au compoſé, elle eſt de la nature de l'humidité radicale, mais c'eſt avant ſa congelation, &

lors qu'elle n'a point encore ſouffert d'alteration conſiderable par les agens ſpecifiques ; elle s'appelle de divers noms, & ſouvent elle eſt priſe chez les Philoſophes pour l'humidité radicale, à deſſein d'embaraſſer les Lecteurs, cette humidité eſt volatile, & abandonne preſque la premiere le corps. Au reſte la connoiſſance de ces trois humiditez eſt plus neceſſaire pour ceux qui s'attachent à nôtre ſcience que celle de leur propre langue, car ſans elle il eſt abſolument impoſſible de bien connoître le Mercure des Philoſophes.

Je diray encore en peu de mots touchant la premiere humidité, que c'eſt l'Element groſſier de l'eau uni avec l'Element groſſier de la terre, & qu'ils ſont les vaſes de la Nature dans leſquels les deux autres Elemens purs ſont renfermez, ſçavoir le feu dans la Terre, & l'air dans l'Eau, mais non pas pourtant immediatement, car le veritable air eſt renfermé dans un autre corps plus pur, auſſi bien

que le veritable feu. Ces deux Elemens sont encore nommez les corps par les Philosophes, parce qu'ils communiquent la corporeïté à toute la Nature, & que leur substance sert comme d'habillement pour couvrir la nudité des veritables Elemens; mais le corps de la Terre particulierement comprend & revest toutes choses.

A l'égard de la seconde humidité c'est une humidité aerienne, qui avant sa congelation étant la vapeur des Elemens, de nature éthe-rée, conserve cette même nature aprés la congelation, ce qui fait que dans chaque composé, elle prend la forme d'huile, sur tout dans les vegetaux, & dans les animaux; à l'égard des mineraux comme ils abondent principalement en humidité aqueuse & en terrestreïté, toutes deux liées ensemble, à cause de quoy leur huile a reçu une alteration terrestre & grossiere, il s'ensuit que la nature de leur huile où domine l'humidité est transmuée en une qualité terrestre, où

regne principalement la ſechereſſe, & de là vient que leur humide radical, ſur tout des metaux reſiſte plus opiniâtrement au feu que l'humide des autres corps ; toutesfois cet humide n'eſt pas fixe en tous, parce que l'aqueux y prevaut quelquefois au terreſtre ; mais ſi une telle humidité étoit reſſerrée & tranſmuée par la coction, alors l'humide radical deviendroit tres-conſtant & tres-fixe au feu : l'huile donc abonde en humidité aerienne, ce qui fait qu'elle brûle, & s'allume aiſément, cette proprieté étant particuliere à l'humidité aërienne, (au lieu que les autres humiditez s'envolent ſans s'enflammer) parce que l'air eſt de la nourriture du feu, lequel vit de l'air, s'en ſubſtante, s'en réjoüit & ſe reveſt de ſon corps ; de ſorte qu'on peut dire que tout ce qui eſt de ſubſtance huileuſe dans les corps, contient en ſoy cette humidité radicale, laquelle dans les vegetaux eſt ſous une forme oleagineuſe, dans les animaux ſous une forme

de graiſſe, & dans les mineraux ſous une forme de Souphre comme nous avons dit; quoy qu'il arrive pourtant quelquefois que cette ſubſtance varie, & pour le nom & pour la forme; mais au fonds c'eſt cette ſeule humidité aerienne & radicale renfermée dans leur intrinſeque qui eſt à conſiderer; car cette humidité détruite, le compoſé tombe, & n'eſt plus ce qu'il étoit; elle alterée, tout le corps eſt alteré; car c'eſt dans cette ſeule humidité que conſiſte le vray ſujet de toutes les alterations, auſſi bien que le fondement des generations, mais cette humidité ſubſiſtant, ſubſiſte en même temps la vertu du compoſé, lequel eſt vigoureux ou languiſſant, ſelon l'abondance ou le défaut de cette humidité; enfin la Nature ſe trouve renfermée en elle, & s'y conſerve; c'eſt le veritable ſperme des choſes dans lequel reſide le point ſeminal, comme nous l'expliquerons cy-aprés.

Pour ce qui eſt de la troiſiéme humidité,

humidité, c'est proprement le Mercure vegetable étant encore dans la voye de descension, lors que par les rayons planetaires, il descend pour faire vegeter la Nature, & multiplier la semence dans les corps ; mais parce que c'est une vapeur tres-subtile, & tres-spirituelle comme l'insinuë fort doctement nôtre Auteur, elle á besoin pour penetrer les corps inferieurs & se mêler avec eux de revêtir la forme d'eau, par le moyen de laquelle elle empêche que les corps ne soient brûlez ; elle sert entierement à la production des choses dans l'acte de la generation, car c'est le veritable dissolvant de la Nature penetrant les corps par sa spiritualité innée, & réveillant le feu interne lors qu'il est assoupi ; causant aussi par son humidité la corruption & la noirceur, & à cause de l'acidité qu'il a contractée dans un corps tout-à-fait mineral. Il est tres-acide, & tres-aigu, & c'est le veritable Auteur de toutes les motions;

Il eſt quelquefois comparé au menſtruë, & il a une telle & ſi grande vertu qu'on ne ſçauroit l'exprimer, quoy qu'à le conſiderer en luy-même, & groſſierement, il ſoit tres-imparfait, tres-crud & même tres-vil; mais c'en eſt aſſez.

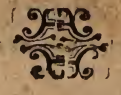
Les Philoſophes ont quatre ſortes de Mercure dont les noms confondent tellement le Lecteur, qu'il eſt quaſi impoſſible d'en penetrer le veritable ſens; le principal & le plus noble eſt le Mercure des corps, car c'eſt le plus virtuel & le plus actif de tous, & c'eſt auſſi à ſon acquiſition que tend toute la Chimie, puiſque c'eſt la veritable ſemence tant recherchée de laquelle ſe fait la teinture & la Pierre des Philoſophes. C'eſt ce Mercure qui a mû les Philoſophes à tant écrire; c'eſt luy qui eſt veritablement la Pierre, & qui ne le connoit pas, ſe rompt inutilement la tête à la chercher. Le ſecond eſt le Mercure de nature dont l'acquiſition demande

un eſprit tres-ſubtil, & tres-docte, c'eſt le veritable bain des Sages, le vaze des Philoſophes, l'eau veritablement Philoſophique, le ſperme des metaux, & le fondement de toute la Nature; c'eſt la même choſe enfin que l'humide radical dont nous avons parlé cy-devant. Le troiſiéme eſt appellé le Mercure des Philoſophes, parce qu'il n'y a que les ſeuls Philoſophes qui le puiſſent avoir, il ne ſe vend point, il n'eſt point connu, & ne ſe trouve que dans les ſeuls magazins des Philoſophes, & dans leurs minieres; c'eſt proprement la Sphere de Saturne, la veritable Diane, & le vray Sel des metaux, dont l'acquiſition eſt au deſſus des forces humaines, ſa nature eſt tres-puiſſante, & c'eſt par luy que commence l'Ouvrage Philoſophique, c'eſt à dire aprés ſon acquiſition. O que d'Enigmes ont pris de luy leur origine, que de paraboles faites pour luy, que de traitez compoſez ſur luy; il eſt

caché ſous tant de voiles qu'il ſemble que toute l'adreſſe des Philoſophes a été miſe en œuvre pour le bien enveloper. Le quatriéme eſt le Mercure commun, non celuy du vulgaire qui eſt nommé de la ſorte ſeulement par reſſemblance, mais le nôtre qui eſt le veritable air des Philoſophes, la vraye moyenne ſubſtance de l'eau, & le vray feu ſecret; il eſt appellé commun parce qu'il eſt commun à toutes les minieres; que c'eſt par luy que les corps des mineraux ſont augmentez, & que c'eſt en luy que conſiſte la ſubſtance metallique.

Si tu connois bien ces quatre Mercures, mon cher Lecteur; te voilà déja à l'entrée, & le Sanctuaire de la Nature t'eſt ouvert; car tu as déja en eux trois Elemens parfaits, à ſçavoir l'air, l'eau & le feu, à l'égard de la Terre pure tu ne peux l'avoir que par la calcination Philoſophique, & alors ſeulement la vertu de la Pierre ſera entiere, quand tout

ſera changé en Terre. Mais voilà ſuffiſamment parlé de la nature de Mercure, & ſi nôtre Auteur dans un autre genre d'écrire, en a traité doctement & magnifiquement, nous croyons avoir dit en peu de mots tout ce qui s'en pouvoit dire, & auſſi clairement qu'une telle ſcience le peut permettre. Tu verras encore dans la ſuite de plus grandes choſes; en ſorte qu'il ne te reſtera que de mettre la main à l'œuvre; mais avant que de commencer prends garde à bien entendre ce que tu liras.



VI.

Se ben io sò, che senza
Sigillarsi di Verno il Vaso Ouale,
Non si ferma in lui mai vapore illu-
stre,
Che, se pronta assistenza
Non hà d'occhio Linceo, di Mano in-
dustre
More il candido Infante al suo Na-
tale;
Che più nol ciban poi
I primi humori suoi,
Come l'Huom, che ne l'utero si
pasce
D'impuro sangue, e poi di Latte in
fasce.

CHAPITRE VI.

TOus les Auteurs disent beaucoup de choses du sceau d'Hermés, & assurent tous d'une voix que sans luy le magistere seroit détruit, puisque par son moyen les esprits sont conservez & le vaisseau bien muni; mais je n'ay pû

encore comprendre ce que veut dire nôtre Poëte par le mot d'hyver qu'il employe, de ſorte que je croirois aiſément que c'eſt une faute d'écriture, & qu'il devroit y avoir *ſigillarſi di vetro* au lieu *di verno*; la reſſemblance des mots ayant pû tromper le Copiſte. Cependant je n'ignore pas ce que Sendivogius entr'autres enſeigne, à ſçavoir que l'hyver eſt cauſe de putrefaction, parce que les pores des arbres, & des plantes ſont bouchez par le froid ambiant, ce qui fait que les Eſprits s'y conſervent mieux, & ont leurs actions plus vigoureuſes. Mais je ne voy pas comment ce raiſonnement pourroit être appliqué à nôtre œuvre, où une chaleur continuelle doit environner la matiere, & eſt neceſſaire juſques à la fin, tous les Auteurs convenant que ſi elle vient à ceſſer un moment, la compoſition tombe & l'ouvrage eſt détruit, apportant pour exemple l'œuf mis ſous la poule pour la production du poulet, qui devient

inutile dés qu'il eſt refroidi. C'eſt ce qui a mis mon eſprit en ſuſpend ſur l'intention de nôtre Auteur. Pour toy mon cher Lecteur, ſans t'arreſter à tout cela, lorſque tu voudras en temps dû mettre ton œuvre dans ton vaiſſeau, prends ſeulement bien garde qu'il ſoit ſcellé exactement, afin que la vertu y ſoit retenuë dans toute ſa force, & que les eaux ſalutaires & precieuſes ne puiſſent en ſortir, car c'eſt là qu'eſt tout le peril ; raporte ſur tout ton ouvrage à celuy de la Nature, qu'elle te ſerve de maîtreſſe & de guide, & obſerve ſoigneuſement comment elle opere en pareil cas ; ayant toûjours dans ton eſprit la maniere dont elle ſe ſert pour mettre ſon ouvrage dans ſon vaſe, & l'y ſceller exactement, car la connoiſſance de l'un donne celle de l'autre ; ſi tu veux chaſſer le froid de la maiſon, allumes-y du feu, mais ſi tu veux retenir l'eſprit lequel ne demande qu'à retourner vers ſa Patrie, empêche l'ennemy d'appro-

cher des murailles, de peur qu'il ne tombe entre ses mains, & alors il demeurera à la maison ; sois donc prudent & avisé.

Nous avons necessairement besoin d'une Sage-femme lors de la naissance de l'enfant, mais si elle le reçoit sans precaution, on doit aprehender qu'il ne luy échape ; ou si l'ayant reçeu devant le temps, elle le serre trop avec ses linges il courra risque d'être suffoqué ; & enfin si elle n'a bien soin d'en separer l'arrierefais & les autres superfluitez, il est à craindre ou qu'il n'en meure ou qu'il n'en soit perpetuellement infecté ; on ne sçauroit donc trop en pareille occasion recommander la prudence & la vigilance ; car chaque chose a son heure determinée pour la naissance, aussi bien que son Automne pour la maturité ; les fruits cueillis avant le temps, ne viennent jamais à une parfaite maturité, s'ils meurissent aussi plus qu'il ne faut ils pourrissent aisément ; ainsi rien n'est si necessai-

re que de connoître ce terme moyen & precis de la parfaite maturité ; car que ſerviroit-il de cultiver un fruit, de l'arroſer ; & le faire meurir, s'il n'étoit pas cuëilli dans le temps convenable ; ce ſeroit une peine entierement perduë.

Le temps de la naiſſance n'eſt point determiné par les Philoſophes, leſquels varient fort entre eux ſur cela ; mais il ſuffit d'avertir le Lecteur que tout fruit ſe doit cuëillir en ſa ſaiſon, & que la Nature qui ſe plaît dans ſes propres nombres eſt ſatisfaite du nombre myſterieux de ſept, ſur tout dans les choſes qui dépendent du Globe lunaire, la Lune nous faiſant voir ſenſiblement un nombre infini d'alterations & de viciſſitudes dans ce nombre ſeptenaire. C'eſt par ce nombre magique que la Nature, & tout ce qui en dépend eſt ſecretement gouverné. Mais ce myſtere naturel eſt caché aux eſprits groſſiers qui ne peuvent rien voir que par

les yeux du corps, qui se contentent de cela & ne cherchent rien davantage.

Ce nombre septenaire est un des grands secrets des Philosophes, & quiconque sçaura par luy comprendre l'ordre de l'Univers, sçaura un mystere qui bien loin de devoir être revelé, doit au contraire être enseveli dans un profond silence ; mais quelque jour Dieu aydant nous traiterons plus à fonds de ces grandes choses.

Que dirons nous presentement de la nutrition, ou de la secrete multiplication, dont le mystere repose parmy les plus grands secrets des Philosophes. Car que serviroit-il de cuëillir la moisson si étant cuëillie on ne la conservoit avec soin pour l'employer à l'usage de la multiplication ; nous disons donc qu'il y a de trois sortes d'augmentations, une qui se fait par la voye de la nutrition, l'autre par l'addition d'une nouvelle matiere, & la troisiéme par dilatation ou rarefaction, mais

quoyque d'une maniere inſenſible, de la moyenne ſubſtance d'iceluy; cette moyenne ſubſtance aërienne eſt revêtuë d'un corps aqueux, & elle eſt dépoüillée de cette écorce exterieure par le moyen de la corruption, s'inſinuant dans le profond de l'humide radical qui eſt de même nature qu'elle, mais plus congelé, & enſuite par une nouvelle generation au moyen du feu digerant, elle ſe transforme en ce même humide radical, d'où il arrive une continuelle corruption, & une continuelle generation. Il eſt vray que la nutrition & la reparation de ce qui a été détruit ne ſe fait pas toûjours, parce que le feu qui doit faire en même temps une double action, à ſçavoir de conſûmer ce qui a été digeré, & de rétablir par une nouvelle nutrition ce qui a été conſumé, ſe trouve quelquefois affoibli, ou bien eſt empêché par quelque accident de faire ſon attraction, & c'eſt alors que le corps meurt par la diſſipation de ſon hu-

mide radical consumé par son propre feu. Afin donc que la nutrition se fasse comme il faut, il ne suffit pas qu'il y ait un feu agissant, & une consumation de l'humide radical (laquelle pourtant est necessaire, car si rien ne se consumoit la Nature seroit toûjours contente, le composé seroit immortel, & dans les animaux il n'y auroit jamais de faim, ny de desir de nouvel aliment) il ne suffit pas non plus qu'il y ait un nouvel aliment tout prest; mais il faut encore que l'action du feu interne soit égalle, & même superieure à la resistance qui se fait de la part du nourrissant, autrement l'effort de l'attirant seroit vain dés qu'il ne pourroit convertir l'attiré en sa nature. Nous en avons l'exemple dans l'homme dont la chaleur naturelle devore perpetuellement son propre humide radical, ce qui cause la faim, & le desir d'une nouvelle matiere semblable, quoy qu'il ait pris son aliment, & que ce mouvement de desir ait cessé,

il ne laiſſe pas d'étre encore neceſſaire, pour que cet aliment ſoit converti en nourriture, de luy ôter tous ſes empéchemens, de le dépoüiller de ſon écorce exterieure, de l'attenuer par la formation du Chyle, & de le faire paſſer à dire ainſi en la nature de ſon premier cahos ; & alors l'aliment ainſi rarefié eſt aiſément attiré par la chaleur naturelle pour ſuppléer au défaut de l'humide radical conſumé, lequel pourtant ne ſe repare jamais abſolument à cauſe des excremens que laiſſent les alimens qui vont toûjours en s'augmentant, & auſſi à cauſe que le feu agiſſant s'affoiblit par une action trop continuée, ſuivant cet axiome, que tout agent à force d'agir patit, & en patiſſant s'affoiblit. Voilà comme ſe fait la nutrition de l'homme & par conſequent ſon augmentation, à ſçavoir par l'aſſimilation des alimens ; d'où il s'enſuit que dans l'œuvre Phiſique, cet agent naturel ou feu de nature conſume continuellement

par ſon action ſon propre humide radical, & qu'ainſi il eſt neceſſaire de luy donner un nouvel aliment à la place de celuy qui a été conſumé ; mais parce qu'au commencement ſa vertu eſt foible, il ne faut luy donner d'abord qu'un peu d'aliment, & qu'il ſoit fort leger, juſqu'à ce que ce feu s'étant fortifié on luy puiſſe donner des mets plus ſolides. Nôtre Auteur nous enſeigne donc par là de fortifier l'enfant aprés ſa premiere nourriture par de nouveaux alimens, à l'exemple de l'embrion humain qui dans le ventre de la femme eſt ſubſtanté d'un menſtruë foible, mais à qui on donne, aprés qu'il eſt né, une plus forte nourriture, à ſçavoir du lait.



VII.

Se ben sò tanto; pure
Hoggi in prova con voi d'uscir non oso,
Che anche gli errori altrui dubbio mi fanno.
Mà, se l'invide cure
Ne la vostra pietà luogo non hanno,
Voi togliete a l'Ingegno il cor dubbioso.
Se'l Magisterio vostro
Distintamente io mostro
In questi Fogli miei, deh fate homai,
Che sol legga in risposta. Opra che'l sai

CHAPITRE VII.

APrés que nôtre Auteur nous a fait comme toucher au doigt nôtre divine science, il s'excuse de n'en pas dire davantage, sur ce qu'il luy reste à luy-même beaucoup de choses à apprendre, & confesse qu'il auroit dû faire

voir plus de doctrine, ayant à parler à des gens ſçavans, il craint même qu'il ne manque quelque choſe à ſon ouvrage, & que l'ordre n'y ſoit pas bien gardé. Aprenez de là vendeurs de fumée combien il eſt difficile de faire nôtre œuvre, puis qu'il ne s'agit pas de faire des operations vulgaires, qui bien que parfaites dans leur genre, ſont inutiles à nôtre deſſein, & mépriſée de tous les Philoſophes. Il n'y a qu'une operation comme nous avons dit dans nôtre Magiſtere, & tous les Philoſophes nous l'enſeignent, nous avertiſſant d'abandonner toutes ces operations Sophiſtiques, & de nous tenir à la ſeule nature où eſt la verité.

C'eſt dans la ſublimation Philoſophique que ſont renfermées toutes les autres operations, & en elle ſeule conſiſte tout ce que l'artiſte peut faire de mieux & de plus ſubtil, ſi donc quelqu'un la ſçait bien faire, il peut ſe vanter d'avoir connu un des plus grands

secrets, & des plus grands mysteres des Philosophes ; mais afin que tu puisses toy-même la comprendre clairement, vois comment Geber définit la sublimation ; c'est, dit-il, l'élevation par le feu d'une chose seche avec adherence au vaisseau. Pour donc faire une bonne sublimation, il y a trois choses que tu dois connoître, le feu, la chose seche, & le vase ; si tu les connois tu es heureux, & tu n'as qu'à faire en sorte que la chose seche adhere au vaisseau ; car si elle n'y adheroit pas, elle ne vaudroit rien ; mais pour qu'elle y adhere, il faut qu'elle soit de même nature que le vaisseau, & c'est leur nature qui fait leur ressemblance, car la secheresse est de la nature du feu lequel est de toutes choses la plus seche, & c'est par elle qu'il dissipe & consume toute humidité, comme c'est par elle aussi qu'il abonde en pureté ; mais elle s'augmente de beaucoup dans nôtre sublimation, & c'est tout autre chose que quand

il étoit renfermé dans les feces ; il faut avoir ſoin auſſi que le vaiſſeau ſoit tres-pur & de la nature du feu. Or entre toutes les matieres le ſeul verre & l'or ſont les plus conſtans au feu, s'y plaiſent, & s'y purifient davantage ; mais parce que l'Or ne ſe peut avoir qu'à grand prix, & que de plus il ſe fond aiſement, les pauvres n'auroient pas le moyen d'entreprendre l'ouvrage Philoſophique, & il n'y auroit que les riches & les Grands de ce Monde, ce qui dérogeroit à la Providence & à la bonté du Createur qui a voulu que ce ſecret fût indifferemment pour tous ceux qui le craindroient ; il faut donc s'en tenir à un vaiſſeau de verre, ou de la nature du verre, tres-pur, & tiré des cendres avec adreſſe & ſubtilité d'eſprit. Mais que les Diſciples de l'Art prennent bien garde icy à ne ſe pas tromper ; & à bien connoître ce que c'eſt que le verre Philoſophique, en s'attachant au ſens & non pas au ſon des mots :

c'est l'avis que je leur donne par un esprit de pitié & de charité. Dans ce vaisseau de verre bien connu, s'accomplit la sublimation, lorsque la nature seche s'éleve par le moyen du feu & adhere au vaisseau à cause de sa pureté & de leur même nature. Au reste s'il y a beaucoup à suer dans la recherche du vaisseau, il n'y a pas moins de peine dans la construction du feu ; mais comme nous en parlerons dans un Chapitre particulier, nous croyons qu'il suffit pour le present de ce que nous avons dit ; que cecy serve seulement de leçon aux Chimistes ignorans, lesquels croyent qu'on doit entendre ces choses à la lettre, & qui sans étude precedente s'imaginent faire l'œuvre par leurs sublimations vulgaires ; ils lisent continuellement Geber, mais sans l'entendre, & le succez ne répondant pas à leur attente ils sont les premiers à abboyer contre les vrays Philosophes ; & parce qu'ils ont pris un seul Au-

teur pour leur guide, ils ne daigneroient pas en regarder d'autres, ne sachant pas qu'un Livre en ouvre un autre, & que ce qui se trouve en abregé dans l'un, se trouve étendu dans un autre ; qu'ils lisent donc les Livres des Philosophes, & sur tout de ceux qui moins envieux que les autres, ont transmis à leurs Successeurs la connoissance de la Nature ; entre tous ces Traitez ceux qui se trouvent inserez dans le *Musæum Hermeticum* tiennent à mon sens le premier rang, & sur tout le Traité qui a pour titre *Via veritatis*, quoy-qu'il y ait aussi bien que dans les autres un Serpent caché, qui d'abord ne laisse pas de piquer ceux qui n'y prennent pas garde : mais que dirons-nous de tant de volumes plus dangereux que la peste, dont les Auteurs quoy que tres-doctes en leur genre, sont pourtant si remplis d'envie, que Dieu sans doute les punira d'avoir été la cause de tant de malheurs, & les mesurera à

la même mesure dont ils ont mesuré les autres ; car enfin si l'amour du prochain est aussi bien que celuy de Dieu, le sommaire de la Loy sainte & des commandemens Divins ; que devient cette Loy , & où sera l'observation de ces commandemens, si l'envie regne si fort parmi les hommes ; à quoy servent tant de Traitez pleins d'impostures, tant de fausses receptes, & tant d'Ecrits suggerez par le demon, sinon pour perdre les gens trop credules. Et quel avantage à un Philosophe de suer sur de pareils ouvrages , qui causent tant de maux ; n'est-ce pas assez de ces rejettons pestilentieux , & de ces semences maudites , incapables de rien produire de bon , sans que l'envie à l'exemple de Satan vienne remplir nos champs d'yvroye : c'est cette rage envieuse source de tant de malheurs , dont le soufle fatal renverse les maisons , & dont les broüillards in-

fects gâtent la moisson & détruisent l'esperance des pauvres, ce sont vos langues envenimées dont les pointes reduisent en cendre la substance des malheureux, & ce sont ces noires vapeurs que vous répandez dans vos Ecrits qui jettent l'horreur & les Tenebres dans l'esprit de ceux qui vous lisent ; si vous ne voulez pas qu'on profite de la lecture de vos Livres, pourquoy attirer les gens par de belles promesses, & que ne gardez-vous plutôt un silence, dont Dieu & les hommes vous sçauroient plus de gré que de parler avec envie. On voit beaucoup d'Auteurs qui en accusant les autres d'avoir été envieux, & d'avoir caché malicieusement la verité, répandent dans leurs discours encore plus d'obscurité que les premiers, ce qui fait que les pauvres Etudians ne recüeillent de toute leur doctrine que beaucoup de confusion ; car si l'un rejette une chose, l'autre l'éleve jusqu'au

qu'au Ciel, l'un ordonne ce que l'autre défend, & de cette maniere ils confondent tellement l'esprit du Lecteur, que plus il étudie, plus il a sujet de se défier de la verité de l'Art.

Il n'y en a quasi point, parmi ceux qui écrivent qui ne promettent de parler fidelement & sincerement, & cependant leurs discours sont si pleins d'ambignité qu'à grand peine peuvent-ils être entendus par les plus doctes, & quoy qu'ils s'excusent sur ce qu'ils n'ont pas la liberté d'en dire davantage, & qu'on a mis, à dire ainsi, un cachet sur leurs Livres, on ne laisse pourtant pas de démêler leur envie, quelque soin qu'ils prennent de la cacher ; il vaut bien mieux se taire lors qu'on se croit obligé de garder le secret, que de substituer un mensonge à sa place, à dessein de jetter les gens dans l'erreur; enfin les Philosophes parlent entr'eux si obscurement qu'à peine y trouve-t'on un seul mot exempt de sophisme;

qu'ils cachent la pratique tant qu'ils voudront à la bonne heure, mais au moins qu'ils enſeignent fidelement la theorie & les fondemens de la ſcience, car ſans fondemens il ne peut y avoir d'édifice. Eſt-ce que l'Art ne ſeroit pas aſſez caché aux ignorans, ſi les Philoſophes ſe contentoient d'être reſervez ou ſur la matiere, ou ſur le vaiſſeau, ou ſur le feu ; à peine avec cela, y en auroit-il de mille un qui pût approcher de cette Table ſacrée ; mais il ne ſuffit pas à ces Meſſieurs de cacher toutes ces choſes, il faut encore qu'ils mettent en leur place des viſions & des fantaiſies, par où, bien loin de rendre un Lecteur plus ſçavant, ils ne font que montrer leur malice & leur envie. Que ces envieux n'imitent-ils Hermez dont ils ſe diſent les enfans, car quoyque dans ſa table d'Emeraude il ait été un peu reſervé, il n'a pas laiſſé pourtant de faire ſentir l'odeur de cette divine ſcience, de laquelle il a parlé tres-do-

tement ; mais ceux qui ſont venus aprés luy , au lieu d'éclaircir ſes paroles , y ont jetté de plus grandes Tenebres, & ont porté la choſe à un tel excez d'obſcurité, qu'il n'y a point d'eſprit pour ſubtil & éclairé qu'il ſoit qui la puiſſe penetrer, à moins d'être ſecouru de la Lumiere d'en haut à laquelle rien ne peut reſiſter.

Il ſe trouve des gens qui liſans dans de certains auteurs, leſquels ont d'abord un air de ſincerité & de charité, tiennent qu'il faut rejetter pour l'œuvre toutes ſortes de mineraux, & s'attacher par leur conſeil aux metaux , mais liſans enſuite que les metaux du vulgaire ſont morts, parce qu'ils ont ſouffert le feu de fuſion , ils recourent à ceux qui ſont encore dans les mines & ſe mettent à travailler ſur eux , mais ne trouvant rien dans la ſuite de l'ouvrage qui les contente, aprés avoit fait divers eſſays , tantôt ſur un metal , & tantôt ſur un autre ; enfin rebutez de leurs folles experiences, ils reprennent les

Livres, & trouvant que tous les metaux imparfaits sans exception sont condamnez, touchez par la raison & par l'autorité, ils se renferment aux metaux parfaits à sçavoir à l'Or & à l'Argent; mais aprés y avoir pendant quelque tems perdu leur peine, & consumé leur bien, ils se ravisent tout d'un coup en considerant que ces metaux sont d'une tres-forte composition, & se mettent en tête qu'il faut les reincruder comme ils disent par un dissolvant naturel, qu'ils croyent mal à propos être le Mercure vulgaire; mais quoyqu'ils fassent avec de telles matieres, ils ne trouvent que du dommage & de la honte, parce qu'ils ignorent les veritables principes de la Nature sur lesquels on doit asseoir son fondement, & ne sçavent pas ny ce que l'Or vulgaire contient ny ce qu'il peut donner, car s'ils connoissoient bien cela, ils verroient que nôtre corps le veritable Or des Sages possede suffisamment tout ce qui est necessaire à l'Art. Ceux qui travaillent

comme nous venons de dire ſe voyant enfin trompez dans leurs eſperances, viennent à mépriſer toutes ſortes de corps, & à blaſphemer contre la Nature, ne comprenant pas que chaque corps ſelon ſon eſpece contient en ſoy ſa propre ſemence, laquelle ne ſe trouve point dans des choſes diverſes. Aprés donc avoir vainement travaillé tantôt ſur une choſe, & tantôt ſur une autre; ils recourent encore une fois aux Livres où trouvant que les Auteurs condamnent toutes ſortes de vegetaux, d'animaux, de mineraux, & de metaux mêmes; par un raffinement ridicule ils ſortent hors de la Nature, & portent leur recherche, ou plutôt leur folie, tantôt juſques dans le Ciel, & tantôt juſqu'au centre de la Terre, eſſayant par de penibles travaux, d'extraire un Sel vierge de la Terre, ou un lait volatil de l'air de la roſée, ou de la pluye, mais lorſqu'ils croient avoir fait une Pierre tres-fixe, & le vray Souphre des Philoſophes, il ſe trouve qu'ils n'ont au-

tre chose qu'une Pierre aërienne & le Souphre des sots.

Les erreurs infinies de ceux qui travaillent, ne viennent que de ce que les Philosophes trompent de dessein formé ceux qui les lisent, s'imaginant que par ce moyen, ils les détourneront du travail, mais ils se trompent eux-mêmes ; car chacun aime tellement son erreur, qu'il se remet à travailler de nouveau avec plus de chaleur & de confiance qu'il n'a fait. La cause de tant de malheurs est donc la seule envie des Auteurs ; ce qui fait que nôtre Poëte épouventé de tant de sortes d'erreurs où tombent ceux qui s'attachent à cette science, doute de luy-même, & de son propre ouvrage, implorant avec humilité l'indulgence des Philosophes, & sur tout de ceux qui n'étant point infectez du venin de l'envie, en exercent tous les devoirs, & sont revêtus d'une charité vrayment Philosophique ; c'est de ceux-là dont on ne sçauroit trop ni trop bien parler, car ce sont les oracles de la Nature

qui n'annoncent que de bonnes choſes, ce ſont des Aſtres radieux dont la Lumiere éclatte pleinement aux yeux de ceux qui les conſultent; mais revenant à la modeſtie de nôtre Poëte qui luy fait dire qu'il ne ſçait pas l'œuvre, & luy fait demander l'indulgence des Philoſophes; il y a beaucoup d'apparence qu'il n'en uſe de la ſorte que par prudence, & qu'il aime mieux paſſer pour Diſciple que pour Maître; neanmoins pour le ſatisfaire, & ceux auſſi qui ſeront dans les mêmes doutes que luy, nous voulons bien les aſſurer qu'ils peuvent entreprendre l'œuvre hardiment, quand ils ſçauront par theorie, comment par le moyen d'un eſprit cru on peut extraire un eſprit meur du corps diſſout, & derechef l'unir avec l'huile vital pour operer les miracles d'une ſeule choſe, ou pour parler plus clairement, quand ils ſçauront avec leur menſtruë vegetable uni au mineral, diſſoudre un troiſiéme menſtruë eſſentiel, pour enſuite avec ces divers men-

ſtruës laver la Terre, & l'ayant lavée, l'exalter en nature celeſte afin d'en compoſer leur foudre ſulphureux, lequel dans un clein d'œil penetre les corps, & détruit leurs excremens; voilà tout ce qu'il nous eſt permis de leur dire, encore d'un ſtile figuré, parce que cela regarde la pratique, de laquelle peut être quelque jour nous traiterons plus clairement, ſoyez-en donc contens vous qui aimez la ſcience & qui recherchez la verité.



LA LUMIERE SORTANT par ſoy même des Tenebres.

OU

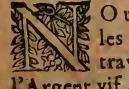
VERITABLE THEORIE de la Pierre des Philoſophes.

Canzone Seconda.

I.

Quanto s'ingannan mai gli Huomini ignari
De l'Hermetica ſcola,
Che al ſuon de la parola
Applican ſol con ſentimenti avari:
Quindi à i Nomi volgari
D'argento vivo, e Oro
S'accingono al lavoro,
E' con l'Oro commune à foco lento
Credon fermare il fuggitivo Argento.

CHAPITRE PREMIER.



Ous avons déja touché les erreurs de ceux qui travaillent avec l'Or & l'Argent vif, s'imaginant de pour-

voir en tirer quelque profit; & nous avons fait voir qu'ils ignorent entierement les principes de la Nature, ce qui faut qu'au lieu de trouver la Pierre au milieu des Tenebres qui les environnent, ils heurtent lourdement contre les plus grosses Pierres qui se trouvent en leur chemin. Leur opinion roule uniquement sur ce que l'Or est le plus noble de tous les corps, & qu'il contient en luy la semence aurifique, laquelle ils pretendent, disent-ils multiplier avec son semblable, & dans cette veuë ces pauvres idiots se proposent de le faire vegeter. Cette erreur est fortifiée chez eux par les discours captieux de certains Philosophes qui enseignent que dans l'Or sont les semences de l'Or, & qu'il est le veritable principe d'aurification, comme le feu l'est d'ignition. Doctrine dont sans doute on peut tirer beaucoup de fruit pourvû qu'elle soit prise dans son veritable sens, mais qui mal entenduë perd les ignorans. Nôtre Poëte

fait fort bien connoître la cauſe d'une telle erreur, quand il reprend ceux qui n'approchent de cet Art divin que dans un eſprit d'avarice, & dont le cœur ne deſirant que de l'Or fait qu'ils ne ſont jamais contens, s'ils n'ont de l'Or dans leurs mains, ſon éclat ébloüit leurs eſprits auſſi bien que leurs yeux, & ſa ſolidité ébranle la foibleſſe de leur cerveau; ſa beauté attache leur deſir, & ſa vertu occupe tous leurs ſens; mais ſa forte compoſition ne produit que leur confuſion, & ſa nobleſſe fait voir la petiteſſe de leurs conceptions.

Il eſt ſans doute que dans l'Or eſt contenuë la ſemence aurifique, & même plus parfaitement qu'en aucun autre corps; mais cela ne nous oblige pas neceſſairement à nous ſervir d'Or vulgaire, car cette ſemence ſe trouve de même dans chacun des autres metaux, puiſque ce n'eſt autre choſe que ce grain fixe que la Nature a introduit dans la premiere conge-

lation du Mercure, comme l'enſeignent parfaitement Flamel & les autres ; & en cela il n'y a point de contradiction, puiſque tous les metaux ont une même origine & une matiere commune, comme nous le ferons voir cy-aprés ; d'où il s'enſuit, que quoy que cette ſemence ſoit plus parfaite dans l'Or, toutefois elle ſe peut extraire bien plus aiſément d'un autre coprs que de l'Or même, & la raiſon en eſt que les autres corps ſont plus ouverts, c'eſt à dire moins digerez, & leur humidité moins terminée, la Nature n'ayant accoûtumé d'introduire la forme de l'Or qu'aprés la derniere cuiſſon ; les autres metaux donc n'ayant pû encore recevoir cette forme à cauſe du manque de cuiſſon ſe trouvent plus ouverts non ſeulement par l'humidité de leur ſubſtance qui n'eſt pas aſſez digerée, mais encore à cauſe du mélange & de l'adherence des excremens qui empêchent la compacité & la parfaite union ;

ce qui fait que le fer quoy que plus cuit que l'argent (comme entr'autres l'enseignent doctement Bernard Trevisan) n'est pas neanmoins si parfait , ny si uni dans sa substance mercurielle , à cause de la quantité des feces qui ont empêché la cuisson , & par consequent l'union ; mais pour ce qui est de l'Or, il a reçu la derniere cuisson, & la Nature a exercé sur luy son action dans toute son étenduë , & y a imprimé toutes ses vertus, en sorte qu'il seroit tres-long , tres-difficile , & presque impossible de travailler sur luy , à moins d'avoir cette eau etherée, le Ciel des Philosophes, & leur vray dissolvant , & quiconque l'a se peut vanter d'avoir la parfaite connoissance de la Pierre , & d'avoir atteint, comme on dit, les bornes Atlantiques. L'Or vulgaire ressemble à un fruit qui parvenu à une parfaite maturité a été separé de l'arbre , & quoy qu'il y ait en luy une semence tres-parfaite, & tres-digeste , neanmoins

moins si quelqu'un pour le multiplier le mettoit en terre, il faudroit beaucoup de temps, de peines, & de soins pour le conduire jusqu'à la vegetation; mais si au lieu de cela on prenoit une greffe, ou une racine du même arbre, & qu'on la mît en terre, on la verroit en peu de temps & sans peine vegeter & raporter beaucoup de fruit. Il en est de même de l'Or, c'est le fruit de la Terre mineralle & de l'arbre solaire, mais un fruit d'une tres-solide mixtion, & le composé le plus achevé de la Nature, lequel à cause de cette égalité d'Elemens qui se trouue en luy, souffre tres-difficilement la corruption & l'alteration de ses qualitez, pour passer à une nouvelle generation; c'est donc une entreprise fort difficile & presque impossible, de pretendre le mettre en Terre pour le reincruder & le conduire à la vegetation; mais si au lieu de cela on prend sa racine ou sa greffe, on aura bien plus aisément ce

qu'on ſouhaite, & la vegetation arrivera bien plutôt. Concluons donc que quoyque l'Or contienne en ſoy ſa propre ſemence, c'eſt en vain qu'on travaille ſur luy, puis qu'on la peut trouver plus aiſément ailleurs. Mais que dirons-nous de l'Argent vif vulgaire que les ignorans prennent pour leur diſſolvant & pour la Terre Philoſophique dans laquelle l'Or doit être ſemé pour s'y multiplier ; certes c'eſt un erreur pire que la premiere, & quoyque d'abord il ſemble à cauſe de ſon affinité avec l'Or qu'il doit avoir la faculté de le diſſoudre ; toutefois il eſt aiſé de s'en deſabuſer dés qu'on examine un peu les principes de nôtre Art ; car nous accordons bien qu'il n'y a point de corps qui ait tant de reſſemblance & d'affinité avec la nature de l'Or que luy, en ſorte qu'il eſt vray de dire que l'Or n'eſt autre choſe qu'un Argent vif congelé, & cuit par la vertu de ſon propre Souphre, à

cauſe dequoy il a acquis l'extention ſous le marteau, la conſtance au feu, & la couleur citrine ; mais cela ne fait pas que l'argent vif ait la puiſſance de le diſſoudre, ni qu'il la puiſſe jamais acquerir, d'autant plus qu'il a paſſé dans une autre ſubſtance, & qu'il a perdu ſa premiere pureté & ſimplicité, étant devenu un corps metallique tres abondant en humidité ſuperfluë, & chargé d'une lividité terreſtre qui le rendent incapable de cette action.

Ce ſeroit une grande bêtiſe de s'imaginer qu'en mettant de la ſemence d'un homme avec du ſang d'un autre homme, on pourroit faire une nouvelle generation, ſur ce fondement que la ſemence n'eſt autre choſe que la tres-pure partie du ſang, lequel a reçu une grande digeſtion, & que le ſang eſt ſeulement plus humide & plus cru ; mais ſi au lieu de cela le ſperme étoit jetté dans la matrice d'une femme où il ſe trouve un ſang

menſtruel

fort cru, lequel par la vertu du Sel de la matrice a acquis une certaine acuité & ponticité, alors ce sperme se trouvant dans son propre vase s'y reincruderoit sans doute par la voye de la putrefaction, & passeroit à une nouvelle generation. Il en est de même de l'Argent vif, car quoy qu'il soit de même nature que l'Or & que par son abondante humidité il s'insinuë aisément dans ses pores, & y fasse une disgregation des moindres parties, en sorte qu'il paroisse dissout; toutefois ce seroit une grande erreur de croire une pareille dissolution bonne, qui proprement n'est autre chose qu'une corrosion du metal, comme sont celles qui se font avec les eaux fort vulgaires. Un tel Argent vif n'est pas nôtre sang menstruel, & ce n'est que pour tromper les ignorans, que les Auteurs se servent de ce nom équivoque.

L'Or & l'Argent vif vulgai-

res ne conviennent point du tout à l'œuvre Phisique, non seulement à l'égard de leur propre substance, mais encore parce qu'il leur manque une chose qui dans nôtre Art est d'une absoluë necessité, à sçavoir un agent propre. Je n'entends pas parler icy de cet agent interne qui est la vertu du Souphre solaire, dont nous parlerons cy-aprés; mais de l'agent externe lequel doit exciter l'interne, & l'amener de puissance en acte; or cet agent a été separé de l'Or dans la fin de sa decoction, c'est à dire qu'à mesure qu'une nouvelle forme d'Or a été introduite dans la matiere, cet agent s'est retiré aprés y avoir toutefois imprimé sa propre vertu, (comme dispute tres-bien sur cela l'Auteur du Livre intitulé *Margarita pretiosa*) en sorte qu'il n'est resté qu'une seule substance materielle déterminée par l'action de l'agent interne aprés son excitation. Si donc la Nature a sepa-

ré de l'Or cet agent parce qu'ils ne peuvent compatir ensemble, pourquoy voudrions-nous le rejoindre derechef, en verité cela seroit ridicule, tandis que nous pouvons avoir un corps avec lequel cet agent se trouve uni par les poids de la Nature, ausquels si on sçait ajoûter les poids de l'Art, alors l'Art achevera ce que la Nature n'a pû faire. Zachaire parle aussi fort doctement dans son opuscule, de l'Argent vif vulgaire comme étant privé de cet agent externe, & nous enseigne qu'il n'est demeuré tel que nous le voyons, que parce que la Nature ne luy a pas ajoint son propre agent, que se peut-il de plus clair, & de plus intelligible ; si si donc l'Or, & l'Argent vif vulgaires sont destituez de leur agent propre, que pouvons-nous esperer de bon de leur cuisson. Le Comte Bernard semble avoir eu la même pensée, lors que défendant de prendre pour l'œuvre Phi-

fique, les animaux, les vegetaux, & les mineraux, il ajoûte, & les metaux seulement, comme s'il vouloit dire les metaux qui sont restez seuls & sans agent, ainsi que l'explique l'Auteur du Livre intitulé *Arca aperta*. Or il est certain qu'eutre tous les metaux ces deux seulement, à sçavoir l'Or & l'Argent vif, peuvent être dits sans agent propre ; l'Or parce que son agent en a été separé dans la fin de sa decoction, & l'Argent vif parce qu'il n'y a jamais été introduit, & qu'il est demeuré ainsi cru & indigeste. Que les Chimistes aprennent donc de là, combien ils se trompent lors qu'ils travaillent avec l'Or & l'Argent vif; prenant l'un pour le dissolvant & l'autre pour ce qui doit être dissout ; & combien peu ils entendent les Philosophes. Pour nous, nous vous disons hardiment que ny l'Or vulgaire, ny l'Argent vif vulgaire ne doivent point entrer dans l'œvure Philo-

ſophique, ny en tout ny en partie. Qu'aprés cela chacun faſſe valoir tant qu'il voudra ſon opinion, il me ſuffit de ſçavoir que je ſuis dans la verité, & que je l'ay manifeſtée au monde.



II.

Mà, se à gli occulti sensi apron la mente,
Ben vedon manifesto,
Che manca, e à quello, e à questo
Quel foco universal, ch' è spirto agente.
Spirto che in violente
Fiamme d'ampia fornace
Abbandona fugace
Ogni mettal, che senza vivo moto
Fuor de la sua miniera è corpo immoto.

CHAPITRE II.

NOtre Poëte semble souscrire à l'opinion que nous venons d'expliquer, en disant que les metaux vulgaires sont sans esprit ou agent, parce qu'ils l'ont perdu dans la fusion ; ce qui insinuë que tous les metaux étant encore dans leurs mines ont avec

eux cet agent, à la reserve seulement de l'Or & de l'Argent vif, lesquels quoyque dans mines n'ont pourtant pas leur agent propre, parce que comme nous avons fait voir, il a été separé de l'Or par sa decoction finalle, & n'a jamais été joint à l'Argent vif par la nature ; mais afin que le Lecteur ne retombe pas dans sa premiere erreur, il est temps que nous disions quelque chose de la generation des metaux.

Tous les Philosophes assurent unanimement que les metaux sont formez par la Nature de Souphre & de Mercure, & engendrez de leur double vapeur ; mais la plûpart expliquent trop briévement & trop confusement la maniere dont se fait cette generation ; nous disons donc que la vapeur des Elemens, comme nous l'avons cy-devant montré, sert de matiere à toute la matiere inferieure, or cette vapeur est tres-pure & presque imperceptible, ayant besoin de quelque envelope au moyen de

laquelle elle puiſſe prendre corps autrement elle s'envoleroit & retourneroit dans ſon premier cahos. Cette vapeur contient en ſoy un eſprit de lumiere & de feu, de la nature des corps celeſtes, lequel eſt proprement la forme de l'Univers. En ſorte que cette vapeur ainſi impregnée de l'eſprit univerſel, repreſente aſſez bien le premier cahos, dans lequel tout ce qui étoit néceſſaire à la création étoit renfermé, c'eſt à dire la matiere univerſelle, & la forme univerſelle. C'eſt elle qu'Hermés appelle vent, lequel porte en ſon ventre le fils du Soleil. Lors donc que par le mouvement des corps celeſtes elle eſt pouſſée vers le centre, comme elle ne peut demeurer ſans agir, elle s'inſinuë dans la Terre qui eſt le centre du Monde; mais ayant beſoin d'un corps pour ſe rendre ſenſible, elle prend un corps d'air qui eſt le même que nous reſpirons, & ſe renferme en luy pour ſervir d'aliment à la vie qui eſt en nous,
&

& en même temps pour nourrir & vivifier toute la Nature ; cette vapeur eſt attirée au travers de l'air par nôtre feu interne, lequel la tranſmuë & la convertit en ſa propre nature, mais toutefois aprés l'avoir fait paſſer par des milieux conuenables, comme nous le ferons voir plus amplement quelque jour en traitant de la veritable anatomie de l'homme. Cet air eſt attiré ſi promptement, & ſi naturellement qu'il eſt impoſſible de concevoir aucun tems, aucun lieu, aucun corps dans lequel ne ſe faſſe pas une telle attraction, ce qui prouve invinciblement qu'il n'y a point de vuide dans la Nature, comme l'atteſtent tous les Philoſophes & tous les Scholaſtiques ; & bien que quelques-uns tâchent de prouver le contraire par des experiences, ce ſont de mauvaiſes preuves fondées ſur de fauſſes ſuppoſitions, car ils ne prennent pas garde, que ce qu'ils appellent vuide n'eſt qu'une ſimple rarefaction qui n'em-

pêche point qu'il n'y ait de l'air, ou une ſubſtance ſemblable dans laquelle reſide l'eſprit dont nous parlons.

Nul corps au Monde ne pourroit avoir ny conſerver ſon être ſubſtantiel s'il n'étoit doüé de cet eſprit, lequel ſe ſpecifie & reveſt la nature de chaque corps, pour y exercer les fonctions determinées de Dieu, lequel a voulu que chaque choſe eût en ſoy ſon eſprit ſpecifique pour la conſervation de ſon être ſubſtantiel : Et comme cet eſprit qui reſide en chaque corps eſt de la nature du feu, ainſi que nous l'avons expliqué au traité de la Creation, il eſt ſans doute qu'il a ſans ceſſe beſoin d'un aliment qui luy ſoit propre, la nature du feu étant d'être nourri & alimenté continuellement pour remplacer ce qu'il diſſipe auſſi continuellement, à cauſe du mouvement perpetuel qui eſt en luy, auſſi bien que dans les corps celeſtes doüez de ce même eſprit.

Le mouvement de cet eſprit,

tel qu'il se fait dans les corps, est caché & ne se peut jamais apercevoir par les sens, à moins que l'Art ne conduise ce même esprit à une nouvelle generation par le ministere de la Nature ; à la verité nous voyons bien que les animaux attirent cette vapeur spirituelle qui est dans l'air, mais à l'égard des autres corps, dont la nature est plus grossiere & plus impure, il n'est pas si facile à cet esprit de s'y insinuer lors qu'il n'est revêtu que du corps de l'air ; il a donc besoin d'un corps plus solide, & qui ait plus d'affinité avec les corps terrestres ; c'est pourquoy cette pure vapeur des Elemens s'insinuë dans l'eau & se revest de son corps, & par ce moyen les vegetaux & les mineraux reçoivent bien plus facilement leur aliment, à cause de cette conformité à leur nature ; cet esprit donc n'est pas seulement renfermé dans l'air, mais aussi dans l'eau.

L'eau est dispersée par toute la

Terre, & devient quelquefois ſalée comme nous l'avons fait voir. Or il arrive qu'en certains lieux où l'air eſt renfermé, cet air par la ſimpathie, & la correſpondance qu'il a avec les corps celeſtes eſt émû de leur mouvement; ce mouvement de l'air excite la vapeur renfermée dans cette eau ſalée, & rarefie l'eau ; dans cette rarefaction il ſe fait une grande commotion, & dilatation des Elemens, & comme en même tems d'autres vapeurs ſulphureuſes qui ſont auſſi répanduës dans ces lieux là, à cauſe de la continuelle generation du Souphre qui s'y fait (comme nous l'avons encore fait voir cy-deſſus) viennent à s'élever, il arrive qu'elles ſe mêlent avec la vapeur aqueuſe & mercurielle, & circulent enſemble dans la matrice de cette eau ſalée, d'où ne pouvant plus ſortir elles ſe joignent au ſel de cette eau, & prennent la forme d'une Terre lucide qui eſt proprement le Vitriol de nature ; le Vitriol n'étant autre

chose qu'un sel dans lequel sont renfermez les esprits mercuriels & sulphureux, & n'y ayant rien dans toute la Nature qui contienne si abondamment & si visiblement le Souphre que le Vitriol, & tout ce qui est de la nature du Vitriol.

De ces eaux Vitrioliques, par une nouvelle commotion des Elemens causée par celle de l'air dont nous avons parlé, s'éleve une nouvelle vapeur qui n'est ny mercurielle ny sulphureuse, mais qui est de la nature des deux, & en s'élevant par son mouvement naturel, elle éleve aussi avec elle quelque portion de sel, mais la plus pure, la plus lucide, & la mieux purifiée par l'attouchement de cette vapeur ; en suite dequoy elle se renferme dans des lieux plus ou moins purs, plus secs ou plus humides, & là se joignant à la feculence de la Terre ou à quelqu'autre substance, il s'en engendre diverses sortes de mineraux, de la generation specifique

desquels nous traiterons Dieu aydant en quelque autre occasion. Mais à l'égard de la generation des metaux, nous disons que si cette double vapeur parvient à un lieu où la graisse du Souphre soit adherante, elles s'unissent ensemble, & font une certaine substance glutineuse qui ressemble à une masse informe, de laquelle par l'action du Souphre agissant sur l'humidité vaporeuse qui est abondante en ces lieux-là, se forme un metal pur ou impur selon la pureté ou l'impureté des lieux, car si ces vapeurs sont pures & les lieux aussi tres-pures, il s'engendrera un metal tres-pur à sçavoir l'Or, duquel le propre agent sera separé à la fin de la decoction, en sorte qu'il ne restera plus que la seule humidité mercurielle, mais coagulée ; & s'il arrive que la decoction ne s'acheve pas, & que le Souphre ne soit pas entierement separé, alors il s'engendrera divers metaux imparfaits qui le seront plus ou moins à pro-

portion de la pureté ou de l'impureté de la vapeur & du lieu, & tels metaux ſont dits imparfaits, parce qu'ils n'ont pas encore acquis une entiere perfection par la derniere forme.

A l'égard de l'Argent vif vulgaire, il s'engendre auſſi de cette même vapeur, lors que par la chaleur du lieu, ou la commotion des corps ſuperieurs, elle s'éleve avec les plus pures parties du ſel, mais ſeparée de ſon agent propre, dont l'eſprit s'eſt évaporé par un mouvement trop ſubit, comme il arrive à l'eſprit des autres metaux dans la fuſion; & cela fait qu'il ne reſte dans l'Argent vif que la partie materielle privée de ſon mâle, c'eſt à dire de ſon agent ou eſprit ſulphureux, & qu'ainſi il ne peut jamais être tranſmué en Or par la decoction de la Nature, à moins qu'il ne fût de nouveau impregné de cet agent, ce qui n'arrive jamais.

Par ce que nous avons dit il eſt

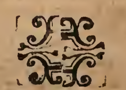
aisé de voir combien le Vitriol est éloigné, dans la generation des metaux, & quelle illusion se font ceux qui travaillent sur luy comme sur la veritable matiere de la Pierre, dans laquelle doit resider actuellement la veritable essence metallique.

On voit aussi que les metaux, tandis qu'ils sont dans leurs mines, ont avec eux leur propre agent, mais qu'ils en sont privez par la fusion, & ne retiennent que l'écorce & l'envelope de ce Souphre qui est proprement la scorie du metal, par où est encore condamnée l'erreur de ceux qui travaillent sur les metaux imparfaits, aprés qu'ils ont souffert la fusion.

Mais quelque miserable Chimiste inferera peut être de là, que les metaux imparfaits étans encore dans leurs mines, pourroient donc bien être le sujet sur lequel l'Art doit travailler; quand on luy accorderoit la consequence,

toûjours ſeroit-ce mal à propos qu'il entreprendroit de travailler ſur eux, puis que nous avons fait voir que les vapeurs mercurielles dont ces metaux imparfaits ont été formez, où les lieux de leur naiſſance étoient impurs & contaminez; comment donc pourroient-ils donner cette pureté qu'on demande pour l'Elixir; il n'appartient qu'à la ſeule nature de les purifier, ou à ce bienheureux Souphre aurifique, c'eſt à dire à la Pierre parfaite & achevée, laquelle en cet état eſt un vray feu ётheré tres-penetrant qui dans un inſtant donne la pureté aux metaux, en ſeparant d'eux leurs excremens, & y introduiſant la fixité & la pureté, parce qu'il eſt luy-même tres-fixe & tres-pur; & ſi l'artiſte pretendoit ſeparer luy-même ces impuretez, il arriveroit qu'en y travaillant, cet eſprit ou cet agent ſi neceſſaire à l'œuvre s'enfuiroit de ſes mains; c'eſt donc

l'ouvrage de la Nature, & non pas de l'Art ; mais ce que l'Art peut faire, c'eſt de prendre un autre ſujet déja preparé par la Nature, duquel nous traitterons dans un Chapitre exprez, le plus clairement qu'il nous ſera poſſible, pour le ſoulagement des pauvres Etudians, & pour la gloire du tres-Haut.



III.

Altro Mercurio, altro Oro Hermete addita :
Mercurio humido, e caldo,
Al foco ogni hor più ſaldo.
Oro, ch' è tutto foco, e tutto vita.
Differenza infinita
Non ſia chor' manifeſti
Da quei del Volgo queſti ?
Quei, corpi morti ſon, di ſpirto privi,
Queſti Spirti corporei, e ſempre vivi.

CHAPITRE III.

ON n'entend parler chez les Philoſophes que d'Or vif, d'Or Philoſophique ; mais bien loin de vouloir nous expliquer ce que c'eſt, il ſemble qu'ils prennent à tâche de le voîler, & de l'enveloper ſous des ombres ; cependant comme c'eſt en cela principalement que conſiſte le veri-

table fondement de la doctrine ; & même de la pratique, j'ay cru ne pouvoir mieux faire que d'en dire presentement quelque chose.

Ce n'est pas sans raison que les Philosophes luy ont donné le nom d'Or, car il est réellement Or en essence, & en substance, mais bien plus parfait & plus achevé que celuy du vulgaire : c'est un Or qui est tout Souphre, ou plutôt, c'est le vray Souphre de l'Or ; un Or qui est tout feu, ou plutôt le vray feu de l'Or qui ne s'engendre que dans les cavernes & dans les mines Philosophiques ; un Or qui ne peut être alteré ny surmonté par aucun Element puis qu'il est luy-même le maître des Elemens ; un Or tres-fixe en qui seul consiste la fixité ; un Or tres-pur, car il est la pureté même ; un Or tout puissant, car sans luy tout languit ; Or balzamique, c'est luy qui preserve tous les corps de pourriture ; Or animal, c'est l'ame des Ele-

mens, & de toute la Nature inferieure; Or vegetable, c'est le principe de toute vegetation; Or mineral, car il est sulphureux, mercuriel, & salix; Or étheré, car il est de la propre nature des Cieux, & c'est un vray Ciel terrestre voilé par un autre Ciel; enfin c'est un Or solaire, car c'est le fils legitime du Soleil, & le vray Soleil de la Nature; c'est luy dont la vigueur fortifie les Elemens, dont la chaleur anime les esprits & dont le mouvement meut toute la Nature; de son influence naissent toutes les vertus des choses, car il est l'influence de la Lumiere, une portion des Cieux, le Soleil inferieur & la Lumiere de la Nature, sans laquelle la science même est aveugle; sans sa chaleur la raison est imbecille; sans ses rayons l'imagination est morte; sans ses influences l'esprit est sterile, & sans sa Lumiere l'entendemeut demeure dans de perpetuelles Tenebres. C'est donc tres-à-propos que les

Philoſophes luy ont donné le nom d'Or vif, puis qu'il eſt luy-méme, comme j'ay dit, la vie de l'Or, & de ſa propre ſubſtance; car l'Or n'eſt qu'une ſubſtance mercurielle tres-pure ſeparée de ſes excremens, & de ſon propre agent externe, dans laquelle le Souphre interne, ou autrement le feu intrinſeque a introduit ſes qualitez, par leſquelles les autres qualitez élementaires ont été changées, & ſont demeurées ſoûmiſes à la domination de celles-cy; ce qui fait que l'Or eſt inalterable, car toutes les qualitez des Elemens ſont en luy dans un tel équilibre qu'il n'y a plus de lieu au mouvement, en ſorte que le volatil étant ſurmonté par la nature du fixe, & le fixe également mêlé avec le volatil, il en reſulte une certaine homogeneïté qui fait ſa perfection & la pureté du composé.

L'Or vif des Philoſophes n'eſt encore autre choſe que le pur feu du Mercure, c'eſt à dire la plus

digeste & la plus accomplie portion de la tres-noble vapeur des Elemens ; c'est l'humide radical de la Nature plein de son chaud inné, c'est une lumiere revêtuë d'un corps étheré parfaitement pur, comme nous l'avons expliqué au Chapitre de la creation, où nous avons fait voir que la Lumiere ne pouvant resider dans cette region inferieure, le Createur l'avoit renfermée dans le feu & l'avoit revétuë de son corps ; or ce feu est un pur esprit qui fait sa demeure dans le centre des Elemens, & sert de vehicule à la Lumiere ; nôtre esprit donc est joint à l'humide radical des choses, & reside particulierement dans le chaud inné ; ce qui fait qu'à bon droit les Sages ont dit de leur Or vif, que c'étoit la tres-pure vapeur des Elemens sur laquelle l'esprit igné avoit commencé d'agir, & y avoit imprimé la fixité, la faisant passer en nature de Souphre, d'où elle a pris le nom de Souphre des Philoso-

phes, à cause de la qualité ignée qui domine en elle ; elle ne laisse pas aussi d'être appellée tres-souvent du nom de Mercure, parce que toute son essence dépend de la substance mercurielle.

C'est ce Souphre qui agit en tout composé, & qui ayant en soy la nature de la Lumiere celeste, veut à son exemple, continuellement separer la Lumiere des Tenebres, c'est à dire le pur de l'impur ; c'est là le veritable agent interne, qui agit sur sa propre matiere mercurielle, ou humide radical dans lequel il se trouve renfermé. C'est la forme informant toutes choses ; & dans l'ordre de la generation, c'est de son action & de l'alteration qu'il cause, que naissent toutes les diverses couleurs, selon les divers degrez de la digestion ; mais sa couleur propre & naturelle est le rouge parfait, auquel se termine toute son action, & où se manifeste son entiere domination sur le sujet alteré. C'est le chaud inné

lequel

lequel se repaît continuellement de son propre humide radical, & comme celuy-cy fournit sans cesse la matiere, l'autre agit aussi perpetuellement. C'est enfin le veritable artisan de la Nature par qui se manifestent les vertus simpathiques, & par qui se font toutes les attractions ; d'où il nous est aisé de comprendre la Nature de la foudre qui n'est autre chose qu'une exhalaison tres-seche de la Terre, laquelle étant répanduë dans les airs ne démande qu'à s'élever, & dans cette élevation venant à se purifier & à se dépoüiller des feces & des excremens ausquels elle est jointe, elle commence à sentir peu à peu ses forces simpathiques. Cette exhalaison contient en soy cette vapeur des Elemens que nous avons dit étre répanduë par toute la Nature, mais revêtuë d'un corps, parce qu'elle a déja acquis quelque fixité au moyen de la siccité terrestre ; & comme dans cette nouvelle élevation elle se trouve

jointe à une autre vapeur plus volatile qui exhale inceſſamment de la Terre, elle eſt contrainte de s'élever avec elle juſqu'au plus haut de l'air, où ſe trouvant plus pure & plus dégagée de ſes excremens ; comme j'ay dit, elle prend une nature ignée, & continuant à s'élever toûjours davantage à cauſe de la vapeur volatile à laquelle elle eſt unie, elle s'échauffe enfin & s'altere par le mouvement des Etoilles, & des corps celeſtes ; en ſorte qu'ayant attiré à ſoy les plus ſubtiles parties terreſtres de l'exhalaiſon, & tout ſon humide radical étant conſumé, elle eſt dans un inſtant tranſmuée en un Souphre terreſtre lequel étant de nature fixe n'eſt plus porté en haut, comme il arrive aux Souphres volatils, mais tombe en terre avec tant d'impetuoſité qu'il n'y a point d'obſtacle aſſez fort pour luy reſiſter La méme choſe arrive au Souphre des Philoſophes, lors qu'il eſt projetté ſur de l'Argent

vif, car par ſon feu, il change en ſa nature tout l'humide radical qui eſt tres-abondant dans l'Argent vif, aprés en avoir ſeparé & rejetté les excremens; & cet Argent vif devient luy-méme Souphre & medecine dans toutes les parties, pourvû que l'humidité ſe trouve inferieure à la vertu & ſiccité du Souphre; car ſi la projection ſe fait ſur une trop grande quantité d'Argent vif, en ſorte qu'elle abſorbe & ſurmonte la vertu du Souphre, alors il n'eſt changé & fixé qu'en Or, dans lequel il ſe fait un temperament entre l'humide radical & le chaud inné. Au reſte la foudre étant portée au travers de l'air par ſa propre vertu, eſt attirée en Terre par un autre Souphre qui ſe trouve fixe en elle, parce que le fixe s'éjoüit de la Nature fixe, & va avec precipitation l'embraſſer, & ſe joindre à luy; aprés quoy la foudre étant tombée en Terre, ſon mouvement ceſſe, & ſe trouvant dans un lieu qui luy eſt propre;

& où par la presence de l'attirant, il se fait plutôt une retention qu'une attraction, elle demeure en repos, se reffroidit & se concentre dans son propre corps, aprés avoir deposé sa ferocité, & reprimé sa violence ; à l'égard de ses effets prodigieux il ne s'en faut point étonner, car comme c'est le feu tres-fixe de la Nature, il détruit en un clein d'eil tout ce qu'il touche & en consume tout l'humide radical, à peu prés comme une grande flamme en devore une moindre, & qu'une grande Lumiere en absorbe une mediocre.

Il arrive aussi quelquefois que la foudre acquiert dans ces exhalaisons, une certaine nature specifique, suivant laquelle elle determine son action, en sorte qu'elle détruira une chose, & ne fera aucun dommage à un autre ; ce qui provient de ce qu'elle attire à soy, & absorbe seulement ce qui est de sa nature, laissant ce qui luy est étranger : & quoyque

chaque corps ait en soy cet humide radical des Elemens, qu'il soit d'une seule & même nature par tout, & qu'il n'y en ait point de deux sortes, toutefois parce qu'il se trouvera dans quelque corps des esprits specifiques opposez à ceux de la foudre, & qu'il sera outre cela environné de divers excremens, alors la foudre sentant une nature contraire à la sienne, se portera ailleurs, & s'attachera à un autre sujet. A l'égard de ces esprits specifiques nous en traiterons plus amplement dans nôtre seconde partie, il suffit pour le present d'avoir fait connoître d'où proviennent les vertus simpathiques & la force des attractions.

L'effet du Souphre, ou chaud inné des Elemens duquel nous traitons dans ce present Chapitre, se découvre encore mieux dans la poudre à canon, car elle abonde extremement en vapeur aërienne mercurielle, à cause de la nature du Souphre & du Salpêtre qui y sont renfermez; mais parce que son

humide eſt cru & plus volatil que fixe par ſa nature aërienne, quoy que cet humide ait pourtant en ſoy ſon chaud inné ou feu interne, il arrive que lors qu'elle eſt embraſée, elle demonſtre entierement ſa nature volatile, & remonte en haut vers ſa patrie, à cauſe de la conformité qu'elle a avec les choſes ſuperieures, enlevant avec ſoy des portions d'exhalaiſon terreſtre & ignée; mais elle ne fait que vaguer au milieu des airs, ſans qu'il y ait en elle aucun ſentiment d'attraction, ny aucun mouvement qui la porte plus loin, & dans cet état indifferent elle ſert ſeulement à la Nature pour de nouveaux uſages; mais ſi la nature fixe étoit en elle, alors elle chercheroit le centre de la Terre, & s'y precipiteroit, comme on voit qu'il arrive à la foudre, ou à la poudre fulminante de l'Or, dont les experts ſçavent bien extraire le Souphre fixe (ſuivant ce qu'enſeignent fidelement pluſieurs Auteurs) lequel aprés qu'il a été

mélé avec des choses inflammables, & volatiles, à la façon de la poudre à canon, devient luy-même inflammable, mais étant enflamé, il ne s'envole pas dans les airs, au contraire devenu plus libre & degagé de ses excremens il se precipite vers la Terre à l'exemple de la foudre, & malgré tous les obstacles il se cache en elle, à cause que le Souphre de l'Or, étant devenu fixe par la Nature, est puissamment attiré par le feu fixe qui est renfermé dans la Terre, & ainsi par son propre mouvement il est entraîné vers le lieu de sa Sphere. Puis qu'on discerne donc si visiblement de semblables attractions; pourquoy ne voudra-t'on pas, que ce qu'on appelle vertus occultes, & simpathiques viennent de la même cause, quoyque cela ne soit pas tout à fait sensible aux ignorans. O combien y a t'il de choses dans le cours ordinaire de la Nature qu'on attribuë fort mal à propos à ces vertus occultes; mais il n'appar-

tient pas à de malheureux Philosophâtres de connoître la nature des choses, cet avantage est reservé aux seuls vrays Philosophes; que ceux donc qui s'arrestent ainsi aux causes occultes, s'en tiennent aux vaines subtilitez de l'école; quoy qu'il fût beaucoup mieux pour eux de passer pour Chimistes, & que cela leur servît au moins à la connoissance de quelque veritez, que d'aboyer comme ils font contre la Lune, faisant voir qu'ils ne sont au fonds que des bêtes; mais que chacun se berce à son gré de ses propres chimeres, j'y consens de bon cœur.

Nôtre Souphre est à bon droit appellé Or vif, puis qu'il est en effet le mouvement & la vie de toutes choses, & nôtre Poëte en a tres-doctement décrit la nature, en disant qu'il est chaud, & humide, tres-fixe au feu, & pourtant de nature spirituelle, ce qui fait que c'est veritablement un esprit corporifié. Il n'est donc pas surpreant que les Philosophes le

cachent

cachent aux ignorans, & ne le découvrent que ſous le nom d'Or vif; parce qu'en luy conſiſte tout le ſecret, & toute la ſcience; mais examinons un peu en quel lieu, & en quel corps principalement on le peut trouver, afin d'en expliquer fidellement toute la theorie.

Le Souphre dont il s'agit eſt renfermé en tout corps, & nul corps ne peut ſubſiſter ſans luy, comme il eſt aiſé de l'inferer de ſa nature, il eſt dans les vallées, il eſt dans les montagnes, il eſt au profond de la Terre, dans le Ciel, dans l'air, en toy, en moy, en tout lieu enfin, & en tout corps, en ſorte qu'on peut fort bien dire que l'Or vif des Philoſophes ſe trouve par tout; mais proprement on le doit trouver dans ſa maiſon, & c'eſt là qu'il faut le prendre, autrement ce ſera en vain qu'on le cherchera ailleurs. Or la maiſon de l'Or eſt le Mercure, comme l'enſeignent tous les Philoſophes, c'eſt donc dans la maiſon du

Mercure qu'il le faut chercher, mais il ne faut pas entendre icy le Mercure vulgaire, car quoy qu'il s'y trouve aussi, & que son corps le renferme, toutefois ce n'est qu'imparfaitement & en puissance seulement, comme nous avons déja dit. Aprens donc à connoître le Mercure, & sache que là où il reside principalement & plus abondamment, c'est là que se trouve le Souphre ; sache de plus que c'est un vray feu, & que le feu vit de l'air ; où donc l'air abonde davantage c'est là qu'il se nourrit, qu'il croît, & qu'il se trouve facilement ; mais prens garde à le bien discerner, dans les lieux, où quoy qu'emprisonné, il ne laisse pas d'exercer quelque sorte d'Empire, & non pas en ceux où il est absolument soûmis aux autres & soüillé par des excremens ; car le feu de la Nature tend toûjours à dominer sur les autres Elemens s'il n'en est empêché par l'abondance d'eau qui luy est contraire, ou qu'il ne soit suffoqué sous les

excremens, de là vient qu'il est écrit, ne mange pas du fils dont la mere abonde en menstruë.

Les Philosophes ont donc cherché leur Pierre dans les mineraux, dans la pensée d'y trouver une nature fixe, & une permanence propre à conserver la vie dans son être, parce que les mineraux sont d'une nature plus fixe à cause de la grossiereté des Elemens qui les composent, & l'abondance d'eau & de terre qui est en eux, ce qui fait que leur humide radical approchant davantage de la fixité, se convertit plus aisément en Souphre fixe. Outre cela les mineraux & sur tout les metaux s'engendrent aux entrailles de la Terre où l'humide des Elemens que les influences ont porté au centre se conserve en plus grande abondance, d'où vient que les principes dont les metaux sont composez, sont fort remplis de cet esprit étheré, & outre cela encore à force de circuler en vapeur, & de se sublimer, ils se purifient davan-

tage, au lieu que dans les autres composéz on ne ſçauroit trouver cette naturelle & parfaite ſublimation, à cauſe de la poroſité des vaſes, la debilité des matrices qui feroit que tout ce qui ſe ſublimeroit s'envoleroit, ou ſi la ſubſtance étoit plus corporelle, il ſe feroit une alteration & une corruption tendante à generation avec quelque déperdition d'eſprits, qui particulierement dans la generation d'un enfant, penetrant la matrice cauſeroient divers ſimptomes ou à la tête ou à quelqu'autre partie du corps; les Elemens donc ne s'élevant pas en vapeur, ny ne ſe rarefiant pas, il ne ſe fait aucune circulation, & par conſequent point de purification; par où il eſt aiſé de voir de quelle excellence doit être la Pierre Phiſique, qui par le moyen d'une ſeconde ſublimation qui ſe fait dans le vaiſſeau Philoſophique, acquiert une bien plus grande perfection, & une pureté, ſi je l'oze dire, toute celeſte; ce qui fait qu'à bon

droit les Philoſophes l'ont appellé leur Ciel.

IV.

O gran Mercurio noſtro, in te s'aduna
Argento e Oro eſtratto
Da la potenza in atto,
Mercurio tutto Sol, Sol tutto Luna,
Trina ſoſtanza in una,
Vna, che in tre ſi ſpande:
O meraviglia grande?
Mercurio Solfo, e Sal, voi m'apprendete
Che in tre ſoſtanze voi ſol una ſiete.

CHAPITRE IV.

NOus avons déja diſcouru briévement du Mercure des Philoſophes ; mais afin de le donner mieux à connoître, il faut ſçavoir que c'eſt par les ſeuls Philoſophes que ce Mercure eſt tiré de puiſſance en acte, la Nature n'étant pas capable d'elle-méme d'a-

chever cette production ; parce qu'aprés une premiere sublimation elle s'arreste, & sa matiere étant ainsi disposée, elle y introduit la forme faisant de l'Or ou quelqu'autre metal, selon le plus ou le moins de decoction ; & aussi selon que les lieux sont purs ou impurs. Les Philosophes ont pris soin de cacher ce Mercure sous des voiles, & de l'enveloper de paraboles ; n'en ayant jamais parlé que par énigme, & sur tout sous le nom d'amalgame d'Or, & d'Argent vif vulgaires, donnant au Souphre le nom d'Or, & au Mercure celuy d'Argent vif, & cela pour mieux tromper les ignorans. Tous leurs mots sont équivoques, & c'est là leur façon de parler ; tellement que ce seroit une pure bêtise de vouloir travailler suivant le son de leur paroles. Si cet amalgame ne se faisoit qu'avec l'Or & l'Argent vif vulgaires, ô que de gens deviendroient possesseurs de la Pierre Philosophale, tout le monde se-

roit Philoſophe, & la ſcience ſeroit aiſée à acquerir par cette ſeule operation ; mais qu'eſt-ce au fonds qu'on peut recueillir d'un pareil amalgame quoyque fait avec beaucoup de ſoin, rien ſans doute ; & il n'y a qu'un eſprit ſubtil & penetrant qui puiſſe bien comprendre le Mercure & le Souphre des Philoſophes, auſſi bien que leur union ; que les Chimiſtes ceſſent donc de s'arreſter au ſon des mots, & qu'ils ſachent que de travailler ſuivant leur ſens apparent, eſt une pure folie, & une diſſipation de biens, ce qu'ils reconnoitront enfin à leurs dépens.

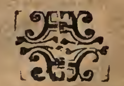
Aprés que par la ſublimation l'Art a purifié le Mercure, ou la vapeur des Elemens, à quoy eſt requiſe une induſtrie merveilleuſe, alors il faut l'unir à l'Or vif, c'eſt à dire y introduire le Souphre, afin qu'ils ne faſſent enſemble qu'une ſeule ſubſtance, & un ſeul Souphre, c'eſt cette union que l'Artiſte doit parfaite-

ment connoître ; & les points ou milieux par lesquels il y peut parvenir, sans quoy il sera frustré de son attente. Il a besoin pour cet effet de sçavoir plusieurs choses, mais sur tout si le Mercure & le Souphre sont bien purifiez, ce qui n'est pas aisé, à moins de connoître bien le principal agent de cet œuvre, le vaisseau qui y est propre, & plusieurs autres choses enseignées par les Philosophes au sujet de la sublimation. Quand donc ils seront bien purifiez, il faudra les unir parfaitement & les amalgamer ensemble, afin que par l'addition de ce Souphre l'ouvrage soit abregé, & la teinture augmentée. C'est icy où nous devons imiter le silence des Philosophes, de peur que la science ne soit profanée ; car il est écrit de laisser ceux qui errent, dans leur erreur, & que ce n'est que par la permission de Dieu qu'on parvient à la connoissance de cet œuvre, lequel consiste à sçavoir conjoindre le Soleil & la

Lune dans un ſeul corps. Mais afin auſſi qu'on ne nous accuſe pas d'envie, ſi nous n'en diſons pas davantage, nous proteſtons que ſi à la verité nous nous ſommes reſervez quelque choſe, il n'y a au moins aucun menſonge dans tout ce que nous avons dit ; que nous n'avons enſeigné aucune operation Sophiſtique ; que nous n'avons point propoſé diverſes matieres, & qu'enfin nous avons fait voir clairement qu'il n'y a qu'une ſeule verité, quoyque par un juſte jugement de Dieu, elle ſoit voilée pour quelques-uns.

Nous ajoûtons encore que ce Mercure eſt tres-ſouvent appellé par les Philoſophes leur cahos, parce qu'en luy eſt renfermé tout ce qui eſt neceſſaire à l'Art ; par la même raiſon encore ils l'ont nommé leur corps, le ſujet de l'Art, la Lune pleine, l'argent vif animé, & d'une infinité d'autres noms. Et parce que les trois principes y ſont également balancez par l'operation de la Nature,

les Philoſophes à cauſe de cette parfaite union des principes, l'ont quelquefois appellé Vitriol, en effet le mariage du Soleil & de la Lune s'y fait voir à l'œil, on y voit le Roy dans ſon bain, Joſeph dans ſa priſon, & l'on y contemple le Soleil dans ſa Sphere; mais l'explication de tous ces noms demanderoit un gros volume, ainſi nous la remettrons à une autre fois.



V.

Mà doue è mai questo Mercurio aurato,
Che sciolto in Solfo, e sale,
Humido radicale
De' i mettalli divien, seme animato?
Ah ch'egli è imprigionato
In carcere si dura,
Che persin la Natura
Ritrar nol può da la prigione alpestra,
Se non apre le vie l'Arte Maëstra.

CHAPITRE V.

LE Souphre des Philosophes est comme nous avons dit enclos dans l'intime de l'humide radical, mais emprisonné sous une si dure écorce qu'il ne peut s'elever dans les airs qu'avec une extreme industrie de l'Art; car la Nature n'a pas dans les mines un menstruë convenable capable de dissoudre & délivrer ce Souphre,

faute de mouvement local, & ſelon que la vapeur s'éleve, ou qu'elle demeure renfermée, tout ce qui eſt de la premiere compoſition demeure auſſi ou s'envole; mais ſi derechef elle pouvoit diſſoudre, putrefier & purifier le corps metallique, ſans doute elle nous donneroit elle-même la Pierre Phiſique, c'eſt à dire un Souphre exalté & multiplié en vertu. Tout fruit, ou tout grain qui n'eſt pas derechef mis dans une terre convenable pour y pourrir, ne multipliera jamais, mais demeurera tel qu'il eſt. Or l'Art qui connoit le bon grain, prend ce grain, & le jette dans ſa terre aprés l'avoir bien fumée & preparée, & là il ſe pourrit, ſe diſſout, & ſe ſubtilie tellement, que ſa vertu prolifique s'étend & ſe multiplie preſque à l'infini; & au lieu que d'abord cette vertu étoit renfermée & comme aſſoupie dans un ſeul grain, elle acquiert dans cette regeneration tant de force & d'étenduë qu'elle eſt contrain-

te d'abandonner sa premiere demeure, pour se loger dans plusieurs autres grains. Que les Disciples de l'Art considerent donc attentivement comment par le seul acte de la putrefaction & de la dissolution, ce Souphre interne acquiert une si grande vertu renfermée dans le premier grain qui est si simple d'abord, & à laquelle on n'en ajoûte point de plus grande, est tellement fortifiée & purifiée par elle-même, qu'elle passe aisément de la puissance à l'acte en multipliant son humide radical par l'humide radical des Elemens auquel elle se joint ; car c'est en cela que consiste la vertu specifique, & point du tout en autre chose ; tout de même si l'on sçait prendre le grain Phisique, & qu'on le jette dans sa terre bien fumée, bien purgée de ses Souphres impurs, & amenée à une parfaite pureté, il est sans doute qu'il pourrira, que le pur se separera de l'impur dans une veritable dissolution, & qu'enfin il pas-

ſera à une nouvelle generation beaucoup plus noble.

Si tu ſçais trouver cette terre, mon cher Lecteur, il te reſte peu de chemin à faire pour atteindre à la perfection de l'œuvre. Au reſte ce n'eſt point une terre commune, mais une terre Vierge ; ce n'eſt pas non plus celle que les fols cherchent dans la terre ſur laquelle nous marchons, où il n'y a nul germe & nulle ſemence, mais c'eſt celle qui s'éleve ſouvent au deſſus de nos têtes & ſur laquelle le Soleil terreſtre n'a point encore imprimé ſes actions. Cette terre eſt infectée de vapeurs peſtilentielles, & de venins mortiferes, deſquels il faut la purger avec beaucoup de ſoin & d'artifice, & l'aiguiſer par ſon menſtruë cru, afin qu'elle acquiere plus de vertu pour diſſoudre. Au reſte il ne faut pas entendre icy cette terre des Sages où les vertus des Cieux ſe trouvent ramaſſées, & dans laquelle le Soleil & la Lune ſont enſevelis, car une pareille terre ne s'acquiert

que par une veritable & complette calcination Phiſique ; mais celle dont il s'agit icy eſt une terre qui appete les embraſſemens du mâle, c'eſt à dire la ſemence Solaire, en un mot elle eſt deſignée chez les Philoſophes par le nom de Mercure ; mais prens garde, cher Lecteur, de ne pas confondre ce nom de Mercure, & prens pour ton maître & ton guide le Chapitre cinquiéme, afin que par ſon moyen tu te débarraſſes de ces filets, car cet Art eſt un Art myſterieux qui ne ſe peut apprendre, qu'aprés avoir bien connu ſes veritables principes, attaches-toy donc à les connoître, & tu parviendras à la fin que tu deſires.



VI.

L'arte dunque, che fa? Ministra accorta
Di Natura operosa
Con fiamma vaporosa,
Purga il sentiero, e a la prigion ne porta,
Che non con altra scorta,
Non con mezzo migliore
D'un continuo calore,
Si soccorre à natura, ond'ella poi
Scioglie al nostro Mercurio i ceppi suoi.

CHAPITRE VI.

LA Nature a toûjours accoûtumé de se servir de chaleur pour la generation des choses, & cette chaleur est manifeste & sensible dans les animaux ; à l'égard des vegetaux elle est à la verité insensible, mais elle ne laisse pas d'être comprehensible suivant que le Soleil s'avance ou se recule, ce qu'on appelle les saisons ; quoy qu'il

qu'il ne faille pas croire que la chaleur du Soleil ſoit une cauſe efficiente, mais ſeulement une cauſe occaſionnelle ; le feu externe de la Nature étant excité par le mouvement du Soleil & des autres Spheres. Mais pour ce qui eſt des mineraux, la chaleur n'y eſt jamais perceptible, ſi ce n'eſt par accident lorſque les Souphres s'enflamment, & une telle chaleur ne contribuë point à la generation, au contraire elle brûle & détruit ce qui eſt déja engendré dans les lieux voiſins, ainſi il faut chercher pour eux une autre chaleur, & l'on trouvera qu'elle ne doit pas s'appercevoir par les ſens, parce que ſi cela étoit, l'ouvrage de la Nature ſeroit trop promt, mais elle doit être telle qu'on s'apperçoive plutôt du froid, comme il arrive dans les mines où regne un froid perpetuel, malgré lequel (ce qui eſt admirable) la Nature conſerve toûjours la cauſe de la generation ; c'eſt à dire une chaleur qui ne repugne

point au froid, & qui étant de la nature des Etres ſuperieurs eſt plutôt intelligible que ſenſible; mais ce n'eſt pas merveille que nos ſens étant renfermez dans un corps groſſier, ne puiſſent diſcerner ce qui eſt d'une ſubſtance ſpirituelle: nous concevons bien par exemple dans les choſes artificielles que l'aiguille d'une montre ſe meut ſans ceſſe, & nous jugeons de ſon mouvement par les effets qu'il produit; cependant il n'y a perſonne qui ait le ſens aſſez ſubtil pour apercevoir ce mouvement, quelque application qu'il ait à l'obſerver; on peut donc aiſement conclure par un argument tiré du petit au grand, que le mouvement de la Nature beaucoup plus ſubtil que celuy de l'Art doit être imperceptible à nos ſens. Enfin c'eſt une chaleur de la nature des eſprits qui eſt d'être toûjours en mouvement; & comme le mouvement eſt la cauſe de la chaleur, elle a une faculté innée d'échauffer. On en peut trouver quelque idée dans

les eaux fortes, & dans de semblables esprits qui ne brûlent pas moins en Hyver, que le feu fait en tout temps, & qui font de tels effets qu'on les croiroit capables de détruire toute la Nature, & la reduire à rien ; toutefois l'humide radical des Elemens ne craint point leur voracité, car en luy comme nous avons dit, reside un feu d'une nature beaucoup plus noble qui méprise cet autre feu. De là vient que l'Or qui abonde en cet humide radical, n'est point détruit par de telles eaux, & quoy qu'il paroisse quelquefois dissout par elles & reduit en nature d'eau, ce n'est qu'une illusion des sens, puis qu'il sort de ces mêmes eaux aussi beau qu'auparavant, en conservant son même poids ; ce qui n'arrive pas aux autres corps, parce que leur humide n'est pas si terminé ni si digeré par le feu intrinseque de la Nature, lequel se trouve suffoqué en eux par l'humidité trop cruë, ce qui le rend languissant, & susceptible d'alte-

ration par le feu de ses eaux fortes, en sorte qu'il s'envole aisement, & que le composé est reduit à rien, ne restant plus qu'une cendre corrodée; à l'égard de cés esprits corrosifs ils sont appellez feux contre nature parce qu'ils détruisent la nature. Que les ignorans aprennent donc de là combien ils errent, quand ils prennent de pareilles eaux pour dissoudre les metaux, ou d'autres matieres semblables, au lieu de se servir du même feu dont se sert la Nature, lequel il faut seulement sçavoir bien aiguiser, afin de le rendre plus actif, & plus convenable à la nature du composé. Au reste la construction de ce feu est tres-ingenieuse, & en cela consiste presque tout le secret Phisique, les Philosophes n'en ayant rien dit ou tres-peu de chose; pour nous nous en parlerons cy-aprés, nous contentant pour le present d'avertir les Chimistes de se donner bien de garde de construire leur feu avec les eaux fortes &

vulgaires, car ce n'eſt pas avec un tel feu qu'il faut ſecourir la Nature, mais avec un feu doux, naturel & adminiſtré à propos.

VII.

Si, sì queſto Mercurio animi indotti
Sol cercar voi dovete,
Che in lui ſolo potete
Trovar ciò che deſian gl' Ingegni dotti.
In lui già ſon ridotti
In proſſima potenza
E Luna, e Sol, che ſenza
Oro, e Argento del Volgo, uniti inſieme
Son de l'Argento, e l'oro il vero ſeme

CHAPITRE VII.

IL eſt dit dans le Dialogue de la Nature, & ailleurs, qu'on juge aiſément du principe qui fait agir, par la fin qu'on ſe propoſe. Mais à l'égard des Chimiſtes il n'eſt

pas difficile de voir que le but auquel ils aſpirent eſt de faire de l'Or, & qu'ils ne ſont portez à l'acquiſition de cet Art que par ce ſeul motif. La tirannie que l'Or exerce ſur les cœurs, s'eſt tellement emparée du monde, qu'il n'y a aucun Païs, aucune Ville, aucun endroit où l'Or ne manifeſte ſon pouvoir ; il n'y a point de Sçavant, point de Païſan, point d'enfant même qui ne ſoit réjoüy par ſon éclat, & ne ſoit attiré par ſa beauté ; & cela parce qu'il eſt de la nature humaine de deſirer le bien, & de rechercher ce qu'il y a de plus parfait. Or il n'y a rien ſous le Soleil de plus parfait que ce fils du Soleil, dans lequel eſt gravé le veritable caractere du pere ; ce n'eſt point un enfant adulterin, mais ſon fils legitime, & ſa veritable race revêtuë de toute ſa ſplendeur, qui a reuni en ſoy toutes ſes vertus, & qui les départ enſuite liberalement aux autres. Rien n'eſt ſi beau dans le Ciel que le Soleil, rien de ſi

parfait sur la Terre que l'Or ; aussi toute la troupe Chimique n'aspire qu'à sa possession ; d'où il arrive que telle qu'est leur fin ; tel est leur travail ; c'est à dire que leur intention étant d'avoir de l'Or, le fondement de leur travail est l'Or ; mais ils ne sçavent pas que pour la multiplication des choses, on ne demande pas le fruit ny le corps, mais le sperme & la semence du corps avec laquelle il se puisse multiplier. Mais il est temps d'expliquer en peu de mots ce que c'est que ce sperme ou cette semence.

Nous avons déja dit cy-devant en plusieurs endroits, que le veritable sujet de la Nature, ou substance des corps étoit l'humide radical, & nous avons si bien fait voir la Nature de cet humide radical, qu'il ne reste plus à sçavoir que l'ordre de sa specification, & la maniere de sa multiplication. Pour y parvenir, il faut regarder comme une chose constante que le feu de la Nature,

ou autrement le Souphre de natu-re reside dans cet humide radical, & qu'il est le grand artisan de la Nature auquel elle obeït absolument, car ce qu'il veut, la Nature le veut aussi. Or ce feu ainsi renfermé dans les corps ne desire que de s'étendre en vertu, & en quantité; c'est pourquoy il convertit sans cesse en soy l'humide radical, & se multiplie en le consumant; mais cela se fait imperceptiblement, & à mesure, autrement la nature du corps se détruiroit si on ne luy fournissoit pas toûjours un nouvel humide pour remplacer l'humide consumé. Ce feu est le chaud inné toûjours plein de vie & de chaleur; mais il est gouverné par des esprits specifiques lesquels sont de la nature de la Lumiere surceleste, & ont reçu cette specification dans le point de la creation par la vertu ineffable de Dieu, & selon son bon plaisir, auquel la Nature ne fait qu'obeïr, en suivant sans relâche ses Loix éternelles. Ces esprits specifiques

cifiques demeurent constamment dans les corps jusqu'à ce qu'ils soient entierement consumez, & reduits à rien; c'est à dire tant que l'humide radical subsiste en tout ou en partie, mais luy une fois détruit la vertu specifique est aussi détruite. Ce chaud inné enrichi de son esprit specifique reside, comme nous avons dit, dans le domaine royal de l'humide radical, comme le Soleil dans sa propre Sphere; la nature du corps luy obeït, & l'humide radical luy fournit sans cesse sa matiere & son aliment, lequel est aussi sans cesse devoré par ce feu, & converti dans sa propre nature; mais cette coction est plus ou moins forte, & la Nature opere plus ou moins facilement selon le plus ou le moins d'excremens qu'elle rencontre. Cet humide est dispersé par tout le corps, & se conserve dans le centre de la moindre particule d'iceluy, & lors qu'il abonde en humidité c'est le sperme du corps, mais si cette humidité est termi-

cremens qu'il ne sçauroit aider au chaud inné, en sorte qu'il demeure tout languissant & sans action, quoyque le propre de sa nature soit d'agir ; & alors ne pouvant attirer à soy qu'une tres-petite portion de l'humide radical, & encore avec beaucoup de peine & de temps, il arrive enfin par l'émotion naturelle & l'intemperie des Elemens, qu'il se détruit entierement, & retourne vers sa Patrie ; d'où il revient dans de nouveaux corps ; ainsi la corruption de l'un est la generation de l'autre par une continuelle vicissitude des choses.

Dans le regne animal, le chaud inné attire des alimens l'humide qui luy est necessaire pour sa restauration & par cette attraction, les parties du corps affoiblies se refournissent d'un nouvel humide à la verité, mais pourtant plus cru, quoy qu'il soit de même nature, & qu'il ait d'autant plus d'affinité avec luy, que ces alimens sont le plus souvent pris du même re-

gne ; ils ſont quelquefois pris auſſi du vegetable où cet humide a reçu une ſpecification particuliere, mais plus convenable pourtant à la nature animale que celuy qui ſe trouve dans les mineraux ou dans les Elemens dont la nature eſt trop univerſelle. Au reſte tous ces humides radicaux ſont d'une même ſubſtance & eſſence, à la difference que quelqu'uns n'ont reçu aucune coction, & que les autres l'ont reçuë en partie.

La Nature dans ſes operations paſſe toûjours par des milieux, & ne va jamais d'une extrémité à l'autre ſi elle n'y eſt forcée, ce qui arrive tres-rarement ; comme on le remarque dans les gens, qui au rapport de quelques Auteurs, ont vêcu pendant un certain temps d'air ſeulement, ou de terre appliquée ſur leur eſtomach, d'où on pretend qu'ils ayent tiré l'humide qui étoit renfermé ; mais quand cela ſeroit vray, il n'en faudroit pas faire une regle ; quoy qu'il en ſoit, l'humide radical eſt

attiré de toutes les parties du corps pour le rétabliſſement du chaud inné qui a été conſumé, & toutes ces diverſes parties ſe trouvant pleines de cet aliment, rejettent un certain ſuperflu aqueux qui a quelque affinité avec l'eau, lequel demeure répandu par tout le corps, juſqu'à ce que par la faculté attractive de certaines parties, il y ſoit attiré & conſervé pour l'uſage du ſperme; enſuite dequoy venant à recevoir ſa determination dans les vaſes Spermatiques, il devient enfin un veritable ſperme, lequel ayant été répandu par tout le corps, & en ayant ramaſſé en ſoy toute la vertu, contient à cauſe de cela en puiſſance tous les membres du corps diſtinctement, & de là s'établit la verité de cette doctrine que le ſperme eſt le dernier & le plus parfait excrement de l'aliment.

Ce ſperme veut toûjours être ſeparé du corps groſſier, pour être porté dans un lieu pur, où il puiſſe ſervir à la generation de l'ani-

mal ; & comme c'eſt l'extrait & la quinteſſence du corps, il eſt neceſſaire qu'il ſoit diſſout par quelque choſe de fort pur, afin que le chaud inné, ou le point ſeminal contenu en luy ſe puiſſe aiſément fortifier, & multiplier en vertu ; pour donc y parvenir, la Nature a donné cet inſtinct à l'animal de s'accoupler avec ſa femelle, afin que par cet accouplement ce ſperme fût porté hors de ſon lieu, & jetté dans une matrice convenable.

Le ſperme maſculin étant entré dans la matrice s'unit dans l'inſtant avec le ſperme feminin, d'où reſulte un certain ſperme de nature hermaphrodite ; dans le ſperme feminin dominent les Elemens paſſifs, & dans le ſperme maſculin dominent les Elemens actifs, ce qui leur donne lieu d'agir & de patir entr'eux, car autrement s'ils étoient de même qualité, il ne ſe feroit pas d'alteration ny ſi facilement ny ſi promptement, & il ſeroit à craindre que la ver-

tu ſpecifique de ſa ſemence qui eſt tres-ſubtile ne s'évanoüît.

Ces ſpermes venant à recevoir quelque alteration, à quoy contribuë la qualité acide du menſtruë ; alors le chaud inné commence à agir ſur l'humide & l'aſſimile à ſoy ; & ainſi croiſſant en vertu & en quantité, il devient plus mur & plus actif, en ſorte que recevant toûjours un nouvel aliment du menſtruë, il le tranſmuë en chair, en os, & en ſang. Mais comme nous traiterons de cela dans ſon lieu, il ſuffit pour le preſent de ſçavoir, que ce ſperme s'augmente par la tranſmutation du ſang menſtruel, & que ce ſang menſtruel abonde eu humidité, laquelle ſert à faire corrompre le ſperme, c'eſt à dire que par ſa crudité & ſon acidité, il corrompt les Elemens humides de l'humide radical, & les diſſout ; en ſorte qu'étant purifiez par cette alteration, ils deviennent un aliment plus noble & plus propre pour la ſemence, à laquelle ils

donnent lieu d'agir avec plus de vertu, & de conduire les choſes à plus une grande maturité. Mais c'eſt aſſez parler du regne animal.

A l'égard du vegetable nons diſons de même, que le ſperme des vegetaux eſt leur humide radical répandu dans toute la maſſe du corps, lequel eſt abondant en humidité aqueuſe; ce ſperme ne demande qu'à être ſubtiliſé & élevé en haut par l'attraction de l'air ſuperieur, parce qu'il eſt air luy-même, & que la Nature s'éjoüit de la Nature; de là vient que les arbres, & les plantes s'élevent en haut, laiſſant en bas la partie groſſiere, juſqu'à ce qu'étant parvenus à une ſubtilité convenable, & le pur étant toûjours ſeparé de l'impur, ils paſſent enfin en grain de ſemence. Ce grain où eſt renfermé le ſperme eſt de Nature hermaphrodite & contient en ſoy les qualitez maſculine & feminine, car les vegetaux n'ayant pas un mouvement local pour faire l'ac-

couplement des deux natures, il a été necessaire que cette double nature fût contenuë dans les grains, & dans les semences. Ces grains demeurent sans action, & ne passent point à une nouvelle generation, à moins qu'ils ne soient mis en mouvement par un agent externe, mais si le Laboureur les jette dans une terre qui leur soit propre, comme dans une matrice, dans laquelle il y ait une humeur cruë & menstruale, alors ils se corrompent par le moyen de cette humeur, & d'un certain esprit acre-nitreux, & par cette corruption le sperme est purifié, & la semence dissoute, laquelle attire à soy son aliment pour sa restauration; mais n'en trouvant pas suffisamment dans le grain même elle est obligée d'en attirer de la terre dont elle fortifie & multiplie sa vertu; & en même temps par cette attraction, sont aussi attirées quelques parties de terre & d'eau qui servent de voyes aux autres Elemens & à l'humide radical, &

de cette façon la ſemence croît en quantité à l'égard du corps, & en qualité à l'égard de ſa vertu. La ſemence eſt puiſſamment portée à une telle attraction, en ſorte que ne pouvant demeurer en repos, elle va d'elle-même au devant du nutriment, s'étendant en racines, leſquelles ſe gliſſent ſous terre pour y chercher ſans ceſſe un nouvel aliment, & quoy qu'il y en ait abondamment dans l'air, toutefois celuy qui eſt dans la terre a plus d'affinité avec la nature du grain, parce qu'il eſt moins ſpirituel; ce qui a obligé le Maître de la Nature de diſpoſer tellement les choſes, qu'en même temps que les grains ſeroient ſemez, le froid de l'Hyver environât la terre, afin que les pores étant bouchez, la ſemence ne pût aller prendre ſon aliment dans l'air, mais qu'elle le cherchât dans la terre, où comme nous avons dit il eſt plus convenable à ſa nature.

Outre cela par l'action du grand

froid, cette vapeur des Elemens, ou cet humide radical cru des choſes ſe conſervent bien mieux en terre, parce que les pores en étant bouchez, les racines s'étendent bien plus librement dans ſon ſein, & y deviennent bien plus vigoureuſes, y prenant un corps dur & ſolide, à cauſe de la froideur de la terre, & de la groſſiereté de l'eau; mais quand le Printemps vient reprendre la place de l'Hyver, alors les pores de la terre s'ouvrent; & cette vapeur venant à s'exhaler, les racines qui ſe trouvent deſtituées d'aliment, ſont obligées d'aller le chercher dans l'air, où elles ſentent qu'il eſt; ce qui fait qu'elles s'enlevent, & ſont comme attirées en haut, & dans cette élevation le pur eſt toûjours plus aiſément ſeparé de l'impur, l'aliment groſſier étant attiré des racines pour la production de la maſſe ſeulement; au reſte la plante croît & ſe fortifie juſqu'à ce qu'elle ſoit parvenuë à un âge de perfection, aprés quoy

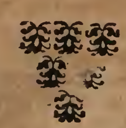
vapeur, on peut dire que les metaux à raiſon de leur grande homogeneïté ne ſont autre choſe que l'humide radical luy-même, ſur tout les metaux parfaits, leſquels n'ont retenu aucune ſcorie, ny aucun Souphre externe, mais en ont été ſeparez. Cet humide eſt appellé d'un autre nom, Argent vif, mais il ne faut pas s'imaginer qu'il ait été purifié & ſubtilié aſſez parfaitement pour avoir acquis entierement une nature ſpermatique; au contraire il a contracté dans la terre quelque groſſiereté par l'union d'une ſubſtance aqueuſe en laquelle les metaux abondent extrémement, ce qui fait que ce ſont proprement des fruits de l'eau, comme les vegetaux le ſont de la terre; pour ce qui eſt des autres Elemens ils y ſont mêlez diverſement.

Le ſperme donc des metaux eſt renfermé dans un corps, lequel corps eſt l'Argent vif, tant du vulgaire que celuy des autres me-

taux, & c'eſt luy qui en eſt proprement la matiere, en ſorte que ſi vous ſeparez du metal la ſubſtance de l'Argent vif (ce qui eſt facile à faire,) ce qui reſte n'eſt plus un metal. Ce ſperme ne laiſſe pas d'être ſoüillé, parce qu'il eſt renfermé dans un corps de terre & d'eau, & bien que cette eau & cette terre ſoient tres-pures & tres-réplandiſſantes au regard des autres corps, toutefois par raport à la ſemence, ce ne ſont que comme des feces, & comme une écorce ; parce que le point ſeminal eſt de la nature du Ciel dont il participe beaucoup plus que de la nature inferieure. Ce ſperme eſt le veritable vehicule de la Lumiere celeſte qui ne pouvoit loger que dans un corps auſſi pur ; & ce corps eſt proprement la moyenne ſubſtance de l'Argent vif, dont Geber & les autres parlent tant, diſant que c'eſt la Pierre connuë des Philoſophes, & deſignées dans leurs Chapitres, & que c'eſt enfin le veritable ſperme des me-

taux, lequel il faut neceſſairement avoir, puis que ſans luy la multiplication de la ſemence eſt impoſſible. La ſemence des metaux eſt donc encloſe dans ce ſperme, de la même maniere qu'il a été dit à l'égard des autres regnes ; mais dans des degrez differens, ſelon le plus ou le moins de coction & de purification. Elle ſe peut auſſi extraire de tous corps, mais fort facilement à l'égard de quelques-uns, & tres-difficilement à l'égard des autres, c'eſt à dire quaſi point du tout. Il eſt neceſſaire à l'Artiſte de bien connoître cette ſemence, & l'ayant connuë, l'extraire pour operer une nouvelle generation & multiplication ; mais avant cela il eſt neceſſaire que ſon ſperme ſe putrefie, ſe ſepare, & ſe purifie par un moyen propre & un menſtruë convenable, dans une matrice qui la ſoit auſſi, aprés quoy tu la trouveras multipliée, & tu auras la veritable Pierre des Philoſophes, & le Souphre de ſageſſe. Je te

dis encore que cette ſemence a ſur tout acquis dans les metaux la nature fixe, ce qui a obligé les Philoſophes de la chercher particulierement en eux, afin d'avoir une medecine fixe, qui ne ſe conſumât pas aiſément, ny ne s'envolât à une douce chaleur. Sois donc prudent, mon cher Lecteur, dans l'extraction de cette ſemence ſi tu veux parvenir à l'œuvre Philoſophique, & que cela te ſuffiſe.



VIII.

Pur ogni seme inutile, si vede,
Se incorrotto, e integro
Non marcisce, e vien negro.
Al generar la corruttion precede.
Tal Natura provede
Ne l'opre sue vivaci,
E noi di lei seguaci,
Se non produrre aborti al fin vogliamo,
Pria negreggiar, che biancheggiar dobbiamo.

CHAPITRE VIII.

NOtre Poëte enseigne icy briévemeut ce que nous avons déja expliqué, à sçavoir que sans la putrefaction, il est impossible d'atteindre au but desiré, qui est la delivrance du Souphre, ou semence renfermée dans la prison des Elemens, & en effet il n'y a que ce seul moyen, car si la semence n'est jettée en terre pour y

pourrir ; elle demeure inutile, la Nature nous enſeignant de proceder par la corruption à la multiplication des ſemences. Or cette corruption ne s'accomplit que dans un menſtruë approprié, comme nous l'avons fait voir en parlant des animaux & des vegetaux. Dans les animaux le menſtruë eſt placé dans la matrice, où le ſperme ſe corrompt & à l'égard des vegetaux leur menſtruë ſe trouve dans la terre, où les ſemences ſont reincrudées & corrompuës. Pour ce qui eſt des mineraux, leur menſtruë eſt renfermé dans leur propre matrice qui eſt priſe pour leur terre ; mais comme dans les animaux les matrices doivent être confortées, & les femelles nourries des meilleurs alimens, ſans quoy l'embrion auroit de la peine à être pouſſé dehors, ou reſteroit tres-infirme, & comme il faut auſſi dans les vegetaux que la terre ſoit labourée, purifiée, appropriée, & fumée, autrement en vain y jetteroit-t'on du grain ; il en eſt de même des mine-

taux, & ſur tout de nos metaux dans la procreation de l'Elixir; car ſi la ſemence aurifique n'eſt jettée dans une terre bien preparée, jamais l'Artiſte ne viendra à bout de ce qu'il ſouhaite, parce qu'autrement la matrice ſera infectée de vapeurs puanttes, & de Souphres impurs; ſois donc tres circonſpect dans la culture de cette terre, aprés quoy jettes-y ta ſemence, & ſans doute elle te raportera beaucoup de fruit.



LA LUMIERE SORTANT par ſoy même des Tenebres.

OU

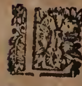
VERITABLE THEORIE de la Pierre des Philoſophes.

Canzone Terza.

I.

O Voi, che à fabricar l'Oro per Arte
Non mai ſtanchi trahete
Da continuo carbon fiamme inceſſanti,
E' i voſtri miſti in tanti modi, e tanti,
Hor fermate, hor ſciogliete,
Hor tutti ſciolti, hor congelati in parte.
Quindi in remota parte
Farfalle affumicate, e notte, è giorno
State vegliando à ſtolti fochi intorno.

CHAPITRE PREMIER.



LE front des Chimiſtes toûjours moite de la ſueur qu'il diſtille ſans ceſſe, marque bien la diſſolution de leur

cerveau, mais il a beau s'en élever des vapeurs, elles ſont ſi noires & ſi impures que bien loin que leur ignorance ſoit purgée, par ce moyen, & leur tête purifiée, elles ne font que découvrir leur folie. C'eſt le ſupplice des damnez d'avoir toûjours envie de voir la Lumiere, & d'être dans de perpetuelles Tenebres; il en eſt de même de ces Chimiſtes, car quoyque la Lumiere ſe leve pour les autres, ils demeurent toûjours enſevelis dans un profond ſommeil, & leurs yeux ſont dans un aveuglement qui ne finit point. Quel moyen de chaſſer d'autour d'eux les Tenebres qui les environnent, & comment diſſoudre la groſſiereté de leur eſprit ſi le feu continuel de leurs fourneaux a tellement rarefié leur entendement qu'il ne leur en reſte preſque plus; vous les voyez ſans ceſſe occupez à anatomiſer toutes ſortes de mixtes par leurs calcinations, diſſolutions, cohobations, & ſublima-

tions, s'imaginant avoir diſtinctement par ce moyen, les diverſes ſubſtances des Elemens, & donnant à leurs mélanges, à leurs huiles, & à leurs folles confections divers noms, comme d'air, de feu, & ſemblables. Quelle extravagance de pretendre purger les corps de leur craſſe, & de leur impureté, par le moyen des eaux corroſives, & contre nature, qui corrompent & détruiſent la nature renfermée dans les mixtes. Ces eaux diſſolutives des Philoſophes ne doivent point moüiller les mains parce qu'elles ſont du genre des eſprits mercuriels & permanens, qui ne s'attachent qu'aux choſes qui ſont de leur propre nature; & s'ils liſoient les Auteurs, ils verroient qu'ils enſeignent que nulle eau ne peut diſſoudre les corps d'une veritable diſſolution, que celle qui demeure avec eux dans une même matiere, & ſous une méme forme, & que les metaux diſſouts peuvent derechef recongeler. Mais en verité quelle

convenance y a-t'il entre les eaux de ces gens-là, & leurs corps ; nulle ſans doute, car au lieu de ſe joindre à eux, elles ſurnagent au deſſus, & demeureroient de la ſorte au feu juſqu'au jour du jugement. Malheureux qu'ils ſont, ils pretendent être fort habiles, & ne ſe ſont jamais donné la peine d'aprendre ce qu'il faut neceſſairement ſçavoir avant toutes choſes.

Il n'y a pas moins d'habileté à connoître l'eau des Philoſophes, qu'il y en a à connoître leur Souphre ; & l'ouvrage de la ſolution eſt auſſi caché chez eux, que l'Or qu'ils entendent qu'il faut diſſoudre eſt myſterieux ; cela eſt cauſe que les ignorans prennent d'abord l'Or vulgaire ou quelqu'un des autres metaux, & qu'ils eſſayent de le diſſoudre avec le Mercure, ou avec quelqu'autre mineral corroſifs, ce qu'ils font vainement ; mais auſſi quelle folle raiſon leur peut perſuader qu'un corps terreſtre ſera conjoint avec une humi-

dité aqueuſe ſans un milieu qui puiſſe unir ces deux natures, tous les Philoſophes ordonnant expreſſement de combiner les Elemens par des milieux, & enſeignant que jamais les extremes ne peuvent être unis ſans une nature participante des deux ; mais les pauvres gens ne ſçavent rien de ce qu'il faut ſçavoir, & ils veulent édifier ſans avoir un bon fondement, ils joignent enſemble diverſes choſes ſelon leur caprice & ſans examen, ils s'imaginent tout poſſible & tout aiſé. Il y en a pluſieurs d'entr'eux qui raiſonnans ſuivant la capacité de leur petit cerveau, établiſſent pour un axiôme indubitable que la matiere eſt une, qu'il la faut diſſoudre & purifier, puis en extraire ce qu'elle a de pur, & enſuite la joindre avec un Mercure bien lavé ; aprés quoy ſans autre induſtrie, & ſans autre feu que celuy des charbons, on doit la commettre aux ſoins de la Nature. Ceux qui raiſonn nt de la ſorte ſont les

plus

plus doctes, & pretendent entendre parfaitement les mots des Philosophes ; mais les pauvres ignorans n'en comprennent pas la veritable intention. Car avant de commettre l'ouvrage à la Nature, il faut à l'exemple du Laboureur que l'Artiste choisisse le grain qui luy est necessaire, qu'il le dépure, & qu'en suite il le mette dans une terre bien cultivée ; aprés quoy il peut sans difficulté le confier aux soins de la Nature, à l'ayde d'une simple chaleur administrée au dehors. Qu'ils commencent donc par entendre ce que c'est que nôtre grain, ce que c'est qne la culture de nôtre terre, & aprés ils pourront dire qu'ils sçavent quelque chose ; mais puisque nous avons touché ce qui regarde la solution, il est à propos que nous l'examinions avec un peu d'attention.

Les Auteurs disent qu'il y a trois sortes de solution dans l'ouvrage Physique, l'une qui est la solution ou reduction du corps cru

& metallique dans ses principes, à sçavoir en Souphre & Argent vif, la deuxiéme est la solution du corps Physique, & la troisiéme est la solution de la terre mineralle. Ces solutions sont si envelopées de termes obscurs qu'il est impossible de les entendre sans le secours d'un maître fidele. La premiere solution se fait, lors que nous prenons nôtre corps metallique, & que nous en tirons un Mercure & un Souphre; c'est là que nous avons besoin de toute nôtre industrie, & de nôtre feu occulte artificiel pour extraire de nôtre sujet ce Mercure ou cette vapeur des Elemens, la purifier aprés l'avoir extraite, & ensuite par le même ordre naturel, délivrer de ses prisons le Souphre ou l'essence du Souphre; ce qui ne se peut faire que par le seul moyen de la solution, & de la corruption, laquelle il faut parfaitement connoître; le signe de cette corruption est la noirceur, c'est à dire qu'on doit voir dans le vase une certaine fumée noire, laquelle est engen-

drée de l'humidité corrompante de ton menstruë naturel, car c'est d'elle que dans la commotion des Elemens se forme cette vapeur; si donc tu vois cette vapeur noire, sois certain que tu es dans la droite voye, & que tu as trouvé la veritable methode d'operer. La deuxiéme solution se fait, quand le corps Physique est dissout conjointement avec les deux substances cy-dessus, & que dans cette solution tout est purifié, & prend la Nature celeste; c'est alors que tous les Elemens subtiliez preparent le fondement d'une nouvelle generation, & c'est là proprement le veritable cahos Philosophique, & la vraye premiere matiere des Philosophes, (comme l'enseigne le Comte Bernard) car c'est seulement aprés la conjonction de la femelle, & du mâle, du Mercure & du Souphre qu'elle doit être ditte la premiere matiere, & non auparavant; cette solution est la veritable reincrudation par laquelle on a une semence tres pure, & multipliée en vertu;

car ſi le grain demeuroit en terre ſans être reincrudé & reduit dans cette premiere matiere, en vain le Laboureur attendroit-il la moiſſon deſirée; tous les ſpermes ſont inutiles pour la multiplication s'ils ne ſont auparavant reincrudez, c'eſt pourquoy il eſt tres-neceſſaire de connoître parfaitement cette reincrudation, ou reduction en premiere matiere par laquelle ſeule ſe peut faire cette deuxiéme ſolution du corps Phyſique. A l'égard de la troiſieme ſolution, c'eſt proprement cette humectation de la terre ou Souphre Phyſique & mineral, par laquelle l'enfant augmente ſes forces; mais comme elle a principalement ſon raport à la multiplication, nous renverrons le Lecteur à ce que les Auteurs en ont écrit. Voilà ce que nous avions à dire briévement ſur le ſujet de la ſolution, afin que le Lecteur puiſſe bien comprendre tout ce qui appartient à la theorie, & qu'avec ce ſecours il liſe plus hardiment les Ecrits des Philoſophes, & ſe dépetre plus facilement de leurs filets,

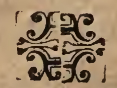
II.

Da l'inſane fatiche homai ceſſate
Ne più cieca ſperanza ,
Il credulo penſier col fumo indori.
Son l'opre voſtre inutili ſudori,
Ch' entro ſquallida ſtanza
Sol vi ſtampan ſul volto hore ſtenta-
te.
A che fiamme oſtinate ?
Non carbon violento, acceſi faggi ,
Per l' Hermetica Pietra uſano i Saggi.

CHAPITRE II.

NOus devrions dans ce Chapitre, pour ſuivre l'ordre de nôtre Poëte, parler du travail ridicule des Artiſtes ignorans ; mais parce que nous en avons déja dit quelque choſe deça & de là, & que nous aurons encore occaſion d'en parler, nous n'y inſiſterons pas pour le preſent, de crainte d'être trop prolixes, nous nous contenterons ſeulement d'avertir le Lecteur ſur le ſujet du feu , qu'il ne faut pas entendre un

feu de charbon, de fumier, de lampe ny de quelqu'autre genre que ce ſoit ; mais que c'eſt le feu dont uſe la Nature, ce feu ſi fort caché chez les Philoſophes, & dont ils ne parlent que tres-obſcurement ; la conſtruction duquel eſt auſſi difficile qu'elle eſt ſecrette, & ſi les Artiſtes la ſçavoient, nous pouvons aſſurer hardiment qu'ils n'auroient qu'à entreprendre l'œuvre des Philoſophes pour y reuſſir ; mais afin que le Lecteur ſoit convaincu de nos bonnes intentions ſur ce ſujet, nous allons paſſer à l'explication du Chapitre qui ſuit.



III.

Col foco, onde sotterra al tutto giova
Natura, Arte lavora,
Che immitar la Natura, Arte sol deve:
Foco che è vaporoso, e non è leve,
Che nutre, e non divora,
Ch' è naturale, e l'Artificio il trova,
Arrido è fà, che piova;
Humido, e ogni hor dissecca, Acqua, che stagna,
Acqua, che lava i corpi, e man non bagna,

CHAPITRE III.

Je ne m'étonne pas si plusieurs, & presque tous ont erré faute de connoître le feu; car c'est comme si quelqu'un manquoit d'instrumens necessaires à son Art; il est seur qu'il ne viendroit jamais au but qu'il se propose, & ne feroit rien que d'estropié & d'imparfait.

Afin donc que vos ouvrages ſoient, ô enfans de l'Art, ſervez-vous de ce feu inſtrumental par lequel ſeul toutes choſes ſe font parfaites. Ce feu eſt répandu par toute la Nature, car ſans luy elle ne ſçauroit agir, & par tout où la vertu vegetative eſt conſervée, là auſſi ce feu eſt caché. Ce feu ſe trouve toûjours joint à l'humide radical des choſes, & accompagne continuellement le ſperme cru des corps; mais quoy qu'il ſoit ainſi répandu par toute la Nature inferieure, & diſperſé dans les Elemens, il ne laiſſe pas d'être inconnu au monde, & ſes actions ne ſont pas aſſez conſiderées. C'eſt ce feu qui cauſe la corruption des choſes, car c'eſt un eſprit trescru, ennemi du repos qui ne demande que la guerre & la deſtruction. C'eſt une choſe qu'on ne ſçauroit trop admirer dans la Nature que tout ce qui ſe trouve expoſé à l'air, tout ce qui eſt dans l'eau, ou ſous la terre ſe reduit à rien, & retourne dans ſon pre-

mier cahos. Les Pierres les plus ſolides, les plus fortes tours, les plus ſuperbes Edifices, les Marbres les plus durs, & tous les metaux enfin excepté l'Or, ſont reduits en poudre aprés une longue ſuite de temps. Le vulgaire ignorant a accoutumé d'attribuer une choſe ſi ſurprenante au temps qui devore tout ; & cela vient de ce qu'il ignore ce qui eſt caché dans les Elemens, & ſur tout dans l'air. C'eſt une flamme inviſible & inſenſible, qui inſenſiblement conſume tout, & l'envelope ſous un profond ſilence. Ce feu dont nous parlons eſt diffus dans l'air, parce qu'il eſt tout aërien de ſa Nature, par ſon eſprit cru il décompoſe les mixtes, & détruiſant les ouvrages de la Nature, il reduit toutes choſes dans leur premier eſtre par le moyen de la corruption ; c'eſt par luy que les couvertures de plomb de certains bâtimens, ſont aprés un long temps converties en une roüille blanche qui reſſemble à la ceruſe artificielle,

& qui étant lavée par l'eau des pluyes, ſe confond avec elle. & ſe perd. Le fer tout de même eſt changé en ſcorie peu à peu, & une partie aprés l'autre; les cadavres des animaux, leurs oſſemens, les troncs des arbres, auſſi bien que leurs racines quaſi terrifiées, les Marbres, les Pierres, les metaux, enfin tout ce qui eſt dans la Nature tombe par ſucceſſion de temps, & eſt reduit au neant par cette ſeule cauſe, & par ce ſeul feu ſecret.

Ce feu eſt quelquefois appellé Mercure par les Philoſophes, par une équivoque de nom; parce qu'il eſt de nature aërienne, & que c'eſt une vapeur tres-ſubtile participant du Souphre avec lequel elle a contracté quelque ſoüilleure; & nous diſons de bonne foy que qui connoit le ſujet de l'Art, connoit auſſi que c'eſt là principalement que reſide nôtre feu, toutefois envelopé de feces & d'impuretez, mais il ne ſe communique qu'aux vrays Sages qui

le ſçavent conſtituer & purifier. Il a tiré du Souphre une imperfection, & une ſiccité aduſtible qui fait qu'on doit agir avec luy ſagement & avec precaution, ſi on veut s'en bien ſervir; autrement il devient inutile. Faute de ce feu la Nature ceſſe ſouvent d'agir dans les corps, & où l'entrée luy eſt deniée, là ne ſe fait aucun mouvement vers la generation, la Nature laiſſant ſon ouvrage imparfait dés que cet agent n'a plus ſon action libre. Ce feu eſt dans un continuel mouvement, & ſa flamme vaporeuſe tend perpetuellement à corrompre, & à tirer les choſes de puiſſance en acte comme il ſe voit dans les animaux leſquels ne ſeroient jamais portez à la generation, ne rechercheroient jamais l'accouplement, & ne ſongeroient jamais à la production de leurs ſemblables, ſans ce feu prompt à ſe mouvoir qui excite & reveille leur propre feu lors qu'il eſt engourdi; c'eſt luy qui eſt la veritable cauſe du mou-

vement libidineux, par lequel l'animal eſt porté à ſe joindre à ſon ſemblable, & y eſt excité par un éguillon tres - picquant ; ce qui fait qu'en certain temps les animaux ſont tellement incitez à l'acte de la generation, que malgré tous les obſtacles, oubliant toute triſteſſe, & mépriſant toute douleur, ils s'y portent de toute leur puiſſance, & en ſuivent tous les mouvemens avec joye. Qui des hommes ſeroit aſſez fou pour ſouhaiter toutes les ſaletez attachez à cet action, qui voudroit ſe donner toutes les peines qui ſervent ordinairement de moyen pour y parvenir, & qui ne craindroit de s'expoſer aux maladies qui derivent de cette ſource, ſi on y étoit forcé par un mouvement violent, & entraîné par les Loix de la Nature ; c'eſt ce feu lequel répandu dans les membres agite tout le corps, uſurpant un pouvoir tirannique ſur les facultez qui luy ſont ſoûmiſes, & ſoûmettant toute nôtre volonté aux appetits de l'a-

me ; de ſorte qu'on peut dire, ſi quelqu'un reſiſte à ſes flammes, ce n'eſt que par un ſecours Divin, & par le frain d'une raiſon toute puiſſante. Cet eſprit tres-ſubtil s'inſinuë dans les entrailles, les émeut fortement, & par ſon feu allume toute la maſſe du ſang ; c'eſt par ſa chaleur que le feu interne eſt excité & comme invité au combat de Venus, car elle ſe porte avec violence aux vazes ſpermatiques, & les échauffe tellement, que la ſemence pleine d'eſprits ſe dilatant, & rompant les bornes de ſa priſon, ne demande qu'à être jettée dans la matrice de ſa femme, afin de s'y multiplier dans ſon propre vaiſſeau, en faiſant paſſer ſa vertu generative de puiſſance en acte.

Ce feu exerce un ſemblable pouvoir dans le regne vegetable, mais quoy qu'il s'y trouve renfermé dans tous les corps, neanmoins parce que les Elemens y ſont plus groſſiers que dans le regne animal, il n'eſt pas

excité si aisément, & il a besoin de l'industrie de l'Art, & qu'on appelle à son secours l'air, ou quelqu'autre Element afin d'être rendu plus actif & plus prompt à operer; ce qui se remarque à l'arrivée du Printemps, & dans l'Eté, car alors les pores des corps étans ouverts, ce feu répandu dans les Elemens de l'eau, de la terre & de l'air s'insinuë dans ces corps, & fait voir son action dans l'ouvrage de la vegetation. Sans ce feu la Nature accablé sous le fais des excremens ne feroit que languir, au lieu qu'étant reveillée par ce mouvement vif & pressant, elle agit sans cesse, & devenuë plus vigoureuse elle épand sa vertu au long & au large.

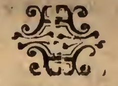
On peut dire la même chose des mineraux, & comme ils s'engendrent dans les cavernes de la terre, il est aisé à cet esprit de feu de s'y conserver à cause de la solidité des lieux; ce qui fait que la Nature y engendre plus com-

modement les metaux, ſur tout ſi les lieux ont déja été purifiez par ce même feu. Mais comme il arrive quelquefois à cauſe de la froideur du lieu que les pores du corps ſont bouchez, & que cela fait qu'ils demeurent ſans action, pleins d'obſtructions & d'excremens; alors cet eſprit eſt obiigé de vaguer dans ces antres, & y ſuſcite ſouvent des mouvemens violens, aprés avoir abandonné ſon corps. Mais pour le mieux faire connoître ce feu, ſache qu'il s'envelope ordinairement d'excremens ſulphureux; parce qu'il appette la nature chaude, & qu'il ſe reveſt d'un habillement ſalix, ce qui fait que la terre étant pleine de Souphres, les metaux s'y engendre tres-aiſément, pourvû que les autres cauſes materielles y interviennent; mais aprés que la Nature a achevé la generation des corps metalliques, il ne ſe fait point de multiplication à cauſe des empêchemens dont nous avons parlé

cy-devant, & que ce feu s'évanoüit subitement, de là vient aussi que les metaux qui ont souffert le feu de fusion demeurent comme morts, parce qu'ils sont privez de leur moteur externe; & c'est ce qui oblige l'Artiste quand la Nature a cessé d'agir, de la secourir en doublant ses poids, & en y introduisant un plus grand degré de feu.

Enfin nous disons que ce feu à cause de la siccité sulphureuse dont il participe, veut être humecté afin de s'insinuer plus librement dans le sperme humide feminin, & le corrompre par son humidité superfluë; mais à cause de sa qualité volatile & seche, il est tres-difficile de l'attraper, & il faut le pescher avec un rez bien délié par un moyen qui soit propre à cela; c'est dans cette occasion que l'Artiste doit connoître parfaitement les sympathies des choses & leurs proprietez, & qu'il doit être versé dans la magie naturelle. Le menstruë doit être

être éguiſé par ce feu afin que ſes forces en ſoient augmentées ; & il ne ſuffit pas à l'Artiſte de connoître le feu, il faut encore qu'il ſache l'adminiſtrer & qu'il entende parfaitement les degrez de ſa proportion ; mais comme cela depend de l'experience & de l'habileté des maîtres, nous n'en dirons pas davantage preſentement.



IV.

Con tal foco lavora l'Arte segua-
ce
D'infallibil Natura,
Ch' oue questa manco, quella sup-
plisce:
Incommincia Natura, Arte finis-
ce,
Che sol l'Arte depura
Ciò che à purgar Natura era in-
capace.
L'Arte è sempre sagace,
Semplice è la Natura, onde se
scaltrà
Non spiana una le vie, s'arresta
l'altra.

CHAPITRE IV.

Nous avons fait voir cy-dessus en quoy consiste l'habileté de l'Art, à sçavoir, à secourir la Nature, & sur tout dans l'administration du feu tant externe qu'interne; ce dernier sert pour l'abbreviation de l'œu-

vre, & conſiſte dans l'addition d'un Souphre plus mur & plus digeſt, par le moyen duquel la ſublimation Phiſique ſe parfait entierement; car le feu augmente le feu, & deux feux unis échauffent davantage & convertiſſent les Elemens paſſifs en leur nature, bien plus aiſément que ne ſçauroit faire un ſeul. C'eſt donc un tres-grand artifice que de ſçavoir ſecourir le feu par le feu, & tout l'Art de la Chimie n'eſt autre choſe que de bien connoître les feux, & les ſçavoir bien adminiſtrer.

Les Philoſophes nous parlent dans leurs Livres de trois ſortes de feux, le naturel, l'innaturel, & le feu contre nature. Le naturel eſt le feu maſculin, le principal agent, mais pour l'avoir il faut que l'Artiſte employe tous ſes ſoins & toute ſon étude, car il eſt tellement languiſſant dans les metaux & ſi fort concentré en eux, que ſans un travail tres-opiniâtre on ne peut le mettre en

action. Le feu innaturel eſt le feu feminin, & le diſſolvant univerſel, nourriſſant les corps, & couvrant de ſes aîles la nudité de la Nature, il n'y a pas moins de peine à l'avoir que le precedent. Celuy-cy paroît ſous la forme d'une fumée blanche, & il arrive tres-ſouvent que ſous cette forme il s'évanoüit par la negligence des Artiſtes. Il eſt preſque incomprehenſible, quoyque par la ſublimation Phyſique il apparoiſſe corporel & reſplendiſſant. Le feu contre nature eſt celuy qui corrompt le compoſé, & qui le premier à la puiſſance de diſſoudre ce que la Nature avoit fortement lié; il eſt voilé ſous une infinité de noms, afin d'être mieux caché aux ignorans, & pour le bien connoître, il faut beaucoup étudier, lire & relire les Auteurs, & comparer toûjours ce qu'ils diſent avec la poſſibilité de la Nature. Il y a outre cela divers feux comme de fumier, de bain, de cendres, d'écorces d'arbres, de noix, d'huile,

de lampe & autres qui tous ſont compris miſtiquement ſous la categorie de ces trois feux, ou par eux-mêmes, ou en partie, ou en tant qu'unis enſemble ; mais parce qu'il faudroit un gros volume pour expliquer tous ces noms, & pluſieurs autres encore qui ſe trouvent dans les Livres, il ſuffira pour le preſent, & dans le deſſein que nous avons d'éviter la prolixité, d'en avoir donné quelque idée, d'autant mieux que nôtre Poëte a ſi clairement décrit les proprietez de ce feu, qu'il ſemble n'être pas beſoin d'un plus grand éclairciſſement.



V.

Dunque à che prò tante sostanze, e tante
In Ritorte, in Lambicchi,
S'unica è la materia, unico il foco?
Vnica è la Materia, e in ogni loco
L'hanno i Poveri, e i Ricchi,
A tutti sconosciuta, e a tutti inante.
Abjetta al volgo errante,
Che per fango a vil prezzo ogn'hor la vende,
Pretiosa al filosofo, che intende.

CHAPITRE V.

PResque tous les Philosophes conviennent entr'eux sur l'unité de la matiere, & affirment unanimement qu'elle est une en nombre & en espece ; mais plusieurs d'entr'eux entendent parler de la matiere Physique qui est une substance mercurielle ; & à cet égard ils disent qu'elle est une : parce qu'en effet il n'y a qu'un seul Mer-

cure en toute la Nature, quoy qu'il contienne en soy diverses qualitez par lesquelles il varie, selon la diverse domination & alteration de ces qualitez. Pour moy je n'entends point icy cette sorte d'unité, mais celle qui regarde le sujet Physique que l'Artiste doit prendre à la main, & qui sans aucune équivoque est unique, car nôtre œuvre ne se fait point de plusieurs matieres, l'Art n'étant pas capable de mêler les choses avec proportion ny de connoître les poids de la Nature. Il n'y a donc qu'une nature, qu'une operation, & enfin qu'un seul sujet lequel sert de vaze à tant d'operations merveilleuses.

Ce sujet se trouve en plusieurs lieux, & dans chacun des trois regnes, mais si nous regardons à la possibilité de la Nature, il est certain que la seule nature metallique doit être aidée de la Nature, & par la Nature; c'est donc dans le regne mineral seulement où reside la semence metallique,

que nous devons chercher le ſujet propre à nôtre Art, afin de pouvoir operer facilement ; mais quoy qu'il y ait pluſieurs matieres de cette ſorte, il y en a une pourtant qu'il faut preferer aux autres ; il y a divers âges dans l'homme, mais l'âge viril eſt le plus propre à la generation, il y a diverſes ſaiſons dans l'année, mais l'Automne eſt la plus propre à cuëillir la moiſſon, enfin il y a divers luminaires dans le Ciel, mais le Soleil eſt le ſeul propre à illuminer ; apprends donc à connoître qu'elle eſt la matiere la plus propre, & choiſis la plus facile. Nous rejettons ſur tout, toutes les matieres dans leſquelles l'eſſence metallique n'eſt pas renfermée, non ſeulement en puiſſance, mais auſſi en acte tres-réel ; & ainſi tu n'erreras pas au choix de ta matiete. Où n'eſt pas la ſplendeur metallique, là ne peut être la Lumiere de nôtre ſperme ; laiſſe donc chacun dans ſon erreur, & prens garde de te laiſſer ſurprendre aux fourberies, & aux illuſions

si tu veux reüssir dans ton dessein: & saches certainement que tout ce qui est necessaire à l'Art est renfermé dans ce seul & unique sujet; il est vray qu'il faut aider la Nature afin qu'elle fasse mieux son ouvrage, & qu'elle l'acheve plus promptement, & cela par un double moyen lequel sur toutes choses il te faut connoître.

Ce sujet non seulement est un, mais il est outre cela méprisé de tout le monde, & à le voir on n'y reconnoît aucune excellence ; il n'est point vendable , car il n'est d'aucun usage hors l'œuvre Philosophique , & lors qu'il est dit par les Philosophes que toute creature en use, qu'il se trouve dans les boutiques, & qu'il est connu de tout le monde, ils entendent par là ou l'espece ou la substance interne du sujet qui étant mercurielle se trouve en toutes choses. Bien des gens l'ont souvent dans leurs mains , & le rejettent par ignorance , ne croyant pas qu'il puisse y avoir rien de bon en luy,

comme il m'eſt arrivé pluſieurs fois à moy-même. Mais afin de te le marquer plus clairement, voicy une nouvelle leçon que je te vay donner. Sache donc que le Souphre Philoſophique n'eſt autre choſe que le feu tres-pur de la Nature diſperſé dans les Elemens, & renfermé par cette même nature dans nôtre ſujet, & dans pluſieurs autres, où il a déja reçu quelque coction, par laquelle il eſt en partie congelé & fixé, toutefois ſa fixité n'eſt encore qu'en puiſſance parce qu'il eſt envelopé de beaucoup de vapeurs volatiles qui ſont cauſe qu'il s'envole aiſément & s'évanoüit dans les airs ; car lors que dans un ſujet la partie volatile ſurmonte la fixe, toutes deux deviennent volatiles, & cela eſt ſelon les regles, & la poſſibilité de la Nature. Cette Lumiere ne ſe trouve donc point actuellement fixe ſur la Terre, ſans être ſurmontée des qualitez contraires, hormis dans l'Or ; ce qui fait que l'Or eſt le ſeul de tous les corps

où les Elemens sont dans une proportion égale, & par consequent fixe & constant au feu; mais lors que cette vertu fixe est surmontée par une plus grande partie volatile de même nature qu'elle, & qu'elle se trouve jointe à des excremens vaporeux, alors elle perd cette fixité pour un temps, quoy qu'elle l'ait toûjours en puissance. Nôtre souphre, lequel est requis pour l'œuvre, est la splendeur du Soleil, & de la Lune, de la nature des corps celestes, & revêtu d'un semblable corps; ainsi il faut que tu cherches soigneusement en quel sujet cette splendeur peut être & s'y peut conserver, & saches que là où est cette splendeur, là est la Pierre tant recherchée. Il est de la nature de la Lumiere de ne pouvoir paroître à nos yeux sans être revêtuë de quelque corps, & il faut que ce corps soit propre aussi à recevoir la Lumiere; là où est donc la Lumiere, là doit aussi être necessairement le le vehicule de cette Lumiere. Voilà le moyen le plus facile pour ne point

errer ; cherche donc avec la lumiere de ton esprit, la Lumiere qui est envelopée de Tenebres[t], & aprens de là que le sujet le plus vil de tous selon les ignorans, est le plus noble selon les Sages, puisqu'en luy seul la Lumiere repose, & que c'est par luy seul qu'elle est retenuë & conservée. Il n'y a aucune nature au monde excepté l'ame raisonnable qui soit si pure que la Lumiere, ainsi le sujet qui contient la Lumiere doit être tres-pur, & le vase qui doit servir à tous les deux ne doit pas non plus manquer de pureté. Voilà comment dans un corps tres-abject est renfermée une chose tres-noble, & cela afin que toutes choses ne soient pas connuës de tous.



V I.

Queſta Materia ſol tanto auvilita
Cherchin gl' ingegni accorti,
Che in lei quanto deſian tanto s'aduna.
In lei chiudonſi uniti, e Sole, e Luna,
Non volgari, non morti,
In lei chiudeſi il foco, onde han la vita;
Ella dà l'acqua ignita,
Ella la terra fiſſa, ella dà tutto
Che infin biſogna a un intelletto iſtrutto.

CHAPITRE VI.

NOtre Poëte continuë dans ce Chapitre d'enſeigner à ſa maniere ordinaire, ce que nous avons déja dit du ſujet de l'Art; mais afin de ne pas repeter la palinodie, nous dirons ſeulement icy que dans ce ſujet ſont renfermez le ſel, le Souphre & le Mercure des Philoſophes, leſquels doivent être

extraits l'un aprés l'autre par une ſublimation Phyſique parfaite & accomplie ; car d'abord on doit tirer le Mercure en forme de vapeur ou de fumée blanche, & enſuite diſſoudre l'eau ignée, ou le Souphre par le moyen de leur ſel bien purifié, volatiſant le fixe, & conjoignant les deux enſemble dans une union parfaite. A l'égard de cette terre fixe dont nôtre Poëte dit qu'elle eſt contenuë dans nôtre ſujet, nous diſons qu'en elle giſt la perfection de la Pierre, le veritable lieu de la Nature, & le vaiſſeau où ſe repoſent les Elemens ; c'eſt une terre fuſible & ignée tres-chaude, & tres-pure, laquelle doit étre diſſoute & inhumée, pour être renduë plus penetrante, & plus propre à l'uſage des Philoſophes, & pour être enfin le ſecond vaiſſeau de toute la perfection ; car comme il eſt dit au ſujet du Mercure que le vaiſſeau des Philoſophes eſt leur eau, auſſi peut-on dire à l'égard de cette terre, que le vaiſſeau des Philoſophes eſt leur terre. La Nature

comme une prudente mere t'a donné, mon cher Lecteur, dans ce ſeul ſujet tout ce que tu peux deſirer, afin que tu en tire le noyau ; & que tu le prepare pour ton uſage.

Cette terre par ſa ſechereſſe ignée, & innée attire à ſoy ſon propre humide, & le conſume ; & à cauſe de cela elle eſt comparée au Dragon qui devore ſa queuë. Au reſte elle n'attire & n'aſſimile à ſoy ſon humide que parce qu'il eſt de ſa même nature. Par où ſe decouvre la ſottiſe de ceux qui eſſayent vainement d'unir & de congeler par le moyen de leurs eaux, des choſes tout-à-fait oppoſées & auſſi éloignées entr'elles, que le Ciel l'eſt de la Terre, dans leſquelles il ne ſe fait pas la moindre attraction. La chaleur externe n'eſt pas capable de congeler l'eau, à quelque degré que ſoit miſe cette chaleur, bien loin de cela elle la diſſout, & la rarefie en l'élevant dans les airs. Mais la chaleur interne de nôtre terre Phyſique opere

bien plus naturellement, auſſi en arrive-t'il une ſeure & parfaite congelation.

VII.

Mà voi ſenza oſſervar che un ſol compoſto
Al Filoſofo baſta,
Più ne prendete in man Chimici ignari.
Ei cuoce in un ſol vaZo a i rai ſolari,
Vn vapor, che s'impaſta,
Voi mille paſte al foco havete eſpoſto.
Coſi mentre hà compoſto
Dal nulla il tutto Iddio, voi finalmente
Tornate il tutto al primitivo Niente.

CHAPITRE VII.

NOtre Auteur ſe mocque en cet endroit de tous les vains travaux des Chimiſtes vulgaires, & ſur tout de ceux qui travaillent ſur diverſes matieres à la fois, ce

qui repugne entiérement à la verité de la ſcience ; car ces ſubſtances ſont ſeparées ou par la Nature ou par l'Art : ſi c'eſt par la Nature, quoy qu'ils faſſent ils ne pourront jamais conjoindre ce que la Nature a diſjoint, & toûjours la ſubſtance aqueuſe ſurnagera ; ce qu'il y a même à conſiderer, c'eſt qu'ils ne connoîtront jamais le juſte poids, parce qu'ils n'ont pas en leur pouvoir la balance de la Nature, laquelle par ſes attractions peſe les eſſences des choſes ; & ainſi il arrivera que ces ignorans bien loin de fortifier ces attractions, les détruiront, ne conſiderant pas que l'eſtomac de l'animal attire ſeulement ce qui luy eſt neceſſaire, & rejette le reſte par les excremens. Il leur eſt donc impoſſible de connoître ce veritable poids & par conſequent leur erreur eſt ſans remede, car prenant des choſes contraires & déja ſeparées par la Nature, dans leſquelles il ne ſe peut faire d'attraction, jamais le poids ne ſe trouvera.

Que ſi ces ſubſtances ſont ſeparées par l'Art, le poids de la Nature ne s'y trouvera pas non plus, étant détruit & diſſipé par la diſcontinuité des Elemens, & une partie demeurera toûjours ſeparée de l'autre. Ainſi ceux là n'errent pas moins qui prenant deux matieres pretendent les travailler, les purifier & les conjoindre par leurs ſophiſtiques operations, que ceux qui ne prenant qu'un ſeul ſujet le diviſent en pluſieurs parties, & par une vaine diſſolution croyent les reunir derechef. Nôtre Art ne conſiſte point en pluralité, & quoy qu'il ſoit ordonné preſque dans tous les Traitez des Philoſophes de prendre tantôt une choſe & tantôt une autre, à ſçavoir une partie fixe & une partie volatile, ou bien de prendre de l'Or ou quelqu'autre corps, le purifier, le calciner & le ſublimer, tout cela n'eſt que tromperie & qu'un pur mouvement d'envie pour abuſer les hommes ; mais quand ils auront reconnu leurs erreurs par leur pro-

pre experience, alors ils verront que je n'ay enſeigné que la verité.

VIII.

Non molli gomme, od eſcrementi duri,
Non ſangue, ò ſperma humano,
Non vue acerbe, ò Quinteſſenze Erbali,
Non acque acute, ò corroſivi ſali,
Non vitriol Romano,
Arridi Talchi, od Antimoni impuri:
Non Solfi, non Mercuri,
Non metalli del Volgo al fine adopra
Vn'. Arteſice eſperto à la grand' Opra.

CHAPITRE VIII.

CEux qui travaillent ſur les animaux, les vegetaux, & ſur tout ce qui en dépend, ſe trompent fort lourdement, & quicon-

que peut s'imaginer de telles ch
ses n'eſt pas digne de porter le no
de Philoſophe ; car quelle conv
nance, je vous prie, y a t'il ent
les animaux & les metaux ſoit m
terielle, ſoit formelle ; diront-
pour s'excuſer que les animau
les vegetaux, & les mineraux c
un même principe de ſubſtar
en general, étans tous ſortis d'
ſeul & même cahos ; mais de t
ignorans ne connoiſſent gueres
Nature, & n'ont jamais aper
ſa Lumiere, auſſi ſeroit-ce
temps perdu que de s'amuſer à r
futer une ſi vaine opinion, d'a
tant plus qu'on ne doit jamais d
puter contre ceux qui nient l
principes ; on ſe contente donc
leur dire qu'au lieu d'entrepre
dre tant de vaines operations ſ
des raiſons auſſi foibles, il leur ſ
roit encore plus pardonnable d'
natomiſer les Elemens de l'air
de l'eau commune, dans leſque
ils pourroient trouver ces mêm
ſubſtances & moins ſoüillées d'e
cremens. On peut dire la mêm

choſe à ceux qui s'amuſent à travailler ſur les gommes & ſur les raiſines, qui ne ſont proprement que des excremens de l'humide radical des vegetaux, que la Nature a rejettée comme une ſuperfluité ; ce n'eſt pas qu'il n'y ait eu quelque legere alteration des Elemens, & qu'elles ne renferment quelque vertu ſpecifique capable d'action, mais que cela eſt bien éloigné de la Nature mineralle, dans laquelle ſeule on doit chercher ce qu'il faut pour nôtre œuvre.

Ceux-là ſe precipitent encore dans une abîme d'erreurs qui travaillent ſur les ſels, & ſur les eaux fortes & corroſives, car ces choſes n'ont point en elles cet admirable Souphre Phiſique, la Nature n'étant jamais que dans ſa propre Nature, & de plus elles n'ont point cette ſplendeur metallique qu'il nous faut neceſſairement trouver. Ces ſortes d'eaux ne ſçauroient jamais nous être utiles, car ce ſont des humiditez contre Nature qui la diſſipent &

la détruisent par leurs impuretez, & leurs esprits puants ; & bien loin de nous servir de leur ministere pour nôtre Art, nous devons au contraire les éviter comme une peste.

Mais que dirons-nous de ceux qui travaillent sur le Vitriol, car il semble qu'ils ont touché droit au but ; le Vitriol contenant en soy les principes desquels se forme l'essence metallique : & ainsi ayant le principe il n'est pas mal-aisé d'arriver à la fin ; nous disons qu'ils se trompent comme les autres, parce qu[e] ce principe est trop éloigné, & qu'il nous faut prendre une ma[-]tiere prochaine & specifiée, dan[s] laquelle la Nature ait pesé se[s] spermes, & y ait renfermé un[e] semence prolifique. Or le Vitri[ol] ne contenant point cette semen[ce] metallique, laquelle comme no[us] avons dit ne se trouve pas dans [le] sang encore cru, mais seuleme[nt] dans un corps amené à un certa[in] terme de perfection, c'est à b[on] droit qu'il est rejetté, & qu'il

peut être pris pour nôtre matiere. Il en eſt de même du Souphre & de l'argent vif vulgaires, en chacun deſquels il manq e quelque choſe, ſçavoir en celuy-cy l'agent propre, & de l'autre la matiere deuë, ou le patient ; à cauſe dequoy ils ſont rejettez de tous les Philoſophes. Il faut dire encore la même choſe des autres mineraux dans leſquels on ne ſçauroit trouver cette ſplendeur & cette eſſence metallique dont nous avons parlé. Mais pour ce qui regarde l'Antimoine, il ſemble qu'il ſoit en état de nous donner ce que nous cherchons, car il a une ſi grande affinité avec les metaux qu'on peut dire que c'eſt proprement un metal cru ; cependant ſi nous examinons ſa compoſition intrinſeque, il eſt certain que nous trouverons qu'il a de tres-grandes ſuperfluitez, & entr'autres une humidité groſſiere & indefinie, qu'il eſt tres-difficile à l'Art de purifier, à cauſe que ſa nature eſt trop determinée au Saturne, étant

proprement un plomb ouvert, & cru transmué par l'operation de la Nature, ce qui a obligé les Philosophes de défendre qu'on s'y attachât, ny qu'on travaillât sur luy.

Ceux qui travaillent sur les metaux, errent encore beaucoup dans le choix de la matiere prochaine qu'il faut prendre, car étant unique, il n'est pas necessaire de s'amuser par trop de rafinement faire des amalgames, ny aucun autre vaine mixtion; mais comm nous avons déja traité de leur ge neration & des causes de leur im perfection, laquelle les empéch d'être propres pour nôtre œuvre nous renverrons le Lecteur à qui en a été dit.

Pour la conclusion de ce Ch pitre, nous avertissons icy le de la science, qu'il doit profi des experiences d'autruy, & mettre en tête que puisque t de gens ont travaillé sur les r neraux, par une infinité d'ope tions differentes, sans pourtant

per au but, il faut neceſſairement qu'ils ayent erré à l'égard des principes, & des fondemens de l'Art; comme le Comte Bernard le juſtifie par ſa propre experience, nous aprenant qu'il a voyagé preſque par tout le Monde ſans jamais trouver que des Operateurs ſophiſtiques, leſquels ne travailloient pas en matiere deuë, mais toûjours ſur de mauvaiſes matieres, toutes leſquelles il nomme, & condamne en même temps comme inutiles pour l'œuvre. Il faut donc qu'il y ait une autre voye, & une autre matiere que les yeux du vulgaire ne diſcernent point; car ſi la matiere étoit une-fois connuë, il eſt certain qu'aprés beaucoup d'erreurs, on trouveroit enfin le ſecret de la bien travailler, mais on voit qu'ils ne la connoiſſent pas, à cela particulierement qu'ils ſe jettent d'erreur en erreur, ſans s'en pouvoir jamais dépetrer, ny diſcerner la moindre verité; ils ont toûjours dans les mains des

metaux & des mineraux, & ne ſçavent point leſquels ſont vifs, leſquels ſont morts, leſquels ſont ſains, leſquels ſont malades, & de cette ignorance naît encore une infinité d'autres erreurs, juſques à ce qu'aprés s'être long-temps flattez inutilement, perdant enfin tout eſpoir, ils ne ſongent plus qu'à tromper les autres.



I X.

Tanti misti à che prò? l'alta scienza
Solo in una Radice
Tutto restringe il Magisterio nostro.
Questa che già qual sia, chiaro v'hò mostro
Forse più, che non lice,
Due sostanze contien, c'hanno una essenza.
Sostanze, che in potenza
Sono Argento, e sono Oro, e in atto poi
Vengono, se i lor pesi uguagliam noi.

CHAPITRE IX.

COmme nôtre Auteur parle icy de l'égalité des poids, nous nous croyons obligez nonobstant ce que nous en avons déja dit, d'en inſtruire de nouveau le Lecteur ſtudieux.

C'eſt l'office de l'Art & non de la Nature d'obſerver exactement

le poids en toutes choses. Mais quand la Nature a déja ses propres poids, comme nous l'avons fait voir dans le Chapitre septiéme, la même doctrine nous aprend d'accommoder nos poids aux poids de la Nature, & d'y travailler comme elle fait, par voye de purification & d'attraction ; c'est à dire que quand nous avons bien purifié nos substances, & que de la Nature terrestre nous les avons élevées à la dignité celeste, dans le même moment, & par la force de l'attraction nous pesons nos Elemens dans une si juste proportion, qu'ils demeurent comme balancez ans qu'une partie puisse surpasser l'autre ; car lors qu'un Element égale l'autre en vertu, en sorte par exemple que le fixe ne soit point surmonté par le volatil, ny le volatil par le fixe, alors de cette harmonie naît un juste poids, & un mélange parfait. Cette égalité de poids se voit manifestement dans l'Or vulgaire, & c'est ce qui fait que les vertus des Elemens demeu-

rent tranquilles en luy, ſans qu'aucun domine ſur l'autre, mais au contraire leur force étant unie par ce moyen, il eſt capable de reſiſter à toutes les qualitez contraires des Elemens ſurvenans du dehors. Dans nôtre œuvre tout de même, lors qu'un pareil mélange eſt achevé, nous pouvons dire que nous avons le veritable Or vif des Philoſophes, parce que la vie eſt bien plus abondamment en luy que dans l'Or vulgaire, & qu'il eſt tout rempli d'eſprits, en ſorte qu'on le peut regarder auſſitôt comme un vray Mercure, que comme un Souphre. Mais cela doit ſuffire au ſujet des poids.



X.

Si, che in atto si fanno Argento
Oro,
Anzi uguagliate in peso
La volante si fissa in Solfo a
to.
O Solfo luminoso, Oro animato
In te del Sole acceso
L'operosa virtù ristretta adoro.
Solfo tutto tesoro,
Fondamento de l'Arte, in cui N
ra
Decoce l'Or, che in Elessir matura

CHAPITRE X.

LEs Philosophes ont écrit p
sieurs choses touchant la v
tu de leur Souphre, ou Pierre
chée ; & comme en cette occas
ils n'ont point déguisé la verit
mais l'ont au contraire éclairci
plus qu'ils ont pû, le Lecteur pou
ra s'instruire suffisamment da
leurs Livres, où il trouvera q

ce n'eſt autre choſe que l'humide radical de la Nature revêtu & enrichi des qualitez du chaud inné, lequel a le pouvoir d'operer des choſes admirables, & même incroyables : démontrant puiſſamment ſes vertus dans les trois regnes. Nous avons déja fait voir ce qu'il peut operer ſur les animaux ; à l'égard des vegetaux il eſt ſans doute qu'il peut en éteindre ſi fort la vertu, qu'un arbre portera du fruit trois ou quatre fois l'année, & bien loin que ſes forces en ſoient diminuées, elles en ſeront augmentées; car c'eſt un Soleil terreſtre qui épand ſans ceſſe ſes fertiles rayons du centre à la circonference, fortifiant ſi puiſſamment la Nature qu'elle multiplie au centuple. On voit que les Jardiniers ont bien ſçu trouver le ſecret d'avoir des Roſes tous les mois, & de multiplier aſſez leur vertu, pour la faire aller au delà du terme ordinaire; pourquoi donc par une confortation encore plus grande, ne fera-on pas croître & multiplier les autres vegetaux. Et pour ce

qui eſt des mineraux, ne doit-on pas croire qu'il ſera encore ſur eux de bien plus grands effets, puis qu'ils ont beaucoup plus de convenance avec ſa nature fixe ; & que ces effets là ſeront mille fois plus admirables que ne diſent les Auteurs, dont la pluſpart ne l'ont pas bien ſçu, & les autres l'ont exprés envelopé ſous le ſilence. Quoiqu'il en ſoit nous ſoûtenons que par le moyen de ce grand ſecret, il ſera poſſible à un habile Artiſte d'étendre ſi loin la force & la vertu des choſes que ce qu'il operera paroîtra miraculeux & ſurnaturel, ſur tout s'il ſçait bien ſe prevaloir de la connoiſſance qu'il aura des vertus ſimpathiques.

A l'égard de ce qu'on dit que par nôtre Pierre, le verre eſt rendu malleable, la choſe eſt fort incertaine, quoyque par raiſon elle ſoit poſſible, puiſque la malleabilité ou l'extention provient d'une certaine oleaginité fixe & radicale qui conglutine les choſes, & les unit par leurs plus petites parties, en quoy nôtre pierre abonde extrémement,

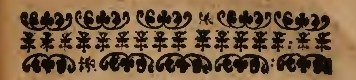
le verre

verre étant donc une tres-pure portion de terre & d'eau privée de ſon humide radical, comme nous avons fait voir au Chapitre du Mercure, il ne ſeroit pas ſurprenant qu'en luy redonnant un nouvel humide radical, ſes parties ſe conglutinaſſent, & fiſſent enſemble un certain être homogene. Enfin une infinité de miracles ſe peuvent faire par cette voye là, leſquels ne ſeront pourtant que l'effet de la ſimple magie naturelle, mais que les ignorans croiront être des productions du demon, ne faiſant pas reflexion que c'eſt un ſacrilege & une impieté d'attribuer à ce malin eſprit ce qui eſt dû à la ſeule Nature, ou à l'Auteur de la Nature.

Au lieu d'épilogue nous avertiſſons ſeulement le Lecteur, que s'il lit ces choſes dans l'eſprit d'une ſage curioſité, & avec le deſir de s'inſtruire, nous voulons bien conſacrer avec joye cet Ecrit à ſon loiſir, afin qu'il en puiſſe retirer le fruit qu'il ſouhaite, à proportion de l'étenduë & de la capacité de ſon eſprit, ce

que nous prions Dieu de luy accorder. Mais il doit ſçavoir auſſi que tout don parfait vient du pere des Lumieres, & qu'il eſt écrit que la ſapience n'entrera jamais dans une ame ſoüillée, & qu'on aura beau avoir l'eſprit ſubtil, ou une profonde érudition, ſi le Tres-haut ne daigne regarder en pitié ceux qui l'invoqueront en ſincerité de cœur, & ne leur accorde gratuitement ce grand don. Quiconque donc s'approchera ſans cette veritable diſpoſition, s'en retournera ſans aucun fruit. Nous proteſtons au reſte que ſi nous avons avancé quelque choſe contre la Foy Catholique & Chrétienne, directement ou indirectement ; nous voulons que cela ſoit tenu pour non écrit : reconnoiſſant que le principal point du Philoſophe eſt de marcher ſelon la regle de JESUS-CHRIST le Redempteur, & de craindre ſur toutes choſes Dieu nôtre Souverain Juge.

FIN.



SOMMAIRE
DE LA DOCTRINE contenuë dans ce Traité.

PREMIEREMENT,

Dans l'avis au Lecteur.

L'Auteur fait l'Hiſtoire de ſes labeurs Chimiques, & dit qu'il ne commença à ſentir la verité, que quand il s'aperçut qu'il ne faloit pas prendre les Ecrits des Philoſophes au pied de la lettre, & ſuivant le ſon des mots.

Il conſeille qu'on ne s'amuſe point à faire tant d'operations, mais qu'on s'arreſte à la poſſibi-

lité de la Nature qui eſt ſimple.

Il défend d'avoir tant de vaiſſeaux, & tant de fourneaux, puis que la Nature n'a qu'une ſeule matiere, qu'un ſeul vaſe, un ſeul feu, & un ſeul fourneau.

Il blâme la pretenduë extraction des teintures.

Dans l'Avantpropos.

L'Auteur fait l'Apologie de la Pierre Philoſophale, & définit qu'elle n'eſt autre choſe que l'humide radical des Elemens parfaitement purifié, & amené à une Souveraine fixité ; ce qui fait qu'elle opere de ſi grandes choſes pour la ſanté, la vie reſidant uniquement dans l'humide radical.

Il fait voir l'excellence de la Medecine univerſelle, & l'avantage qu'elle a pardeſſus les remedes particuliers, blâmant ceux qui s'attachent aux ruiſſeaux de cette fontaine, au lieu de la prendre dans ſa ſource.

Il dit que le ſecret pour faire cette admirable Medecine conſiſte à ſçavoir tirer de puiſſance en acte le chaud inné, ou le feu de Nature renfermé au centre de l'humide radical.

Il blâme tous les remedes qu'on prepare ſans en ôter les excremens, & dit qu'il ne faut ſonger qu'à avoir le noyau ou le centre qui renferme toute la vertu du mixte.

Il rend raiſon pourquoy la Medecine univerſelle guerit toutes ſortes de maux, & fait voir que ce n'eſt pas à raiſon de ſes differentes qualitez qu'elle produit des effets differens, mais entant ſeulement qu'elle fortifie puiſſamment la chaleur naturelle, laquelle elle excite doucement, au lieu que les autres remedes l'iritent par un mouvement trop violent.

Il prouve enſuite la verité de l'Art à l'égard de la teinture, & fonde ſon raiſonnement, premiement ſur ce que la poudre Phiſique étant faite de la même matier

re dont ſont formez les metaux, à ſçavoir l'Argent vif, elle a la faculté de ſe mêler avec eux dans la fuſion; une nature embraſſant aiſément une autre nature qui luy eſt ſemblable. Secondement ſur ce que les metaux imparfaits n'étant tels que parce que leur Argent vif eſt crû, la poudre Phiſique qui eſt un Argent vif meur & cuit, & proprement un pur feu, leur peut aiſément communiquer la maturité, & les tranſmuer en ſa nature, aprés avoir fait attraction de leur humide cru, c'eſt à dire de leur Argent vif, qui eſt la ſeule ſubſtance qui ſe tranſmuë, le reſte n'étant que des ſcories, & des excremens qui ſont rejettez dans la projection.

Il traite d'impoſture ce qu'on dit de certains clouds de fer, qui aprés avoir été trempez dans une liqueur ſont convertis en Or, & ſoûtient que cela eſt impoſſible.

CHANT PREMIER.

Au Chapitre premier.

IL décrit l'ouvrage de la Creation d'une façon magnifique, & fait voir que le Verbe Divin étoit comme le point indivisible, & le centre duquel toutes les lignes ont été tirées.

Il dit qu'on doit juger de ce qui se fit dans le point de la Creation, par ce qui arrive tous les les jours dans les generations particulieres, lesquelles se font toutes sur ce premier modelle.

Il fait voir que la matiere du cahos ne pouvoit être autre chose qu'une vapeur humide, parce qu'il n'y a que l'eau entre les substances crées qui se termine par un terme étranger, & qui soit un veritable sujet pour recevoir les formes. Il justifie encore cela par les generations particulieres des

mixtes, dont les ſemences commencent toûjours par ſe reſoudre dans une certaine humeur qui eſt comme leur cahos particulier; duquel enſuite ſe tire comme par irradiation toute la forme de la plante, & il allegue l'autorité de l'Ecriture qui ne fait mention que d'eau pour ſujet materiel, ſur lequel l'eſprit de Dieu étoit porté, & de la Lumiere pour forme univerſelle.

Au Chapitre II.

De la nature du cahos, il paſſe à la maniere dont le Monde a été tiré de cette maſſe confuſe, & fait voir que Dieu commença par l'extraction de la Lumiere qui dans un inſtant chaſſa les Tenébres de deſſus la face de l'abîme, & pour ſervir de forme univerſelle à la matiere.

Il pretend que dans la generation de tous les mixtes, il ſe fait une eſpece d'irradiation, & une ſeparation de la Lumiere d'avec

les Tenebres, en quoy la Nature eſt perpetuellement comme le ſinge du Createur.

Il dit que par l'action de cette Lumiere ſe fit l'étenduë, ou autrement le Firmament ſeparateur des eaux d'avec les eaux.

Que la troupe des Anges fut faite de cette premiere & tres-pure Lumiere.

Que le Ciel fut enſuite orné de corps lumineux, & que Dieu plaça ſur tout ſon Tabernacle dans le Soleil.

Que les choſes ſuperieures étant trop éloignées des inferieures, il crea la Lune pour ſervir comme de milieu entre le haut & le bas, & aprés avoir reçû les influences celeſtes, les communiquer à la terre. Il la fit auſſi dominer ſur la nuit, comme il avoit fait dominer le Soleil ſur le jour.

Qu'il raſſembla enſuite les eaux, & fit apparoir le ſec.

Il parle de la diſtinction des Cieux, & dit qu'il n'y en a proprement qu'un, à ſçavoir le Firma-

ment ſeparateur des eaux d'avec les eaux. Que cependant on en admet trois, le premier qui eſt depuis le deſſus des nuës où les eaux rarefiées s'arreſtent, & retombent en bas, juſqu'aux Etoiles fixes, & que dans cette eſpace ſont les Planettes & les Etoiles errantes ; le ſecond qui eſt le lieu même des Etoiles fixes ; & le troiſiéme qui eſt le lieu des eaux ſurceleſtes.

Il rend raiſon pourquoy la rarefaction des eaux ſe termine au premier Ciel, & pourquoy elles ne montent pas au delà, puiſque la nature des choſes rarefiées eſt de s'élever toûjours en haut ; & il pretende que cela ne vient d'autre choſe que de ce que Dieu dans ſes loix éternelles a aſſigné à chaque choſe ſa propre Sphere.

Il ſe mocque de l'Aſtrologie judiciaire.

Il dit que les eaux ſuperieures ont ſervi de matiere aux corps celeſtes, comme les eaux inferieures ſervent de matieres aux corps d'icy bas.

Il rend raiſon pourquoy chaque corps celeſte tourne invariablement comme autour d'un axe ſans decliner, & pretend que cela ne vient que du premier mouvement qui luy a été imprimé; tout de même qu'une peſante maſſe miſe en branſle, & attachée à un ſimple fil tourneroit toûjours également, pourvû que le mouvement fût toûjours égal.

Il decide que les eaux ſuperieures ne moüillent point, & pretend que cela vient de leur extreme rarefaction, & par occaſion il dit qu'un ſçavant Chimiſte tirera plus de profit de la ſcience de la rarefaction que de toute autre ſcience.

Il agite la queſtion, ſi le Firmament ou l'étenduë eſt composé de quelque matiere, ou ſi ce n'eſt qu'un eſpace vuide; & il decide contre le vuide, determinant que le Firmament eſt proprement l'air, dont la Nature eſt beaucoup plus convenable à la Lumiere de l'eau.

Il dit que pour donner lieu aux generations, Dieu aprés avoir ſeparé les eaux du ſec ou de la terre, trouva à propos de créer une Lumiere particuliere deſtinée à cet office, laquelle il plaça dans le feu central, & tempera ce feu par l'humidité de l'eau, & la froideur de la terre, afin de reprimer ſon action, & que ſa chaleur fût plus convenable au deſſein de ſon Auteur.

Il dit que ce feu central agit continuellement ſur la matiere humide qui luy eſt voiſine dont il fait élever une vapeur, qui eſt le Mercure de la Nature, & la premiere matiere des trois regnes.

Il enſeigne que par la reaction de ce feu central ſur la vapeur Mercurielle ſe fait le Souphre.

Il enſeigne auſſi que de l'action de ce feu ſur l'humidité aqueuſe ſe fait le ſel appellé Marin, lorſque l'humidité aërienne qui y eſt renfermée vient à s'exhaler.

Au Chapitre III.

Il dit que les ſeuls Diſciples d'Hermés ſont capables de comprendre les grandes choſes qu'il vient d'enſeigner, & de bien connoître les fondemens de la Nature, parce qu'ils ſont comme les ſinges du Créateur dans leur œuvre Phiſique ; que comme luy, ils font leur cahos, comme luy ils ſeparent la Lumiere des Tenebtes, ils font comme luy leur Firmament ſeparateur des eaux d'avec les eaux, ils font leur Soleil & leur Lune, & accompliſſent enfin parfaitement tout l'ouvrage de la Creation.

Il dit que tout cela ſe fait d'un ſeul corpuſcule où il n'y a que feces, & qu'abomination, duquel on tire une certaine humidité tenebreuſe & mercurielle qui comprend en ſoy tout ce qui eſt neceſſaire au Philoſophe, & il adapte à cela le fameux paſſage, qui dit que *le Mercure eſt tout ce que cherchent les Sages.*

Au Chapitre IV.

Il blâme ceux qui nonobſtant les défenſes expreſſes des Philoſophes de ſe ſervir du Mercure vulgaire, s'obſtinent à travailler deſſus: par cela même qu'ils le défendent, il rend raiſon de leur erreur ; & nous avertit qu'il faut travailler ſur un corps créé par la Nature, dans lequel elle a ellemême joint enſemble le Souphre & le Mercure, leſquels l'Artiſte doit ſeparer, étant ſeparez les purifier, & les rejoindre derechef, il appelle ce corps là *Illiaſtr hylé* ou *cahos.*

Au Chapitre V.

Il conſidere le Mercure à divers égards ; eu égard à ſa nature, il dit qu'il eſt double fixe & volatil, eu égard à ſon mouvement qu'il eſt double auſſi, car il a un mouvement de deſcenſion & un d'aſcenſion : par le premier c'eſt

l'influence des Planettes par laquelle il reveille le feu de la Nature assoupi, & c'est son veritable office avant sa congelation ; par le second il s'éleve en haut pour se purifier, & comme c'est aprés sa congelation, il est consideré alors comme l'humide radical.

Il passe à la consideration de l'humidité qui se trouve en tout sujet, & dit qu'elle est triple; la premiere est l'élementaire qui n'est proprement que le vase des autres Elemens; la seconde est la radicale qui est proprement l'huile ou le baume dans lequel reside toute la vertu du sujet : & la troisiéme est l'alimentaire, qui est le veritable dissolvant de la Nature excitant le feu interne assoupi, & par son humidité causant la corruption & la noirceur : c'est elle aussi qui entretient & alimente le sujet.

Il considere de nouveau le Mercure des Philosophes à quatre égards, au premier il l'appelle le

Mercure des corps, & dit que c'est proprement la semence cachée ; au second il l'appelle le Mercure de nature, & dit que c'est le bain & le vase des Philosophes, ou autrement l'humide radical dont il vient de parler ; au troisiéme il dit que c'est proprement le Mercure des Philosophes parce qu'il ne se trouve que dans leurs boutiques & dans leurs minieres, que c'est la Sphere de Saturne, leur Diane, & le vray sel des metaux aprés l'acquisition duquel, commence seulement le veritable œuvre Philosophique ; au quatriéme que c'est le Mercure commun, non celuy du vulgaire, mais celuy qui est proprement le veritable air des Philosophes, la veritable moyenne substance de l'eau, & le vray feu secret & caché, dit commun, à cause qu'il est commun à toutes les minieres, qu'en luy consiste la substance des metaux, & que c'est de luy qu'il tirent leur quantité.

Au Chapitre VI.

Il traite du ſceau d'Hermés, non de celuy qu'on entend ordinairement, mais du Philoſophique, il dit qu'il y a de l'induſtrie à le faire, parce qu'il faut mettre l'œuvre au vaiſſeau, & ſceller en même tems, & il avertit à cette occaſion que c'eſt par le froid qu'on retient l'hôte à la maiſon.

Il traite auſſi de la naiſſance de l'enfant, & des precautions qu'on doit apporter pour le prendre dans ſon temps, & pour ne luy pas laiſſer ſon arrierefais, ny aucune des impuretez qu'il apporte au Monde.

A l'égard du temps de la naiſſance, il avouë que les Philoſophes en parlent diverſement, & pour luy il ſe contente de dire que la Nature ſe plaît au nombre ſeptenaire, ſur tout dans les choſes qui ont du rapport avec la Lune.

Il paſſe enſuite à la nutrition ;

qu'il appelle autrement *occulte multiplication*, & enſeigne qu'elle ſe fait par voye d'attraction, parce que la Nature du feu eſt d'attirer ſans ceſſe à ſoy ſon propre humide ; il avertit que d'abort on doit donner à l'enfant des alimens legers, & qu'on luy en doit donner de plus forts à meſure que l'enfant devient plus robuſte.

Au Chapitre VII,

Il declare encore qu'il n'y a qu'une ſeule operation, & que toutes celles dont parlent les Philoſophes ſe reduiſent à la ſeule ſublimation, qui n'eſt autre choſe ſelon *Geber* que l'élevation de la choſe ſeche par le moyen du feu, avec adherence à ſon propre vaſe; que pour la bien faire il faut neceſſairement connoître trois choſes, le feu, la choſe ſeche, & le vaſe, aprés quoy il n'y a qu'à faire en ſorte que la choſe ſeche adhere au vaſe, car autrement elle

ne vandroit rien ; mais afin que cela ſe puiſſe faire, il faut qu'elle ſoit de même nature que le vaſe, & que le vaſe ſoit tres-pur & de la nature du feu ; ſur quoy il dit qu'il n'y a que l'Or & le verre qui y puiſſent étre propres; mais comme l'Or eſt trop cher, qu'il faut s'en tenir au verre, ou à quelque choſe qui ſoit de la nature du verre, qui ſoit auſſi tres-pur, & extrait des cendres avec grande induſtrie, avertiſſant qu'il ne faut pas icy entendre le verre commun, mais le Philoſophique, & que comme il y a beaucoup à ſuer pour connoître le vaſe, il n'y a pas moins de peine à bien conſtruire le eu.

Il avertit qu'on ſe donne bien de garde de prendre ſur ce ſujet les Philoſophes au pied de la lettre, & ſelon le ſon des mots, & blâme en paſſant leur extréme envie qui les a fait écrire ſi captieuſement, diſant que ce ſeroit bien aſſez d'avoir caché, ou la matiere, ou le vaſe, ou le feu.

Il reprend enſuite ceux qui travaillent ſur l'Or & l'Argent du vulgaire, & qui pretendent les diſſoudre par un diſſolvant; Comme auſſi ceux qui travaillent ſur diverſes ſortes de matieres, & ceux encore qui s'attachent à la roſée & à un certain ſel vierge; accuſant l'envie des Philoſophes d'avoir malicieuſement fait tomber ces gens là dans toutes ces differentes erreurs par leurs diſcours captieux.

Il dit que tout le ſecret conſiſte à ſçavoir tirer d'un corps diſſout, pat le moyen d'un eſprit cru, un eſprit digeſte, lequel il faut derechef rejoindre à l'huile vital, Ou autrement qu'il faut ſçavoir par le moyen d'un menſtruë vegetable uni au mineral, diſſoudre un troiſiéme menſtruë eſſentiel, avec leſquels menſtruës il faut laver la terre, & l'ayant lavée l'exalter en quinteſſence celeſte,

CHANT II.

Au premier Chapitre.

IL reprend ceux qui travaillent avec l'Or, ſur ce fondement que dans l'Or ſont les ſemences de l'Or ; & fait voir que c'eſt un ſujet d'une trop forte liaiſon, lequel à cauſe de cela ne peut être alteré & corrompu que tres-difficilement, & il conſeille qu'au lieu de s'attacher au fruit, on prenne la racine de l'arbre.

Il condamne ceux qui ayant pris l'Or pour la ſemence, prennent le Mercure vulgaire pour le diſſolvant, ou pour la terre dans laquelle il doit être ſemé, & la raiſon qu'il en rend, c'eſt que ny l'un ny l'autre n'ont en eux d'agent externe ; l'Or pour en avoir été dépoüillé par la decoction, & le Mercure pour n'en avoir jamais eu, & il avertit qu'au lieu

de cela, on doit prendre un certain corps auquel cet agent se trouve joint par les poinds de la Nature, & avec lequel nous pouvons achever ce que la Nature a commencé, & a laissé imparfait à cause de quelque accident.

Au Chapitre II.

Il traite amplement de la generation des metaux, & cela se reduit à faire voir que de la vapeur mercurielle unie à la vapeur sulphureuse, dans des lieux caverneux où se trouve une eau salée qui leur sert de matrice, se forme premierement un Vitriol de nature, qui doit être consideré comme un sel renfermant en soy les esprits mercuriels & sulphureux ; que de ce Vitriol de nature par la commotion des Elemens s'éleve une nouvelle vapeur qui n'est ny mercurielle ny sulphureuse, mais qui tient des deux natures, laquelle arrivant en des lieux où adhere la

graisse du Souphre, elle s'unit avec elle, & de leur union se forme une substance glutineuse, ou masse informe, sur laquelle la vapeur répanduë dans ces lieux caverneux agissant par le moyen du Souphre qu'elle contient en elle, il s'en forme des metaux parfaits si le lieu & la vapeur sont purs; & imparfaits si au contraire le lieu & la vapeur sont impurs; & ils sont dits imparfaits ou non parfaits, pour n'avoir pas reçu leur entiere perfection par la decoction

A l'égard du Mercure, il rend raison pourquoy il n'a pas avec luy d'agent externe, & fait voir que cela provient de ce que lors de l'élevation de la double vapeur, la commotion est si grande & si subite qu'elle fait évaporer l'esprit ou agent, à peu prés comme il arrive lors de la fusion des metaux, en sorte que la seule partie materielle reste privée de son mâle ou agent sulphureux, ce qui fait qu'elle ne peut jamais être trans-

muée en Or par la Nature.

Il condamne le Vitriol comme une matiere trop éloignée.

Il condamne auſſi la penſée de ceux qui travaillent ſur les metaux imparfaits au ſortir des mines, & avant qu'ils ayent été fondus, ſur ce fondement qu'ils perdent leur agent par la fuſion ; parce que ce ſont des corps contaminez par la vapeur & par le lieu de leur generation, & conclud toûjours qu'il faut prendre un corps tout preparé par la Nature.

Au Chapitre III.

Il traite de l'Or vif des Philoſophes, & fait voir que ce n'eſt autre choſe que le pur feu du Mercure, ou cette vertu ignée renfermée dans l'humide radical, à qui il a déja communiqué la fixité & la nature du Souphre, d'où il eſt dit le Souphre des Philoſophes ; ne laiſſant pas auſſi d'être appellé Mercure, à cauſe que toute ſa ſubſtance eſt mercurielle.

Il dit que cet Or vif agit continuellement ſur ſon humide, lequel il devore & conſume aprés l'avoir attiré, & pour exprimer cette attraction du feu interne, il donne la comparaiſon de la foudre qui n'eſt d'abord qu'une exhalaiſon ſeche, & terreſtre unie à une vapeur humide, mais qui à force de s'exalter venant à prendre la nature ignée, agit ſur l'humidité qui luy eſt inherente qu'elle attire à ſoy, & la tranſmuë en ſa nature, aprés quoy elle ſe precipite avec rapidité vers la terre, où elle eſt attirée par une nature fixe, ſemblable à la ſienne.

Il attribuë les divers effets de de la foudre aux diverſes ſpecifications qu'elle a acquiſe dans ſa generation, & pretend que ces diverſes ſpecifications procedent des divers eſprits ſpecifiques qui ſe trouvent dans les choſes, que c'en eſt la ſeule cauſe, & ſe mocque de ce qu'on appelle communement les cauſes occultes.

Il dit que cet Or vif ou Souphre

des Philosophes est en tout corps, mais que sa veritable maison est le Mercure, & que là où est plus abondamment le Mercure, là se trouve le Souphre, qu'il faut pourtant prendre garde aux lieux où il a exercé quelque domination quoy qu'emprisonné.

Au Chapitre IV.

Il traite du Mercure des Philosophes, & dit qu'il n'y a que les seuls Philosophes qui le puissent amener de puissance en acte, la Nature n'étant pas capable de le faire d'elle-même, parce qu'aprés une premiere sublimation, elle s'arreste, & que de la matiere ainsi disposée s'engendrent les metaux.

Il dit que les Philosophes n'ont parlé de ce Mercure que sous des enigmes, & particulierement sous celle d'amalgame d'Or & d'Argent vif, donnant le nom d'Or au Souphre, & celuy d'Argent vif au Mercure. Qu'il faut une tres-

grande industrie pour faire cet amalgame Philosophique, lequel ne se peut faire qu'aprés la sublimation du Mercure & sa deuë preparation ; car c'est alors seulement qu'on l'unit à l'Or vif, c'est à dire qu'on introduit en luy le Souphre pour ne faire ensemble qu'une seule substance ; que pour cela il faut bien connoître le principal agent de cet œuvre, le vase propre, & les autres choses necessaires à la sublimation, aprés quoy par l'addition de ce Souphre l'ouvrage est abregé, & la teinture augmentée ; car il faut que le Soleil & la Lune soient conjoints dans un même corps.

Il dit encore que ce Mercure est quelquefois appellé le cahos des Philosophes parce qu'il contient tout ce qui est necessaire à l'Art, quelquefois aussi leur corps, le sujet de l'Art, la Lune pleine, l'Argent vif animé ; & parce que les trois principes se trouvent en luy également balancez, on luy donne encore le nom de Vitriol, & à cet

égard c'eſt le mariage du Soleil & de la Lune, le Roy dans ſon bain, la priſon de Joſeph, & la Sphere du Soleil.

Au Chapitre V.

Il enſeigne que le Souphre qui eſt caché dans le centre de l'humide radical, & couvert d'une dure écorce ne peut être tiré de ſes priſons qu'avec beaucoup d'induſtrie ; & par la voye de la putrefaction, & que le grain Phiſique ne peut être multiplié ſi on ne le ſeme dans ſa terre bien fumée, & bien purgée de ſes Souphres impurs, qu'alors il y pourrit, le pur ſe ſepare de l'impur dans une veritable ſolution, & il ſe fait une nouvelle generation beaucoup plus noble. Mais il avertit que tout le ſecret conſiſte à bien connoître cette terre là ; que ce n'eſt pas celle ſur laquelle nous marchons, mais une terre vierge, qui ne ſe tire pourtant pas de la terre commune, mais qui vole ſouvent ſur

nos têtes, & que le Soleil terrestre n'a pas encore actuellement illuminée ; il dit que cette terre étant infectée de vapeurs mortelles, il faut avoir soin de la purifier avec beaucoup d'industrie, & l'aiguiser par son menstruë cru, afin de la rendre plus dissolvante.

Au reste il avertit encore que ce n'est pas cette terre des Sages où les vertus des Cieux sont en vigueur, & où le Soleil & la Lune sont comme ensevelis, laquelle ne s'acquiert que par une veritable Phisique, & complette calcination, mais que c'est celle qui desire le mâle ou la semence Solaire, à qui on donne aussi le nom de Mercure, & pour le mieux comprendre, il renvoye le Lecteur au Chapitre cinquiéme.

Au Chapitre VI.

Il explique la nature de la chaleur qui est necessaire à l'œuvre, & dit qu'il faut qu'elle soit telle

qu'on s'aperçoive plutôt du froid que du chaud, c'est à dire que ce soit une chaleur insensible & de la nature des Esprits. Il declare que c'est proprement le feu de Nature, lequel il faut éguiser & rendre plus actif, afin qu'il soit plus convenable au composé, & assure que la construction de ce feu est tres-difficile à imaginer, & qu'en elle consiste le principal secret des Philosophes, à cause des points & milieux qu'il faut connoître.

Au Chapitre VII.

Il traite de la semence, & enseigne que c'est proprement le chaud inné renfermé dans l'humide radical, qu'il définit autrement un point invisible orné d'un esprit specifique, caché au profond de l'humide radical, lequel il transmuë en sa nature aprés l'avoir attiré à soy; à quoy contribuë l'acide qualité du menstruë dans l'animal.

A l'égard du vegetable, il dit que le grain étant jetté en terre il se corrompt, & que cette corruption est causé par le menstruë acrinitreux de la terre, lequel sert d'agent externe pour exciter le feu interne, & donner lieu aux attractions du point seminal.

A l'égard des mineraux il dit que comme ils sont tous homogenes, on peut dire d'eux que ce n'est autre chose que l'humide radical lequel est appellé par *Geber* la moyenne substance d'Argent vif, qui est proprement le vray sperme des metaux, lequel renferme en soy la semence.

Il dit qu'il faut bien connoître cette semence, & le moyen de l'extraire pour une nouvelle generation & multiplication, mais qu'auparavant il faut que le sperme se pourrisse, se separe, & se purifie par un menstruë convenable, & dans une matrice qui la soit aussi, aprés quoy la semence est multipliée, & c'est alors la veritable Pierre des Phi-

losophes, & le vray Souphre de sageſſe.

Au Chapitre VIII.

Il aſſure encore que ſans la putrefaction on ne ſçauroit delivrer le Souphre de ſes priſons ; & que ſi le grain n'eſt mis en terre pour y être corrompu, il reſte inutile ; il enſeigne que le menſtruë des mineraux eſt leur propre terre, laquelle il faut bien purger, parce qu'elle eſt pleine de vapeurs fœtides, & de Souphres impurs, apres quoy on y jette la ſemence.

CHANT III.

Au Chapitre premier.

IL reprend ceux qui s'amuſe à anatomiſer toutes ſortes de mixtes, & qui en pretendent ſeparer les Elemens par ſolutions,

calcinations, cohobations, & ſublimations.

Il condamne auſſi les eaux corroſives, & dit que les eaux diſſolvantes des Philoſophes ſont bien d'une autre nature, qu'elles ſont du genre des eſprits, & ne moüillent que ce qui eſt de leur propre nature. Et par occaſion il enſeigne qu'il ne ſe fait point de veritable diſſolution, à moins que le diſſolvant & la choſe diſſoute ne demeurent enſemble ſous une même forme & matiere, & que la choſe diſſoute ne puiſſe derechef recongeler ſon diſſolvant ; c'eſt pourquoy la connoiſſance de l'eau des Philoſophes eſt auſſi difficile que celle de leur Souphre.

Il traite enſuite des ſolutions de l'œuvre Phiſique, & dit qu'il y en a trois, que la premiere eſt celle du corps cru & metallique, par laquelle il eſt reduit dans ſes principes de Souphre & Argent vif, la ſeconde celle du corps Phiſique, & la troiſiéme celle de

la terre minerale, Que la premiere a beſoin de nôtre feu occulte artificiel, pour reduire nôtre corps metallique en Mercure & puis en Souphre, ce qui ſe fait en tirant d'abord de nôtre ſujet le Mercure ou la vapeur des Elemens, & aprés l'avoir purifiée s'en ſervir à delivrer le Souphre de ſes priſons, par la voye de la corruption dont le ſigne eſt la noirceur. Que la ſeconde eſt quand le corps Phyſique ſe reſout avec les deux ſubſtances ſuſdites, & acquiert la Nature celeſte, aprés quoy les Elemens ainſi ſubtiliez preparent les fondemens d'une nouvelle generation, & c'eſt alors le vray cahos Philoſophique, & la vraye premiere matiere ſelon *Bernard Treviſan*, qui n'eſt proprement ditte telle qu'aprés la jonction du mâle & de la femelle, & non auparavant ; & à l'égard de la troiſiéme, que c'eſt l'humectation de la terre mineralle par laquelle l'enfant augmente & multiplie ſes forces, & qu'elle a

un entier rapport à la multiplication.

Au Chapitre II.

Il ne dit qu'un mot du feu Philosophique, il enseigne seulement que c'est le même dont la Nature se sert, & que dans sa construction consiste le plus grand secret des Philosophes.

Au Chapitre III.

Il décrit amplement la nature de ce feu, & dit que c'est luy qui dissout toutes choses dans le Monde, parce qu'il est le principe de toute dissolution & corruption ; qu'il s'appelle Mercure, parce qu'il est de nature aërienne, & une vapeur tres-subtile, participant toutefois du Souphre d'où il a tiré quelque soüilleure ; il assure que qui connoit le sujet de l'Art sçait bien que c'est là principalement que le feu est caché, mais qu'il ne se donne qu'aux

Sages qui le ſçavent conſtruire & purifier, qu'il eſt tres-ſec, qu'il eſt dans un continuel mouvement & ne demande qu'à corrompre, & à tirer les choſes de puiſſance en acte ; & que c'eſt luy enfin qui rencontrant dans les mines des lieux ſolides, circule en forme de vapeur ſur ſa matiere, & la diſſout ; il dit qu'on peut le reconnoître à cela qu'il ſe renferme dans les excremens ſulphureux, & ſe reveſt d'un habillement ſalin; il ajoûte que ce feu à cauſe de ſon extréme ſiccité veut être humecté pour mieux s'inſinuer dans le ſperme feminin, qu'il faut le peſcher avec un rez ſubtil, & par un certain moyen propre à cela, mais que pour y reuſſir il faut bien connoître les ſimpathies des choſes, & être verſé dans la magie naturelle.

Au Chapitre I V.

Il dit que tout le ſecret de l'Art conſiſte à ſecourir la Nature dans

l'administration du feu non seulement externe mais interne ; l'externe pour agir, & l'interne pour abreger l'œuvre par l'addition d'un Souphre plus digeste.

Il passe de là à l'explication des feux Philosophiques, qui sont le naturel, l'innaturel, & le contre-nature, & dit que le naturel est le feu masculin, ou le principal agent, que l'innaturel est le feu feminin, ou le dissolvant, de nature, nourrissant, & prenant la forme de fumée blanche, lequel s'évanoüit aisément quand il est sous cette forme si on n'y prend bien garde, & qu'il est presque incomprehensible, quoyque par la sublimation Philosophique il devienne corporel & resplendissant ; à l'égard du feu contre nature il dit que c'est celuy qui corrompt le composé, & qui a le pouvoir de délier ce que la Nature avoit fortement lié.

Au Chapitre V.

Il traite de l'unité de la matiere, & soûtient qu'elle est unique non seulement à la considerer par abstraction, mais entant que c'est le sujet que l'Artiste doit prendre à la main.

Il défend la pluralité des matieres, parce que l'Art n'est pas capable de connoître la proportion ny les poids des choses.

Il dit que ce sujet se trouve par tout, mais qu'il le faut chercher pourtant dans la nature metallique où il se trouve plus facilement qu'ailleurs.

Il dit qu'il y a plusieurs matieres de cette sorte, mais qu'une doit être preferée aux autres, à sçavoir la plus mure, la plus propre & la plus facile, mais qu'il faut prendre garde sur tout que l'essence metallique y soit, non seulement en puissance, mais aussi en acte, & qu'il y ait une splendeur metallique.

Il dit qu'à la verité tout eſt renfermé dans ce ſujet, mais qu'il faut pourtant ſecourir la Nature, afin que l'ouvrage ſoit mieux & plutôt fait, & cela par un double moyen qu'il faut bien connoître.

Il dit que ce ſujet eſt vil, & n'a d'abord aucune élegance en ſoy, que ſi quelques-uns diſent qu'il eſt vendable, ils ont égard à l'eſpece, mais qu'au fonds il ne ſe vend point, parce qu'il n'eſt útile que pour nôtre œuvre; & il aſſure qu'il tombe ſouvent entre les mains de pluſieurs perſonnes qui le rejettent par pure ignorance, comme il eſt arrivé à luy-même.

Au Chapitre V I.

Il enſeigne que dans nôtre matiere le Sel, le Souphre, & le Mercure ſe trouvent renfermez, & dit qu'il faut ſçavoir les extraire l'un aprés l'autre, & que cela ſe fait par la ſeule Phiſique, &

complette ſublimation ; qu'on tire d'abord le Mercure en forme de fumée blanche, & enſuite l'eau ignée ou le Souphre, qu'il faut diſſoudre avec le ſel purifié, volatiliſant d'abord le fixe, & puis fixant le volatil en terre pretieuſe laquelle eſt le veritable vaſe des Philoſophes, & de toute perfection.

Au Chapitre V I I.

Il défend non ſeulement la pluralité des matieres, mais encore la diviſion d'une même matiere en deux parts pour les reünir enſuite, & pretend que c'eſt troubler les poids de la Nature, leſquels il n'eſt pas au pouvoir de l'Art de rétablir.

Au Chapitre V I I I.

Il reprend ceux qui travaillent ſur les gommes, raiſines, ſels, eaux fortes, vitriols, Souphre, & Argent vif vulgaires, ſur l'Antimoine & ſur les metaux même ; ordonnant toû-

jours de prendre une matiere prochaine & ſpecifiée dans laquelle la Nature ait peſé ſes ſpermes, & y ait renfermé une ſemence prolifique.

Au Chapitre I X.

Il traite des poids, & enſeigne qu'ils ne ſe font que par la voye d'attraction dans l'œuvre, & que c'eſt proprement la parfaite égalité des Elemens, en ſorte que l'un ne domine point ſur l'autre.

Au Chapitre X.

Il ne parle que des vertus miraculeuſes de la Pierre, & fait voir en paſſant qu'on peut par ſon moyen rendre le verre malleable.

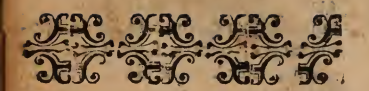
FIN.

EPISTOLA

CONGRATULATORIA

HERMET. FOEDER. GERM.

Adscripta promulgatori hujusce Libelli meritissimo, sub nomine PANURGI.



INGENIOSISSIMO VIRO

D. PANURGO

HERMETICI FOEDERATI

ἐυ ἐργάζεσθαι.

GAudemus vehementer, tantem aliquando repertum esse in doctissima cæteroquin Gallia vestra, Virum, qui nobiscum subtilissima veteris Hermeticæ Mysteriáne, an deliria, intellectu fuerit assecutus. Ita enim de te, ingeniosissime PANURGE, suspicamur eo ex capite, quòd tibi nostros ænigmaticos lusus arrisisse videamus. An tamen reapse teneas ipsissimam veteris Materiæ cognitionem, necdum pro comperto habemus, quòd nihil attuleris è proprio sensu, sed nostros tantùm collaudâris, quod

cuivis, quanquam eosdem non penetranti, præstare licet. Cæterùm tuam, nostarmque simul sortem dolemus, quòd nobis necdum contigerit interpellari à vero, & actuali Artis Adepto, ab eoque certiores reddi, non esse mera subtilis ingenii inventa, & phantasmata, quæ de illius Materiæ Hermeticæ effectibus Authores perhibuêre: qui fortassis eâdem, quâ nos inducti ratione, è meris conjecturis, & intellectuali discursu, tam speciosis Mundum pollicitis implevêre. Cur enim nullibi in Gazophylaciis Regum, vel aliorum Curiosorum, reperitur quidquam de vitro malleabili, quod tamen Hermetici Lapide suo Sophico confici posse palàm jactitant? Cur non inveniuntur ulli senes longævi, qui medicamento illo universali, quod Arborem vitæ dicunt, ætatem ultra centesimum annum perduxerint?

Non est itaque, Clarissime Vir, cur tibi, nobisque gratuleris de Materiæ illius cognitione, cui nul-

lus vivorum Adeptorum teſtimonium perhibet, etiamſi nos quà minis, quà prece, cum illis, at fortaſſe nullibi terrarum extantibus, egerimus. Unde nobis adhuc ſtat animo fixa ſententia, ut interpoſitô modico tempore, omnia illa putata Artis Arcana Typis publicemus; ne tot ingenioſi viri habeant ampliùs anſam ſeipſos, alioſque decipiendi, fucatis illis, licet ingenioſis ſpeculationibus.

Eamobrem rogamus te ingenioſiſſime Panurge, ut hanc noſtram mentem, Epiſtolis Buccinatoriis, & hac ipſâ expreſſam, viris in Philoſophia Hermetica profundè doctis (non illis vulgaribus Alchemiſtis, ſed iis, qui malunt eſſe, quàm haberi Artifices) ſi qui tamen Athenas veſtras Gallicas incolunt ejuſmodi Coſmopolitæ, notam reddere ne graveris.

Hunc in finem Symbolum noſtræ in Hermeticis ſcientiæ hîc appingimus iis expreſſum verbis, & lineis, quas credimus eſſe ad mentem primi inventoris Triſmegiſti.



Hoc verò tuæ humanitatis officio plurimùm tibi nos reddes obstrictos, & ad referendas mutuas vices, ubicunque tulerit occasio promptissimos.

Quia verò nobis necdum extra omne dubium est, an eadem tibi, quæ nobis, ac veteribus Hermeticis sit operis Materia, si tibi libuerit, poteris nobis eximere omne ea de re dubium, si nobis Materiæ Hermeticæ proprium nomen, Gallico Idiomate à vulgo usitatum, Kabbalisticè per numeros expresse-

ris; qui licet in alienas manus veniant, inutiles erunt, à nobis autem facilè agnoſcentur. In hunc finem tranſmittimus tibi ſequens alphabetum Kabbaliſticum, non illud vulgò uſitatum, ſed à nobis ad illius imitationem aliter concinnatum, cujus uſum ſequens exemplum edocebit.

A.	E.	I.	O.	V.	Y.	B.	C.	D.
1.	2.	3.	4.	5.	6.	7.	8.	9.

F.	G.	H.	K.	L.	M.	N.	P.
10.	20.	30.	40.	50.	60.	70.	80.

Q.	R.	S.	T.	X.	Z.
90.	100.	200.	300.	400.	500.

Sit igitur exempli gratiâ nominanda Kabbaliſtice per numeros: Materia Antimonii.

A. - 1.	S. - 200.	A. - 1.
N - 70.	T. - 300.	N. - 70.
T. - 300.	I. - 3.	T. - 300.
I. - 3.		I. - 3.

M. - 80.	B. - 7.	M. - 60.
O. - 4.	I. - 3.	O. - 4.
N. - 70.	V. - 5.	I. - 3.
I - 3.	M. - 60.	N. - 70.
V. - 5.		E. - 2.
M. - 60.		
576.	578.	513.

Hæc in Idiomate Gallico, ſimulque Latino duplicis appellationis ſupputata, dabit numeros ſequentes 576. 578. 513, ſimiles numeros è ſupputatione nominum Materiæ Hermeticæ in Lingua Latina & Gallica à te præſtolabimur, ſive jam unum, ſive plura Synonyma habuerit.

Ad extremum adprecamur tibi animitùs omnem proſperitatem expetitam, ad annos quàm plurimos, à primo vitæ fonte DEO concedendos. Vive; & Vale, ac viciſſim Fave.

Tuis Doctiſſime VIR,

Integerrimis Amicis

HH. cis FF. tis

Coſinopoli. Febr. anni 1684*ti.*

